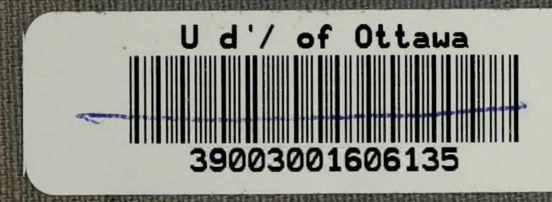


U d'/ of Ottawa
39003001606135



CHAMPS ET MOISSONS D'APOSTOLAT



A la vénérée mémoire de Son Excellence le Révérendissime Père
Monseigneur DENIS-ALPHONSE STEYAERT DE Ste-THÉRÈSE
Archevêque de Damas
Ex-provincial de Belgique, — ex-provincial de Flandre
Ex-général de l'Ordre des Carmes Déchaussés
Consulteur du Saint-Office et de la Propagande
Membre de la Commission pontificale pour l'union des Églises dissidentes
Officier de l'Ordre de Léopold
Né à Gand le 3 mai 1827, pieusement décédé à Rome le 27 juillet 1910

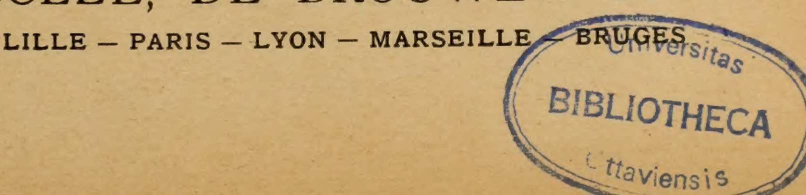
P. ANDRÉ DE Ste-MARIE
des Carmes Déchaussés

Champs et Moissons d'Apostolat

dans l'Inde malabare et tamoule



SOCIÉTÉ SAINT-AUGUSTIN
DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie
LILLE — PARIS — LYON — MARSEILLE — BRUGES



PERMISSU SUPERIORUM



INTRODUCTION

LES pages qui suivent ne constituent point un ouvrage personnel de celui qui s'est permis de les signer. Elles ne sont autre chose qu'une compilation, plus ou moins heureuse — le lecteur en jugera — de lettres et d'articles de quelques confrères ; ceux-ci, mêlés par les œuvres de l'apostolat qu'ils exercent dans un coin peu connu de l'Inde, pourront, par la diversité même des lieux qu'ils habitent, nous faire connaître ce pays mystérieux, ses légendes, ses mœurs et ses coutumes. Ce qu'ils aimeront à nous dire surtout, c'est le progrès constant, c'est le triomphe de la Foi catholique, ce sont « les merveilles de la grâce parmi les adorateurs du démon ». Nous nous plaisons à renvoyer ici à la modeste Revue des Missions des Pères Carmes déchaussés, *où les éléments de ce volume pourront se retrouver, épars dans les dernières années. Les deux premiers chapitres sont dus, en majeure partie, à la plume des PP. Vincent de la Ste-Famille, du couvent de Mission de Trivandrum, et Géréon de St-Joseph, professeur au « Séminaire central apostolique du Malabar » ; c'est également à une intéressante étude de ce dernier confrère que nous avons emprunté l'esquisse qui forme le chapitre troisième. On trouvera le nom des autres correspondants dans le corps même des récits et descriptions que nous avons réunis plus loin.*

***

Il ne sera point hors de saison, dans un livre qui traite de l'apostolat des Carmes déchaussés, de signaler brièvement les Missions desservies actuellement par leur Ordre. Nous ne parlerons point des Missions anciennes, dont la liste est longue, comprenant la plupart des pays de l'Asie, de l'Afrique et du Nouveau-Monde (1). — *I.* Mission de Syrie (Nord de la Palestine et Liban), *avec résidence du P. Supérieur apostolique à Tripoli. Paroisses, écoles et œuvres diverses à Tripoli, Kobbayat, Bischerri, Alexandrette et Beylan. Le monastère du Mont-Carmel n'est point dépendant de la Mission non plus que la paroisse latine de Caïffa desservie par les Pères Carmes. — II.* Mission de Mésopotamie et Perse, *avec résidence du Supérieur apostolique à Bagdad, qui est en même temps le siège archiépiscopal de Mgr Jean Drure, C. D., délégué apostolique de Mésopotamie, Kurdistan et Arménie Mineure. Paroisse et important collège à Bagdad; stations, postes, œuvres diverses à Bassorah et Amara (Turquie d'Asie), aux ports du Golfe Persique : Mohammara, Bouchir, Linga et Bauder-Abbas (Perse), enfin à Mascate sur le Golfe d'Oman (Arabie). — III.* Missions et couvents en Amérique. *La province de Bavière possède deux maisons aux États-Unis (Wisconsin); les Pères d'Espagne ont trois couvents dans l'île de Cuba, où Mgr Aurèle Torres y Sanz, C. D., occupe le siège épiscopal de Cienfuegos, cinq en Chili, la république consacrée à Notre-Dame du Mont-Carmel, deux dans l'Argentine, sept au Mexique. — IV.* Mission de Malabar.

C'est cette dernière qui comprend les champs que nous voudrions décrire et où se recueillent les moissons parmi lesquelles nous avons glané quelques gerbes. Il ne sera peut-être pas inutile d'en donner, ici même, un aperçu général qui servira à l'intelligence de la carte

---

1. Voir notre ouvrage sur l'histoire de *L'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel*, pages 99-106 ; 137-152.

qui figure à la suite de cet avant-propos. La Mission de Malabar, vieille de trois siècles, s'étend sur les pays situés sur la côte du même nom au sud-ouest de l'Hindoustan. Elle comprend, au nord, l'archidiocèse de Vérapoly et, au sud, le diocèse de Quilon. Le diocèse de Cochin, suffragant du siège métropolitain (portugais) de Goa, fait une emprise le long de la côte, sur le territoire des deux premières juridictions. Ajoutez encore les trois vicariats apostoliques de Trichur, Ernakulum et Changanacherry, qui groupent les fidèles du rit syro-malabare : ces derniers sont chrétiens de longue date et font remonter leur conversion au temps de l'apôtre S. Thomas ; ils n'ont point un territoire spécial, quoiqu'ils aient leurs propres paroisses et églises.

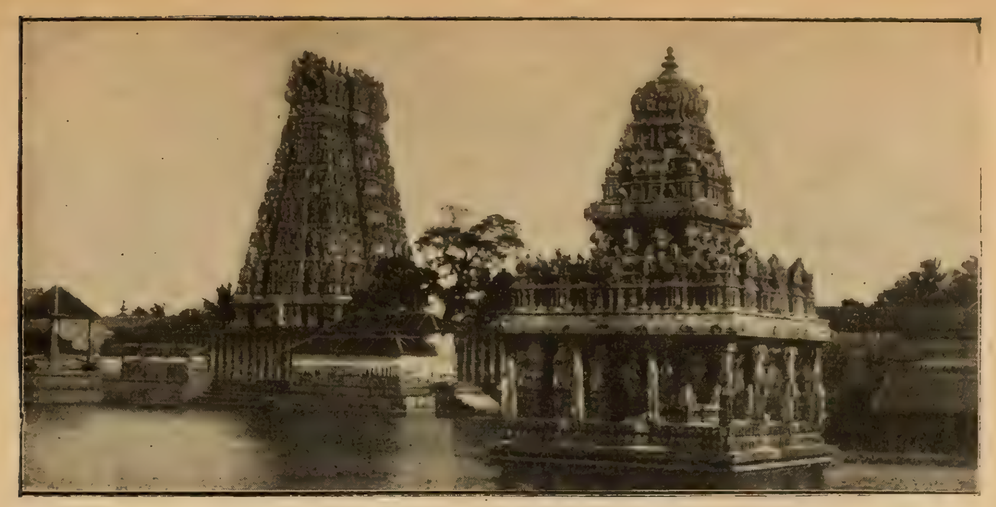
Comme on le verra, la religion dominante de ce pays est le paganisme brahmanique ou l'hindouïsme ; on y trouve aussi, principalement au Nord, un grand nombre de « chrétiens de S.-Thomas » schismatiques. Nous n'en dirons pas davantage en ce moment, non plus que des institutions et des œuvres catholiques, lesquelles seront suffisamment exposées dans le corps de l'ouvrage.

Puisse ce modeste travail n'être point inutile à la grande cause de l'apostolat !

Cœur sacré de Jésus, que votre règne arrive !



MISSIONS
des
CARMES DÉCHAUSSÉS
dans les Etats de
TRAVANCORE
et de
COCHIN
(Inde Britannique)
Langue dominante : le malayalam.
– Au sud du diocèse de Quilon : le tamoul
DIOCÈSE DE MANGALORE
(Jésuites Italiens)
DIOCÈSE DE COIMBATORE
(Miss. Etrangères)
POSSESSIONS ANGLAISES
DIOCÈSE DE TRICHINOPOLY
(Jésuites français)
Maduré
Côte de Malabar
OCÉAN INDIEN
COCHIN
TRAVANCORE
TRICHUR
Vicariat apostolique syrien
VERAPOLY
Chattiath
ERNAKULUM
(Vicariat apostolique syrien)
DIOCÈSE DE VERAPOLY
DIOCÈSE DE COCHIN
DIOCÈSE DE QUILON
Munnâr
Devikulam
Peermade
MUNACHIL
Mannanam
Amayanoor
KOTTAYAM
ALLEPPY
CHANGANACHERRY
(Vicariat apostolique syrien)
Rani
Aibica
KAYAMKULAM
Ponalur
chemin de fer
Calladey
TANGACHERRY
(poss. angl.)
QUILON
Iravipuram
SHENCOTTAH
Anyengo
(poss. angl.)
Puttenkope
TRIVANDRUM
Camangodu
Neyattankaray
Vengode
Mulagamudu
Eneyam
NAGERCOIL
Manguly
Kottar
COLACHEL
Pulletope
Puttentoray
Cap Comorin
Ceylan
Ghâtes occidentales
Forêts
Malayatore Hill
Cranganore
Limites des Etats
Limites des Diocèses
Echelle en milles anglais
Longitude orientale de Greenwich
Empire des Indes
Perse
Arabie
Suez
Aden
MER D'OMAN
Bombay
Calcutta
Hindoustan
GOLFE DE BENGALE
Ceylan
Siam
Chine
AFRIQUE
OCÉAN INDIEN
Indes hollandaises
Itinéraire des Missionnaires



La célèbre Pagode de Suchindram au Sud du Travancore

CHAMPS ET MOISSONS D'APOSTOLAT

CHAPITRE PREMIER

Par monts et par vaux à travers l'histoire et la géographie de Travancore

Etymologies. — Généralités.

C'EST de Trivandrum, capitale du Travancore, que je viens vous entretenir du Malabar. *Trivandrum*, *Travancore*, *Malabar*, me dira-t-on là-bas, ces mots étranges sont peu faits pour rendre votre entretien attrayant ! — Attendez un instant et vous remercierez nos devanciers européens d'avoir mis ces mots au diapason de vos gosiers et oreilles d'Occident.

Ecoutez bien comment le peuple du Travancore appelle la capitale du royaume dans sa langue native : *Tirouvanandapouram !* Rappelez-vous que les Orientaux sont friands de symboles et de métaphores. Dans leurs pensées et dans leur langage, tout se revêt des images les plus pittoresques ou les plus relevées. Ils ne nomment pas celui qui les gouverne, leur roi ou leur souverain, comme nous le ferions ; cela est trop commun ; pour plus de respect, de respect extérieur du moins, ils diront : *Tirouven* (le Saint) ! Nos roitelets des Indes sont les

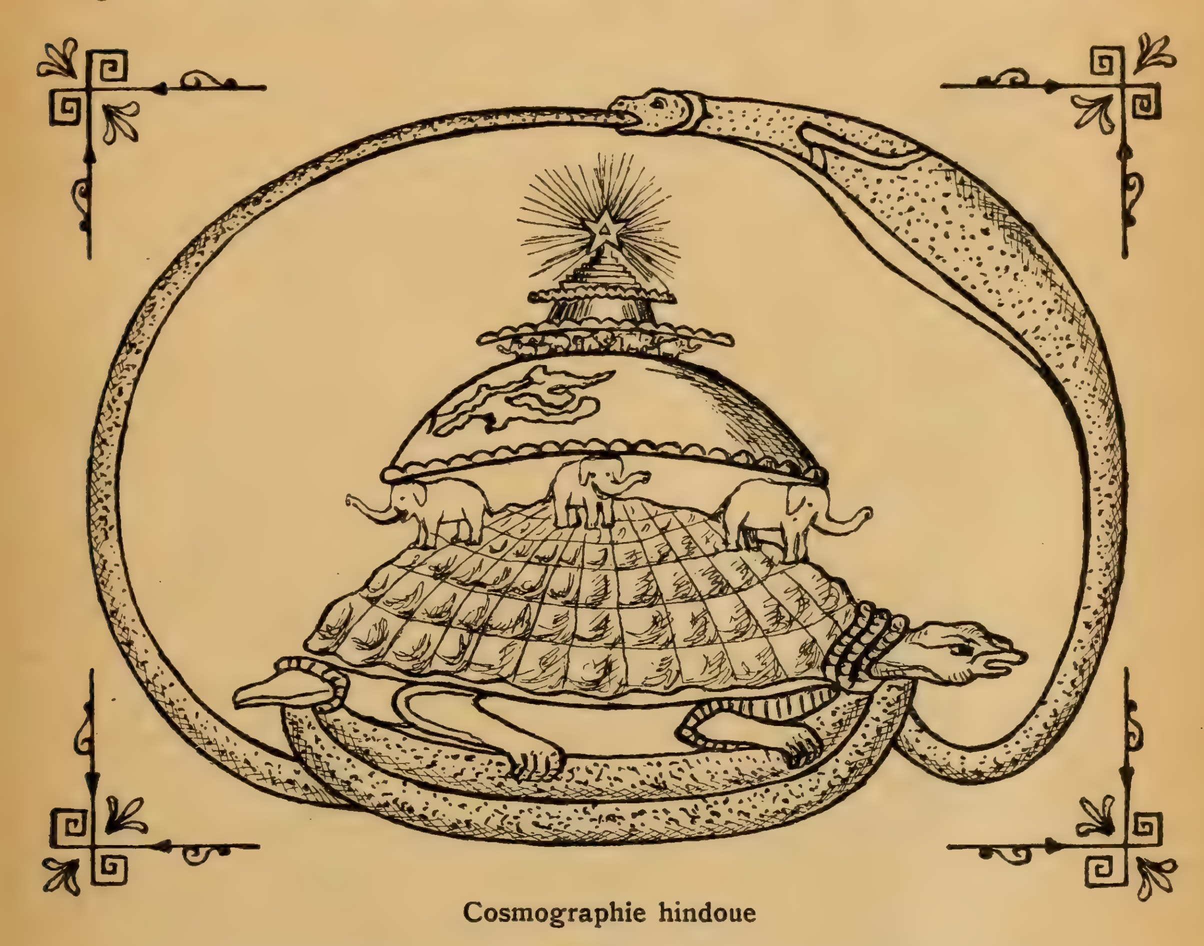
premiers à accréditer cette pieuse invention, qui est loin de blesser leur modestie. Comme il est facile de le voir, c'est l'une des appellations du *Maha-Rajah* (autre nom du souverain qui se traduit par *grand roi*), qui forme la première racine du nom de notre capitale. La seconde partie se compose de *anandam* et *pouram ;* « pouram » veut dire « ville », et « anandam », composé du préfixe négatif « an » et du mot « andam » qui signifie « borne » ou « fin », se traduit par « illimité ». Donc : ville sans bornes ! Nous autres, Européens, qui ne tenons pas si fort aux hyperboles, nous nous contentons d'attribuer à nos capitales le qualificatif de « grandes ». En somme *Tirouvanandapouram* est la *Ville infinie du Saint*, ou plus simplement : la grande ville où demeure le roi. A propos du roi ou *rajah*, permettez-moi d'indiquer un autre titre dont ses sujets le gratifient : *Tirouadikel* (les Saints Pieds) ! Vous voyez que nos *maharajahs* tiennent à se faire respecter.

Ce que je viens de dire au sujet de l'étymologie de Trivandrum n'est point l'unique explication, et je ne prétends point l'imposer. D'autres vous diront que Tirouvanandapouram est la *Cité sainte :* sainte dans son origine, parce que, il y a trois à quatre mille ans, un *sanyasi* (Hindou contemplatif ! nous parlerons plus loin de ces pieux solitaires), un saint donc, fixa sa demeure en ce lieu ; — il avait nom *Avandam ;* — elle est sainte encore à cause de la fameuse pagode de Sri Padmanabha-Swami, à laquelle on accourait comme à un lieu de pèlerinage de toutes les contrées de l'Inde.

Il s'agit maintenant d'analyser le nom du pays : *Travancore.* Les indigènes, actuellement, désignent leur patrie du mot *Tiruvithankode* ou *Tirouvankode ;* mais il conste que ce ne sont là que des formes corrompues de *Tirouvarumkode*, qui se décompose comme suit : *tirou* = saint, sacré ; *varum* = don, bienfait ; *kode* = maison, habitation, Tirouvarumkode, et par conséquent *Travancore* qui n'en est que le diminutif, signifie donc : *demeure des bénédictions divines !* — Tel est le nom vulgaire ; en style soutenu les Indiens écrivent souvent *Vanji-Bhoumi* = pays des trésors, ou *Dharma-Bhoumi* = pays de la religion, de la miséricorde, de la vérité et ainsi de suite.

Reste le mot *Malabar*, qui s'applique proprement au territoire occupé par la principauté de Cochin et le Travancore septentrional. Cette dénomination aurait été introduite par des marchands arabes arrivés dans ces parages pour y faire le

trafic du poivre, de la cannelle et des autres produits du sol. *Mala*, en malayalam (langue du pays), veut dire colline ou montagne ; *bar* est emprunté à l'arabe et signifie bord ou contrée, d'où *Malabar* se traduit par rivage ou *pays montagneux*. D'autres rejettent cette étymologie pourtant si plausible, puisque le mot cadre si bien avec la chose. — Cependant les Indiens désignent communément les contrées malabares du mot *Kéralam*.



Cosmographie hindoue

« La terre est portée par huit éléphants qui se tiennent debout sur une tortue, soutenue elle-même par le serpent Ananta ou Siska, une des formes du dieu Vishnou. Au sommet de la terre se trouve le palais des dieux. »

Kéralam est le *pays des cocotiers*, le sanscrit *kéram* signifiant « noix de coco », et en effet dans nulle contrée de l'Inde le cocotier ne se cultive sur une échelle aussi vaste qu'au Malabar. Notre peuple, vous le savez, y trouve un trésor qui, seul, suffirait à sa subsistance. — Ajoutons que c'est sous le nom de *Kéralam* que le Malabar, plus spécialement le Travancore, était connu des Egyptiens, des Grecs et des Romains. Ptolémée, Pline et Strabon font mention de *Kottiaram*, la ville actuelle

de Kottar, comme d'un « emporium » ou marché, célèbre dans tout l'Orient. Les anciens connaissaient également *Colotchi*, actuellement Colachel, petit port de mer à deux ou trois lieues de Kottar. Quilon aussi, ou *Coïlam*, fut autrefois une ville importante, fondée l'an 825 de l'ère chrétienne : c'est de cette année que date l'ère civile de notre pays, tout comme la fondation de Rome servait de point de départ aux Romains pour compter les années. Ainsi l'an 1911 est l'an 1086-87 officiel en Travancore.

De nombreux auteurs nous disent qu'autrefois le Malabar était tout bonnement caché sous les eaux de la mer. Que les plaines de la côte aient appartenu au domaine de l'océan, cela est possible en ce pays, comme ce fut le cas dans beaucoup d'autres. La mer aurait donc cédé à la terre une grande partie de cette belle contrée. Mais j'en viens à l'histoire du peuple, ou plutôt, disons-le d'avance, aux fables de son origine.

Histoire fabuleuse. — Exploits de Parasou-Rama, fondateur du Malabar.

Le premier individu qui vint habiter le Malabar fut Parasou-Rama, noble brahme et, de plus, redoutable guerrier. La fertilité du pays non moins que son aspect pittoresque l'engagèrent à y fixer sa demeure. En conséquence il révéla son projet à ses compatriotes, lesquels, séduits par le tableau enchanteur qu'il leur fit du nouveau pays, quittèrent bientôt, eux aussi, leur patrie pour aller prendre possession des beautés et des richesses de la côte découverte par Rama. En peu de temps le fondateur du nouveau peuple se trouva à la tête d'une société nombreuse. Après l'avoir gouvernée quelques années durant, il en abandonna la conduite à d'autres et se retira dans la solitude afin d'y passer le reste de ses jours. — Voilà, en substance, la légende qui a cours parmi le peuple. Personne ne révoque en doute que le sol malabarais ne soit un terrain conquis sur la mer, et tout le monde aussi attribue au même Parasou-Rama qu'il est devenu une terre habitable et peuplée ; mais où l'on n'est plus d'accord, c'est quand il s'agit de déterminer la manière dont Rama s'est acquitté de sa difficile entreprise.

Les uns disent qu'un jour Varouna, le dieu de la mer, voulant gratifier Rama d'une faveur particulière, lui promit d'exécuter tout ce qu'il voudrait bien demander. A cette offre le guerrier saisit sa hache de combat et la lança de Gokournam au cap Comorin, c'est-à-dire à une distance de quatre à cinq cents kilomètres, priant Varouna de retirer d'autant les eaux de la mer. Le dieu remplit sa promesse. — D'autres racontent le même fait avec cette variante, que Rama aurait jeté son arme dans la direction opposée, du cap Comorin à Gokournam. — D'autres encore affirment que, pendant la première des quatre périodes de l'histoire du monde, le temple de Gokournam fut envahi par la mer. Le peuple, désireux de rentrer en possession de la pagode, pria Rama d'implorer du dieu de l'océan que les eaux reculassent afin de mettre à sec le fameux sanctuaire. L'ami des dieux accéda à ces désirs et obtint la faveur réclamée.

Vous ne vous étonnerez plus, ami lecteur, de la confiance du peuple en Parasou-Rama, ni de l'efficacité de la prière du héros, quand je vous aurai dit son admirable histoire. Je fais la compilation de tout ce que nos gens mettent de plus saillant sur son compte. Suivez-moi bien !

Parasou-Rama, d'après les livres sacrés, est la sixième incarnation de Vishnou, seconde personne de la *Trimourti* ou « triple divinité » des Hindous. Il naquit de parents pieux et était le plus jeune de cinq fils. Son père, Jamadagni, était brahme, c.-à-d. prêtre, et sa mère s'appelait Renouka. La famille vivait dans une paix tranquille et heureuse, lorsque, pendant la jeunesse de Rama, un triste événement vint troubler la joie du foyer. Un jour que Jamadagni avait quitté sa demeure pour faire les emplettes nécessaires aux sacrifices quotidiens, Renouka sortit à son tour et alla puiser de l'eau à la rivière voisine. Or, tandis qu'elle se trouvait au bord de l'eau, un esprit voltigea au-dessus de sa tête ; il était si beau, si charmant, que Renouka, ravie, ne put s'empêcher de contempler son image qui se reflétait dans l'onde claire. Hélas ! elle eut à payer cher cette innocente distraction, car Jamadagni était rentré au logis et n'y trouvant point son épouse, se livra à une violente colère. Renouka, au retour, voulut apaiser la fureur de son époux en lui racontant naïvement ce qui lui était survenu. Jamadagni ne pardonna point la curiosité de sa femme et résolut de l'en punir sur-le-champ. Le voilà qu'il ap-

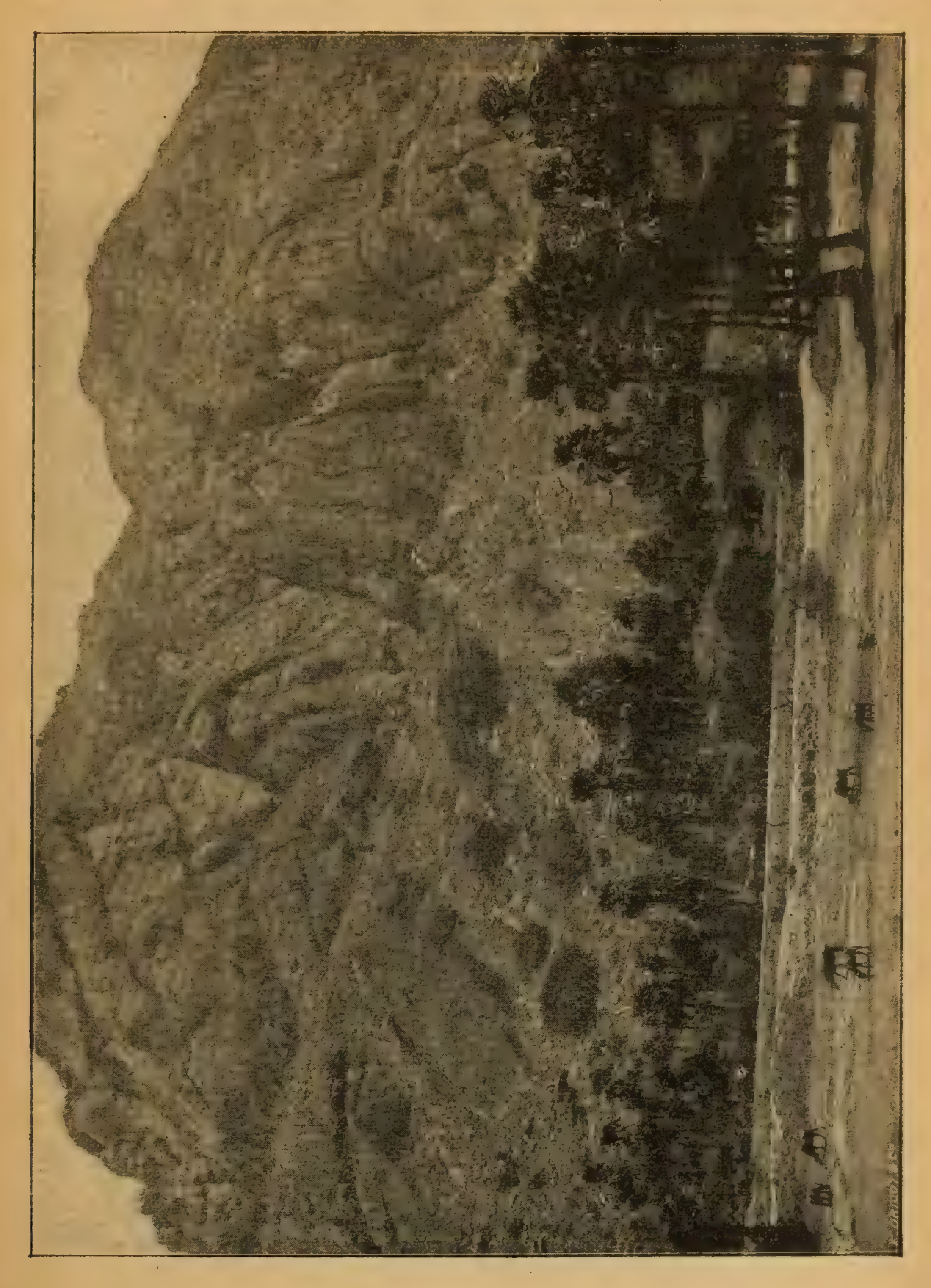
pelle ses cinq fils et qu'il leur commande d'exécuter la sentence de mort prononcée contre leur mère ! Les quatre aînés refusent d'obéir, objectant que les lois divines défendent le matricide ; mais le plus jeune, notre Rama, soutient que nulle loi ne peut restreindre l'autorité paternelle ; sans hésiter, il abat la tête de sa mère ! Jamadagni fut à si haut point satisfait de l'obéissance de son jeune fils, qu'il lui promit, en récompense, d'accéder à tout désir qu'il voudrait exprimer. Rama n'eut pas à réfléchir : son vœu le plus cher était que sa mère pût revivre... Jamadagni, tout-puissant auprès des dieux, se mit en prière sur l'ordre de son fils, et Renouka revint à la vie ! Je n'ai pas à vous dire la joie de Rama, joie d'ailleurs partagée par son père et ses frères. Dès ce moment, la famille vécut de nouveau dans le calme et le bonheur.

Arriva l'époque où il fallut songer à l'éducation de Rama. Ses parents ne crurent pouvoir mieux faire que de l'envoyer auprès de son bisaïeul pour y être instruit dans la religion et les autres sciences. Rama se retira ensuite, sur le conseil de son vieux maître, dans un lieu solitaire des monts Himalaya afin de s'y appliquer à la contemplation de Siva, le dieu de la destruction. Il y passa nombre d'années et devint si cher au dieu que celui-ci lui apparut un jour, le combla de bénédictions et l'engagea à entreprendre un pèlerinage aux principaux sanctuaires du monde. Rama se mit en route et, lorsqu'il eut achevé ses pérégrinations, revint dans sa solitude.

La guerre de la Vache. — Suite de l'histoire de Rama.

Vers cette époque une guerre venait d'éclater entre les esprits malins et les dieux inférieurs. Ces derniers subirent une honteuse défaite et allèrent s'en plaindre auprès de Siva : celui-ci leur conseilla d'invoquer le secours de Rama. Notre héros, en serviteur docile, se rendit incontinent chez le dieu pour connaître ses intentions. Après avoir reçu de lui les instructions nécessaires, il s'en alla au combat, armé d'une hache ; il se mit à la tête des dieux et remporta sur les esprits infernaux une victoire décisive. La hache, don de Siva, devint célèbre, et le vainqueur ne fut plus appelé depuis lors que du

nom de *Parasou-Rama* ou Rama à la Hache ! De plus, le terrible Siva gratifia son dévot adorateur d'une nouvelle marque



Une montagne aride : le Maruthwamalay.

de sa prédilection, en lui donnant un char et des arcs, au moyen desquels il serait invincible à jamais. Rama quitta enfin les montagnes de l'Himalaya et rentra dans la demeure paternelle.

Or, tandis que, dans la compagnie de ses frères, il goûtait le repos du foyer familial, il reçut un jour la visite du roi de Héhaya, qui faisait la chasse dans les forêts avoisinantes. Le père de Rama accueillit le visiteur avec tous les honneurs dus à son rang ; il fit si bien que le prince s'en retourna extrêmement satisfait, mais emportant un souvenir et un désir qui allaient devenir la cause de luttes sanglantes. En effet le roi de Héhaya ne put s'empêcher de révéler à ses courtisans l'ardente envie que la vache de Jamadagni lui avait laissée au cœur. Aussitôt l'intendant, désireux de satisfaire les vœux de son maître, envoya un messager au père de Rama pour le prier de céder l'animal au roi. Mais Jamadagni appréciait trop la beauté et les mérites de sa vache pour vouloir s'en dessaisir ; aussi déclara-t-il qu'il ne la céderait à aucun prix. Là-dessus l'intendant résolut de s'en emparer de force et expédia une troupe de soldats vers la demeure hospitalière avec l'ordre d'enlever le quadrupède convoité. Un combat s'engagea, et Jamadagni y perdit la vie.

Rama avait été absent ces jours-là. Rentré chez les siens et ayant pris connaissance de ce qui s'était passé, il s'élança, transporté de douleur et de rage, à la poursuite du ravisseur et arriva jusqu'aux portes de la capitale pour lui demander compte de son injustice et exiger une entière réparation. Il ne craignit pas de provoquer le roi en combat singulier, s'il n'obtenait satisfaction. Le roi de Héhaya sourit devant la hardiesse de Rama et se contenta de le faire chasser par ses serviteurs ; mais il fut bien vite désabusé ; tous ses envoyés tombèrent sous la hache du valeureux fils de Jamadagni, qui n'en devint que plus impérieux dans ses exigences. Furieux, le roi rassemble un bon nombre de soldats et court aux portes de la ville afin d'en finir avec l'arrogance de cet étranger. Celui-ci ne s'effraie point ; mais, confiant en la protection des dieux, il se défend avec tant de vaillance que le roi et ses défenseurs roulent bientôt tous, l'un après l'autre, à ses pieds.

Les fils du roi songèrent d'abord à venger la mort de leur père ; mais la victoire de Rama était si éclatante, et sa hache leur paraissait si redoutable, qu'ils renoncèrent à leur dessein. Ils restituèrent la vache et accordèrent au vainqueur les réparations exigées.

Parasou-Rama, ayant de la sorte vengé la mort de son père et apaisé sa famille, ne tarda pas à retourner dans sa solitude

de l'Himalaya. Mais à peine les descendants du roi vaincu eurent-ils appris le départ de leur ennemi, qu'ils se livrèrent à leur tour à des représailles sanglantes ; ils tuèrent la mère et les frères de notre héros et firent butin de tout ce qu'ils pouvaient emporter. La nouvelle de ces lâches atrocités parvient à Rama : il part comme une flèche, tombe sur les coupables, les abat de sa hache invincible et extermine complètement la caste royale des *Kshatrias* (guerriers).

Ainsi tous les liens qui l'attachaient encore au lieu de sa naissance se trouvaient brisés ; ses ennemis étaient terrassés à jamais, et les membres de sa famille lui étaient enlevés pour toujours. Il dit alors un dernier adieu au sol qui l'avait vu naître ; il ne voulait plus vivre que dans les gorges retirées des monts Himalaya.

Cependant les plus tristes catastrophes s'étaient multipliées : plusieurs sanctuaires consacrés au culte des dieux, entre autres le temple de Gokournam, avaient été détruits et engloutis par les flots de la mer. Les brahmes, aux soins desquels ces saints lieux étaient confiés, ne parvenaient point à se consoler de ces désastres et ne savaient à qui prendre leur recours afin de rentrer en possession de leurs chères pagodes. Heureusement ils ne purent ignorer longtemps les hauts faits de notre Rama ni son grand crédit auprès des dieux ; c'est vers lui qu'ils dirigèrent leurs pas. Le solitaire accueillit avec bienveillance les brahmes désespérés et leur promit son aide. Il quitta cette fois encore le lieu de sa douce quiétude et, comme il a été raconté plus haut, il obtint de Varouna, dieu de la mer, la restitution du temple de Gokournam et des contrées avoisinantes qui forment le Malabar actuel. Il fit plus encore. Désireux de repeupler le pays et de lui rendre la beauté et la fertilité d'antan, il adressa un pressant appel aux brahmes ainsi qu'aux gens des autres castes de sa patrie. Après peu de temps une colonie puissante se trouva formée. Rama y établit un gouvernement, composé de soixante-quatre brahmes, à la tête desquels il voulut bien rester lui-même jusqu'à la rénovation complète du pays. Quand enfin il vit ses efforts couronnés d'un plein succès et le Malabar entré dans la voie d'une prospérité durable, il se démit de ses hautes fonctions en faveur d'un membre de sa famille. Sa tâche était terminée. Il rentra dans sa chère solitude, où il goûta un bonheur plus suave qu'il n'en eût pu trouver dans le plus somptueux palais du monde. Et

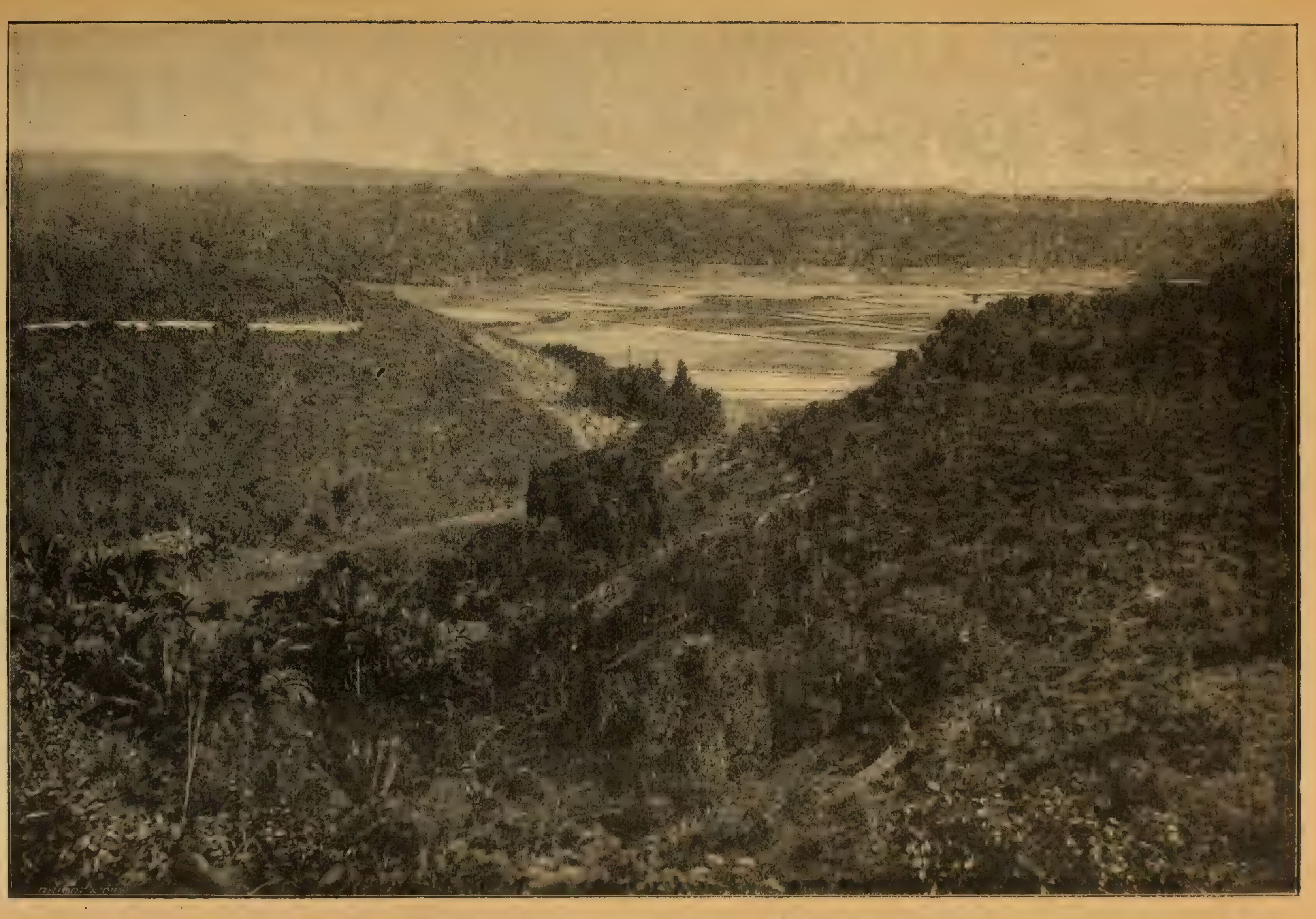
depuis lors Parasou-Rama est le dieu le plus populaire du Malabar, comme nous le constaterons dans la suite.

C'est de la sorte que nos Indiens, accroupis le soir devant l'entrée de leurs huttes, se racontent les origines de leur pays, pendant qu'ils rafraîchissent à la douce brise vespérale leurs membres rôtis par la chaleur du jour. Quant à l'état actuel du Malabar on pourra le décrire avec moins d'efforts. Mais avant de nous y essayer, poursuivons l'histoire de ce beau pays.

Digression. — Le Travancore jusqu'au XVIIIe siècle.

Que les savants s'évertuent laborieusement à déterminer l'aspect que dut présenter le Malabar il y a de longs siècles, je ne chercherai point à vérifier la justesse de leurs assertions ou le bien fondé de leurs hypothèses. Plus d'une fois sans doute ils auront eu le regard ébloui, lorsqu'ils sondaient le passé à des profondeurs si reculées. Pourquoi d'ailleurs troubler la satisfaction qu'ils éprouvent comme la récompense de leurs longues et pénibles investigations? On a tant dit, tant écrit sur l'histoire et les merveilles des peuples de l'Orient qu'il n'est pas étonnant que la curiosité des érudits se porte toujours à de nouvelles recherches. Pour les profanes, qui ne peuvent s'aventurer dans les chemins effacés des siècles anciens, il est agréable quand même, surtout quand on est sur les lieux, de remonter le cours du temps et d'apprendre à mieux connaître ce peuple étrange, sa bizarre législation, ses coutumes et son culte non moins singuliers. Et pour vous-mêmes qui ne sortez point de l'Europe, l'Orient inspire un attrait. Depuis que les distances sont effacées, voyages et voyageurs se sont multipliés à l'infini : des nécessités autrefois inconnues, les exigences du commerce, les saints travaux de l'apostolat, ont donné aux plus sédentaires des relations attachantes avec les pays les plus éloignés. Les saints travaux de l'apostolat, ai-je dit, et c'est à la vérité le seul lien qui m'attache à ce pays, comme c'est la chose qui tient peut-être le plus en éveil l'attention des peuples. L'histoire en effet n'apprend-elle pas que les actes ne sont que l'application des doctrines?

Les brahmes, qui sont les prêtres et les gardiens du paga-



Lac endigué en vue de l'irrigation des rizières.

nisme hindou non moins que les ardents défenseurs des mœurs anciennes, saisissent très bien la vérité de ce que je viens de dire. Il n'est pas étonnant dès lors qu'ils s'efforcent de maintenir le peuple dans l'ornière de sa stupide ignorance et qu'ils regardent d'un œil inquiet l'inlassable et fécond travail des apôtres de la Vérité chrétienne. Ils se voient forcés de reconnaître, tout comme le proclamait naguère l'archevêque de Madras, que l'avenir de l'Inde est aux mains des *parias* et des *pouliars*, c'est-à-dire non des castes dirigeantes actuelles, mais de celles qui sont encore tenues pour viles et méprisables. Or ce sont presqu'exclusivement ces dernières qui répondent à l'appel des missionnaires catholiques et entrent dans la voie de la civilisation chrétienne. — Tout ceci n'est qu'une digression, que je me hâte de terminer.

Nous savons donc qu'il y a autant d'opinions que d'historiens sur la manière dont Parasou-Rama aurait fondé l'Etat malabare.

Les soixante-quatre brahmes, auxquels il avait confié le gouvernement du pays, ne demeurèrent pas longtemps en bonne entente, et un descendant de Rama fut proclamé roi, afin que l'unité dans le pouvoir ramenât l'accord et la paix parmi les sujets. Ce roi régna sous le nom de Chéra-Péroumal, sans laisser dans l'histoire beaucoup de souvenirs bien certains ; il en fut de même de ses successeurs, qui furent au nombre de dix-huit durant l'espace de 216 ans. Le dernier fut le célèbre Chéraman-Péroumal, qui mourut l'an 352 de notre ère.

Le royaume fut alors divisé entre les fils du monarque défunt ; il subit encore, au cours des siècles suivants, d'autres démembrements et de nouveaux partages. La principauté de Travancore en est un lambeau. Elle tomba successivement sous plusieurs dominations étrangères jusqu'à ce que, en 1304, le rajah d'alors, ayant adopté deux princesses qui passaient pour descendantes de Chéra-Péroumal, fit transmettre le pouvoir à l'aîné des enfants de l'aînée des princesses ; celui-ci inaugura son règne en 1335 et fut nommé Véra-Marthanda-Varma. Notre gracieux souverain actuel, Sa Hautesse Rama-Varma, est son trente-cinquième successeur au trône de Travancore.

Cependant le Travancore se voyait obligé, tout comme d'autres pays, à se mettre fréquemment en campagne pour repousser des invasions ennemies ; il en revenait, tantôt battu, tantôt vainqueur. Le fait est que, vers le commencement du XVIII[e]

siècle, les frontières du Travancore s'étaient grandement resserrées par suite des manœuvres des princes voisins ou des puissances conquérantes d'Europe, qui avaient accaparé sans scrupule plusieurs morceaux de son territoire. Mais l'heure du réveil allait sonner.

Eustache de Lannoy. — Le Travancore vassal de l'Empire Britannique.

En 1729, un homme à l'esprit éclairé, au courage indomptable, monta sur le trône chancelant : c'était Marthanda-Varma. Il s'entoura de conseillers prudents et raffermit le prestige ébranlé de l'autorité souveraine. Las de l'influence dominatrice des Hollandais, il marche contre eux, alors qu'ils cherchent à étendre encore leurs possessions. La rencontre eut lieu à Colachel, petit port de mer dans le Sud. Les Hollandais furent mis en déroute et perdirent beaucoup d'hommes. L'œil pénétrant de Marthanda distingua parmi les prisonniers un jeune soldat, qu'il jugea capable de lui devenir un aide. Il ne s'était point trompé : Eustache de Lannoy — c'était le nom du guerrier — était doué d'un vrai génie et d'une bravoure à toute épreuve. Marthanda-Varma voulut s'attacher le noble Belge, et de Lannoy, ayant reconnu la justice de la cause du rajah, accepta son offre ; il aida puissamment son nouveau maître à défendre ses droits. Le roi, fort du secours que lui apportaient et la valeur et les connaissances stratégiques du « vaillant capitaine », qu'il avait mis à la tête de son armée, triompha finalement de tous ses ennemis et donna à son pays les limites actuelles. Marthanda mourut en 1758, et, vingt ans après, Eustache de Lannoy le suivit dans la tombe, entouré de l'affection de tout un peuple, qui le pleura comme le « père de la patrie [1] ».

A peine le redoutable Belge eut-il fermé les paupières, que le sultan de Mysore revint à l'assaut des forces travancoriennes. Le successeur de Marthanda-Varma prit alors son recours vers l'Angleterre, qui ne se fit point prier pour expédier de

1. Nous avons esquissé la vie de ce héros chrétien dans notre recueil : DANS L'INDE MALABARE, p. 168-187.



Sa Hautesse

Sri Patmanabha Dása — Vanchi Pála

Sir *Rama Varma* Ku-

lasekhara Kiritapati — Manney Sultan — Mahárája Raja — Ramaràja

Bahadur Shamsher Yang,

Maha-Rajah (Grand Roi) de Travancore depuis le 19 août 1885.

Madras un corps d'armée. L'ennemi dut reculer devant les troupes réunies et s'avouer vaincu (1790). Peu après cette victoire, le Travancore se reconnut vassal de l'Empire britannique et conclut avec cette puissance une alliance défensive qui le mettait à l'abri des convoitises étrangères : l'Angleterre en effet prenait l'engagement de protéger et de défendre le Travancore ; celui-ci de son côté consentait à recevoir un Résident britannique et à verser annuellement une redevance de 80.000 livres sterling (2.000.000 fr.). Ce contrat pèse sans doute assez lourdement sur notre pauvre pays ; mais il lui est la garantie d'une paix bienfaisante et durable (1795). Depuis plus d'un siècle en effet l'Angleterre promène son sceptre d'un bout à l'autre de l'immense pays des Indes, et les temps sont loin encore où il sera possible de la détrôner de sa puissance.

L'Angleterre ! C'est ici que nous apprenons à la mieux connaître. Il faut bien noter pourtant que notre Travancore ne tombe pas sous les lois coloniales qui régissent les provinces britanniques : il conserve à sa tête un souverain national et se gouverne en toute franchise d'après ses propres lois ; libre à lui de les abolir, de les étendre, de les reviser, à condition bien entendu de ne prendre aucune mesure qui soit hostile à l'influence anglaise. Le premier devoir du Résident britannique est de tenir l'œil grand ouvert à ce que la prépondérance de ses compatriotes ne vienne à s'affaiblir et que leurs intérêts ne soient en rien compromis. Mais il faut bien le reconnaître, c'est grâce au soin jaloux mis par l'Angleterre à conserver sa suprématie aux Indes que le Travancore jouit de la paix, et c'est avec reconnaissance qu'il paie la protection trouvée sous les plis du drapeau britannique.

Du reste les fils de la noble Albion sont des gens éminemment pratiques qui ne se piquent pas toujours de désintéressement. En vertu du pacte conclu entre le suzerain et son vassal, notre rajah ne peut, sans le consentement de l'Angleterre, admettre aux fonctions publiques d'autres étrangers que les Anglais : ces derniers s'y résignent volontiers et rendent, il faut le reconnaître, les services les plus appréciables à l'Etat. Les chefs de la police et de la petite armée sont des Anglais, l'inspecteur général des collèges et celui des prisons, les principaux médecins, les directeurs des travaux publics, tous sont des Anglais, hommes intelligents et capables. Et ce qui ne gâte rien à leur affaire, leurs appointements ne sont nulle-

ment à dédaigner. Le chef de l'armée par exemple, ainsi que les médecins et ingénieurs en chef, touchent un petit honoraire de 1200 roupies par mois, ce qui fait quelque chose comme 24.000 francs par an ; le chef de la police doit se contenter de douze fois 980 roupies ; les autres fonctionnaires, plus modestes encore, se voient allouer des rétributions plus ou moins grasses d'après leurs emplois : ils ont toujours de quoi vivre en *gentlemen*, parfaitement à l'abri de la misère.

Les Anglais aux Indes.

Il court au Malabar une multitude d'autres Anglais, parmi lesquels il y a un bon nombre de missionnaires protestants, qui charment leurs loisirs en débitant aux Indiens leurs bibles et leurs catéchismes. Sur différents points du pays vous rencontrerez des marchands et des planteurs avisés : ils ne songent qu'à se remplir bien vite la bourse et à retourner ensuite chez eux pour y jouir de la fortune acquise. En un mot, le Travancore, tout comme les autres régions fertiles en écus, ne manque point d'explorateurs ou d'exploiteurs anglais. — On sait que l'Anglais émigre sans peine ; mais il le fait autrement que le Français, le Belge ou d'autres. Un Belge notamment, quoiqu'il porte l'amour de la patrie profondément ancré dans son cœur, saura abandonner le sol natal, ne plus même revoir la terre de ses aïeux, avec la même générosité qu'il met à tout immoler sur l'autel de la patrie ; mais un tel sacrifice paraît être au-dessus des forces de l'Anglais. Ce dernier est nostalgique au plus haut point. Vous le trouverez partout, jusque sur les plages les plus lointaines ; mais il n'y a planté qu'une tente ! Il est d'un commerce agréable, toujours prêt à vous donner un coup d'épaule ; mais pas un n'a quitté sans dire : On se reverra, à bientôt ! Leurs missionnaires comme les autres n'attendent jamais plus de cinq ou six ans avant de se retrouver dans la mère-patrie et au sein de leurs familles. Bien plus, les enfants sont le plus souvent envoyés en Angleterre pour y faire leur éducation et y développer d'autant mieux dans leur âme l'attachement à la patrie.

De ce même attachement au foyer et à la terre des aïeux

provient le fait que l'Anglais ne se départit jamais de son ordre du jour traditionnel : chez lui ou en voyage, sur terre ou sur mer, sans souci du climat ou des nécessités locales, tout est fixé avec une rigueur inflexible. Au lever : le *coffee ;* à 9 heures : le *breakfast* ou déjeuner ; à midi ou 1 h. : *luncheon* ou second déjeuner ; à 4 h. : le *tea ;* le soir : le *dinner.* Même règle dans les occupations : les services publics, les comptoirs, les écoles même ouvrent à 9 ou 10 h. et ferment à 3 ou 4 h. ; suit la sortie journalière vers le rendez-vous des compatriotes, où l'on se délasse à quelque *sport* ou autre jeu... anglais. Leurs habitations et leurs jardins disent clairement, à eux seuls, que les propriétaires ne sont là que de passage : la contrée étant d'une richesse infinie en arbres et plantes superbes, il serait facile de s'aménager, en peu de temps et à peu de frais, un *home* plus beau et plus luxueux que les plus magnifiques châteaux d'Europe. Mais l'Anglais n'en a cure : au reste, pourquoi s'imposer un travail dont un autre goûterait la jouissance ?

Il y a plus et mieux. Jamais ou bien rarement on verra un Anglais s'allier avec une native des colonies ; si par malheur l'un ou l'autre le risquait, il se verrait impitoyablement exclu de la société de ses compatriotes, lesquels n'admettent point d'indigènes à leurs *clubs*, si ce n'est en des cas exceptionnels, par politique et non par camaraderie. Cette réserve a ses conséquences ou plutôt ses avantages tant au point de vue moral qu'au point de vue matériel. Plus les Européens se tiendront à distance des indigènes, plus ces derniers tarderont à subir l'influence étrangère sur leur esprit et sur leurs mœurs. La civilisation extérieure pourra s'en trouver ralentie ; mais, pour la propagation de la foi catholique, j'y vois plutôt un grand avantage. Cependant qu'on veuille ne pas pousser à l'extrême ce que je viens de dire en toute sincérité. Si les Anglais étaient aujourd'hui ce qu'ils étaient avant l'apparition de Luther et d'Henri VIII, il faudrait peut-être déplorer l'isolement où ils se tiennent ; mais à présent qu'ils ont perdu eux-mêmes ce qu'ils devraient apprendre aux autres, il n'y a nul inconvénient à ce que les Indiens ne soient pas témoins de l'état de leurs convictions religieuses. Il n'y en a déjà que trop qui se laissent inscrire sur les rôles des multiples sectes du protestantisme contemporain.

Puisque j'en suis à ce sujet, voici le témoignage d'un mis-

sionnaire par rapport au prosélytisme protestant aux Indes. Le P. Auzuech avait sous les yeux les chiffres du recensement de 1901, qui attribuait aux hétérodoxes un total de 1.041.735 âmes. Il écrivait donc dans la *Revue du Clergé français* (1 juin 1908) : « Pour qu'un Indien puisse se faire protestant, il suffit « qu'il donne son nom et qu'il consente à accepter les avan- « tages qu'on lui offre. Tout le reste n'est que pure formalité... « Ce qui le confirme, c'est que sur ce gros million de protes- « tants indigènes et européens, il n'y en a pas beaucoup plus « de 100.000 de classés comme *communicants*, c'est-à-dire qu'à « part un modeste dixième, tous les autres ne sont guère pro- « testants que de nom. »

Le Pays. — Sa Faune. — L'Éléphant.

Après avoir raconté comment il se fait que nos voisins d'outre-mer ont leur petit mot à dire dans notre pays de mission, et combien soigneusement ils draînent ses finances, fermons un moment l'histoire des travaux de l'homme en cette région pour considérer plutôt le pays lui-même, l'œuvre du bon Dieu.

Tous les voyageurs qui abordent dans nos parages sont unanimes à proclamer que nulle part ailleurs la nature ne déploie sa richesse et sa splendeur avec une prodigalité plus grande. Si le cœur vous en dit d'escalader une colline de deux à trois mille pieds de haut, un spectacle vraiment féerique vous y dédommagera amplement de la pénible ascension. Une jouissance rare vous y attend. Quelles magnificences de toutes parts, à perte de vue !

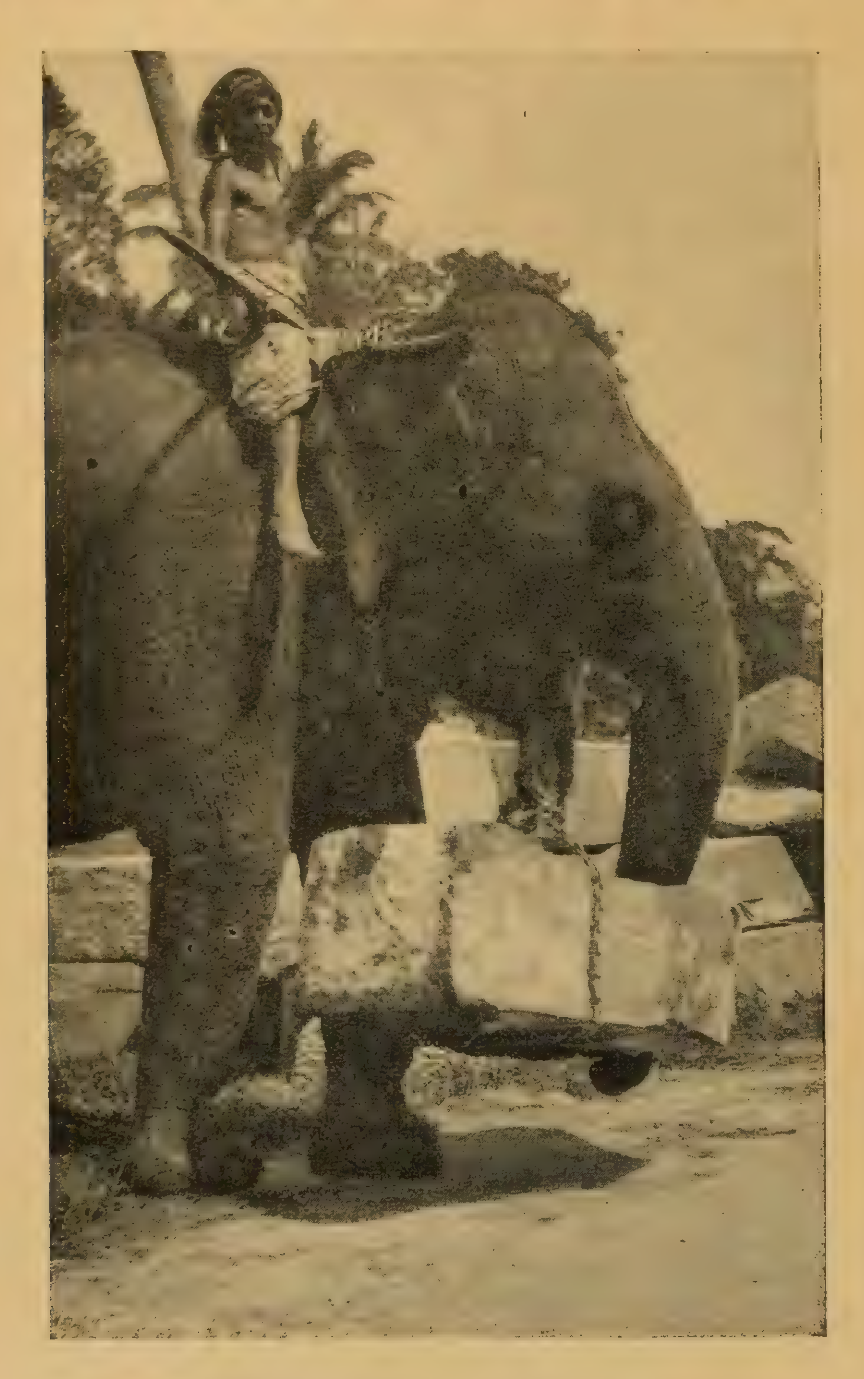
A l'Est court une chaîne serrée de collines et de vallées, qui conduit ses anneaux cyclopéens jusqu'aux Ghattes, dont les sommets s'estompent dans les nues ou se dessinent majestueusement sur le ciel azuré. Tandis que le regard se promène d'une colline à l'autre, de lointaines images envahissent l'imagination, et la pensée s'envole, capricieuse, à travers la légende et l'histoire. Les hautes cimes ravivent la mémoire des poétiques récits de la mythologie hindoue que se racontent encore les générations modernes ; elles vous rappellent les

contes sur le fabuleux Parasou-Rama et les solitaires fameux, dont les « vertus » et les « pénitences » sanctifièrent ces montagnes. Et l'on se prend d'une compassion profonde pour les pauvres Indiens qui tiennent, dans leur insatiable superstition, quelques-uns de ces sommets pour la demeure des divinités et leur rendent jusqu'à ce jour un culte fidèle. Les bois immenses, dont le sol ne fut jamais foulé par le pied de l'homme, vous mettent en présence la faune des tropiques. L'éléphant, ce roi tout-puissant des forêts, le fier lion, le tigre cruel, le farouche léopard, l'hyène terrible, d'autres encore, tous sont là : c'est leur domaine ; mais ils voient chaque jour de nouvelles brèches pratiquées dans leurs remparts.

Une digression s'impose ici pour saluer le superbe animal qu'est l'éléphant indien. On en rencontre des troupes entières, surtout dans les vallées profondes situées entre les contreforts des montagnes boisées. Ils y trouvent et la fraîcheur, et l'ombre, et l'eau limpide, et le bain délicieux. Là encore, dans ces *anatshola*, que je traduirais par « Au repos des éléphants ! » ils peuvent toujours se procurer en suffisance le bois vert dont ils font leur nourriture. Ces troupeaux d'éléphants se composent généralement de dix à quinze têtes. Il arrive que des mâles, — les femelles n'en agissent pas ainsi, — brûlent la politesse à la compagnie et s'en vont mener une vie solitaire. On les appelle *ottanas*. Ils sont excessivement dangereux, attaquent le malheureux qu'ils rencontrent sur leur route et l'écrasent. Une troupe d'éléphants fait place au voyageur, l'*ottana* jamais. Je pourrais rapporter à ce propos des faits épouvantables. Mais il y a aussi les éléphants domestiqués. Il est loisible à chacun d'en voir tous les jours circuler librement sur les routes publiques, tandis que d'autres sont occupés aux ouvrages qu'on leur impose.

Chaque année des centaines d'éléphants sont réduits en esclavage et dressés. Les laboureurs aisés de l'Inde en possèdent généralement un ou même plusieurs. Les méthodes que l'on emploie pour le dressage parviennent à assouplir si bien la force de ce géant, que l'homme peut faire de lui un serviteur aussi docile et adroit qu'il est puissant et vigoureux. On peut lui confier toute espèce de charge : il la portera à destination, dès qu'il a fait une fois le trajet, par les chemins les plus divers, à travers les rivières et les forêts. Il se prête admirablement à la monture et, devenu animal de parade, orné de diver-

ses façons, richement caparaçonné, il s'avance majestueusement au milieu des bruyantes processions païennes et prend part à toutes les fêtes civiles et religieuses. Les grands de l'Inde



L'éléphant au service de l'homme.

et les riches fonctionnaires européens se servent de l'éléphant quand ils font la chasse aux animaux sauvages ; assis sur le dos de ces colosses, le vice-roi des Indes et ses invités se livrent en toute sécurité à la dangereuse chasse au tigre. Mais



Les éléphants de l'État, caparaçonnés, à Trivandrum.

ces nobles passe-temps ne sont permis qu'à quelques privilégiés d'entre les éléphants : ils ne sont pas leur sort ordinaire. Les autres doivent, par un dur labeur, gagner de l'argent pour leurs maîtres. C'est l'éléphant qui doit traîner les arbres jusqu'à la rivière et, plus tard, les traîner derechef à destination : merveilleuse est l'habileté avec laquelle il s'y prend : il faudrait le voir juxtaposer les arbres, les faire passer les uns au-dessus des autres ! D'adroits ouvriers ne s'en tireraient pas plus heureusement. S'agit-il de transporter des pierres, voire des blocs énormes de rochers ? C'est l'éléphant qui s'en charge



DEUX AMIS.

avec non moins de force et d'habileté. Par ces travaux et d'autres encore il procure à son maître un salaire d'une quinzaine de francs par jour, sans que ce dernier ait rien à dépenser pour la nourriture de l'animal : celui-ci, qui est la sobriété même, vit des plantes ou branches d'arbre qu'il trouve à l'endroit de son travail. — La valeur d'un éléphant varie notablement d'après sa taille et son âge : il en est qu'on peut se procurer pour trois cents francs : d'autres n'en valent pas moins de sept mille. — Mais reprenons notre esquisse.

***

Paysages. — Réflexions.

Les versants des montagnes évoquent en même temps les rêves dorés d'innombrabies aventuriers qui abandonnèrent leur patrie en quête de la fortune ; les courageux efforts dépensés à convertir en plantations de café ou de thé un sol qui gisait en friche depuis des siècles ; le désespoir des uns après de rudes et infructueux essais, la joie des autres après des entreprises mieux conduites et largement remunératrices.

Tout autour de vous, sur la colline et dans la vallée, le feuillage toujours vert des plantes et des arbres s'anime d'une infinité d'oiseaux aux formes diverses et aux couleurs étincelantes. Ils sautillent, ils voltigent, ils sont fiers de leur riche parure ; ils sifflent, ils chantent, ils jettent dans l'espace leurs notes désordonnées et pleines pourtant d'harmonie ; on oublie le reste à la vue de ces innocents habitants de l'air des Indes... Mais çà et là, du milieu d'un fourré, surgit un roc : il est surmonté d'un temple d'idole, gris de vétusté, veillant depuis des siècles sur le domaine de Satan, sentinelle inflexible de l'infernal tyran auquel obéissent encore de malheureuses multitudes. A cette vue, une voix intérieure crie au pionnier de la foi, au ministre du Christ, vainqueur de l'enfer et de la mort : Voilà l'ennemi ! En avant, pour Dieu et pour les âmes !

Le paysage qui s'étale à l'Ouest n'est pas moins pittoresque. A l'encontre de celui de l'Est, il descend, en pente bossuée, vers la grève. La vue y embrasse d'immenses plantations de cocotiers et d'aréquiers, debout dans les plaines, telles des armées immenses, dispersées en tout sens au caprice d'un sol irrégulier. Les vertes rizières serpentent en larges bandes sous l'ombre des palmiers. Tout un réseau de canaux et de rivières acheminent leurs eaux, tantôt bruissantes, tantôt silencieuses, vers le grand Océan qui, là-bas, reflète en ses vagues empourprées les rayons du soleil.

En un mot, notre belle contrée déploie un luxe et une magnificence plus éloquents que les plus sublimes discours ; tout y proclame la beauté infinie et la perfection sans bornes du Créateur de l'univers. Le Malabar est en effet le « paradis »

de cette Inde, qui est le plus beau pays du monde... après ma patrie.

Mais tout cela, direz-vous, c'est de la poésie ! Soit ! Voici de la prose. Je vous donnerai quelques notions géographiques plus précises sur le Travancore, le plus important des deux Etats que comprend le Malabar ; il nous tient aussi le plus à cœur, puisqu'il est notre patrie d'adoption.

Le Sol. — La Végétation.

Le Travancore a une superficie d'environ 18.000 kilomètres carrés, ce qui vaut — pour aider l'imagination — à peu près les cinq huitièmes du sol de notre chère Belgique. Le tiers de ce territoire est réputé terrain pierreux et vague, qui ne produit rien à présent ou assurément fort peu. Toutefois l'heureuse expérience que nous avons faite avec notre jardin de *Carmel-Hill* à Trivandrum, lequel offrait encore, il y a quelques années, l'aspect d'une solitude aride, nous incline fortement à penser que cette stérilité doit être attribuée bien plus à l'inaction des Indiens paresseux qu'à la nature du sol.

Cependant le sol de nos contrées est généralement très pierreux, quoiqu'une couche de terre arable le recouvre dans les plaines ; sur les hauteurs la *latérite* s'élève seule et revêt l'aspect de rochers en formation. C'est une pierre brune, tirant sur le rouge et sillonnée de veines : je ne puis mieux la comparer qu'à une éponge dont les vides seraient comblés avec une espèce de terre glaise. Au bord de la mer, à Kovelam par exemple, on voit des îlots de latérite qui semblent être en réalité de gigantesques éponges pétrifiées que les vagues lavent et pénètrent sans cesse. Ce terrain a l'avantage de fournir de bonnes pierres de construction, qui se taillent facilement et sont néanmoins très solides. Un autre avantage, c'est que les puits — chose importante dans ces régions torrides — peuvent se creuser dans la pierre vive : il ne faut point de maçonnerie ; comme ils doivent être très profonds, on en taille les bords en escalier tournant, de manière à donner accès au fond ; les degrés ressemblent aux pointes d'une scie tordue en spirale,

forme très primitive, mais qui n'arrête point nos Indiens qui se font un plaisir de les franchir au galop.

Un autre tiers est du terrain excellent : 350.000 hectares, y comprises les terres qui ne peuvent être utilisées qu'en temps de pluie, fournissent abondamment — s'il plaît au ciel ! — le précieux et indispensable riz. Les plantations de cocotiers et aréquiers, arbres incomparables, couvrent ensemble une surface de 92.000 hectares. Le reste se répartit en collines et vallées fertiles ou en champs sablonneux, plantés de palmiers, de maniocs et d'autres... légumes de moindre importance, mais d'un rapport très utile aux pauvres, lesquels n'ont pas toujours les moyens de se procurer du riz.

Montagnes et Vallées. — Rivières et Lacs.

Les grandes montagnes, couronnées de forêts immenses et flanquées de riches plantations de café, de gingembre, de thé et d'autres plantes culinaires, forment le dernier tiers de notre territoire. Ce sont les derniers anneaux de la chaîne des Ghattes Occidentales ; ces montagnes sont d'une valeur inappréciable pour le pays, non seulement à cause du bois précieux et du délicieux café qu'elles nous livrent tous les ans, mais encore à cause de leur effet purement physique sur le reste du sol. N'étaient les Ghattes, le Travancore manquerait de rivières, voire d'eau, et ne serait qu'une bande de terre sèche et torride où l'on ne verrait ni arbres ni plantes. Or, grâce aux irrigations continuelles dont elles humectent le pays, les montagnes ont fait de notre Malabar le jardin de l'Inde. C'est d'ailleurs ce que ses habitants n'ignorent pas. Que si donc on les surprend, rendant une espèce de culte à quelques-unes de ces montagnes, il faut en chercher le mobile autant dans une juste appréciation des biens qui leur découlent de ces sommets, que dans les grossières conceptions d'un paganisme qui déifie les créatures. Notons ici en passant que beaucoup de pratiques païennes, si stupides et excentriques qu'elles paraissent, sont néanmoins fondées en dernière analyse sur quelque sentiment vrai et louable, mais étrangement perverti.

La magnifique chaîne des Ghattes limite notre Mission à

l'est. Les collines s'échelonnent régulièrement à la suite l'une de l'autre, tout en différant de hauteur, parfois même de climat, souvent aussi de productions ou de flore. Quelques-unes pourtant s'isolent de cet ensemble harmonieux et s'éparpillent çà et là. La grande chaîne, qui élève ses cimes jusqu'à 2.500 m. et au delà, forme, à 2000 m., un immense plateau. Le roi de ces monts est l'Anamudy qui s'élance à 2687 m. au-dessus du niveau de la mer ; son plateau est à une altitude de 2397 m. et mesure 9654 m. en longueur sur 4827 en largeur. Plusieurs



Bénédiction d'un puits chez les catholiques.

autres sommets, tels que le Chendhavara, le Kumarihal, le Dévimala, dépassent les 2000 m. et forment des plateaux de 4 à 6 milles carrés. Le versant des montagnes qui portent le nom de « haute chaîne », descendant dans la direction du sud vers Peermade et les collines de Cardamon, y constitue une plaine arable de 96 kilomètres de long sur 32 de large, où les Européens, je veux dire les Anglais, cultivent avidement et sur une grande échelle le café et le thé.

Quinze grandes rivières descendent de ces montagnes. Nulle

contrée peut-être n'est irriguée aussi abondamment que le Travancore. Les rivières y gardent encore, pour la plupart, leur lit naturel, creusé tantôt à travers la roche, tantôt dans le sable, parfois même passant péniblement sous quelque végétal sauvage et indestructible. Elles fournissent, dans tout le cours de l'année, de l'eau en certaine quantité ; mais il leur arrive, dans la saison des pluies — la mousson, — de monter de 14 pieds au-dessus de leur niveau habituel ; leur courant en devient d'une rapidité et d'une violence inouïes, ce qui explique les inondations et les ravages trop fréquents qui en résultent.

Sans parler des autres cours d'eau de moindre importance, nous avons encore les grands lacs qui s'étendent le long du littoral et qui, à marée haute, communiquent avec l'océan dont ils sont alimentés en grande partie ; il y en a beaucoup en effet qui reçoivent un utile contingent de la part des rivières, d'où il se fait que leur eau n'est à vrai dire ni douce ni salée. Tous ces lacs ont été reliés entre eux par des canaux ; ils forment ainsi, le long de la côte, depuis Trivandrum jusqu'à Ponani, ce qui fait plus de 320 kilomètres, une voie navigable de la plus haute utilité.

Le Travancore possède deux ports de mer. Le plus important est celui d'Aleppy, qui exporte surtout les productions de nos bois et de nos plantations, telles que le bétel, les noix de coco, le gingembre, le café, le thé. Colachel est moins actif ; cependant, comme il est en communication facile avec la ligne de Colombo, beaucoup de marchandises prennent de là le chemin de l'Europe.

Le Climat. — La Mousson et ses suites.

Si le lecteur veut bien me suivre, nous ferons, après l'ennuyeuse géographie, un peu de... climatologie. Figurez-vous que nous sommes arrivés, heureusement, après la mi-mai. De temps à autre il nous vient encore quelque orage attardé ; mais à l'approche du mois de juin les tempêtes se font de plus en plus rares. Je l'avouerai franchement : mes préférences ne vont pas au temps d'orage, pourtant si poétique. Mais il faut



Palmiers et cocotiers. — Plantation du Père E. Verleure à Mulagamudu.

de nécessité faire vertu, ou plutôt, à la vue de la variété et de l'harmonie si admirable des saisons, élever sa pensée vers Celui dont la sagesse dirige toutes choses.

Tandis que, dans votre chère Belgique, les mois de mars et d'avril vous apportent quasi journellement quelques peu agréables giboulées, ils nous réservent au Malabar un orage quotidien et en règle. Tous les matins on jouit d'un air serein et calme ; pas le moindre nuage au ciel, qui est d'un azur splendide et d'une beauté incomparable. Le soleil darde ses rayons d'une lumière merveilleuse, mais en même temps d'une chaleur, qui serait insupportable, si elle n'était tempérée par la brise qui s'élève régulièrement de la côte vers les 9 heures. Vous trouveriez notre climat bien agréable, si, dans la matinée, il vous était donné de faire un bout de promenade à l'ombre d'une rangée de nos beaux arbres. Mais, à partir de midi, c'est autre chose ! L'horizon, au nord, se couvre rapidement ; c'est l'annonce de la tempête.

D'épais nuages tournoient sur les cimes des Ghattes, les enveloppent et les couvrent d'un voile ténébreux. Quelques heures se passent dans ces préparatifs effrayants. Enfin, la foudre éclate. Les détonations se suivent, impétueuses, formidables, et leur rapidité porte dans l'espace une terreur à laquelle les échos répondent sans interruption. Les premiers orages, jusque vers le milieu du mois d'avril, après s'être arrêtés indécis au-dessus des montagnes, s'en vont s'éteindre à l'est ou à l'ouest sans nous gratifier, au sud, de la pluie si impatiemment attendue. A partir de la mi-avril, nous commençons à avoir part aux bienfaits du bouleversement qui s'opère dans la nature ; les premières averses sont saluées avec joie et gratitude ; les champs desséchés ont besoin de ces pluies, sans lesquelles il serait impossible de faire la semaille du riz. Mais il n'y a pas que les avantages du retour de ce long mois d'arrosage.

Le ciel bleu dont je parlais tantôt, s'est tendu d'épais nuages, attachés, immobiles, dans l'espace. Le doux vent de mer ne souffle plus, et le soleil, caché derrière les nues, n'en laisse pas de nous brûler d'une chaleur excessive. Nous sommes, alors tout de même, un peu dignes de pitié. Regardez-nous, pendant votre délicieux printemps, soufflant, transpirant, nous essuyant sans répit. La sueur nous inonde littéralement, et chacun, déployant, en guise d'éventail, ce qu'il trouve sous la

main, appelle la brise et somme l'impénétrable paravent posé dans les airs de se replier sur l'océan. Cependant la pluie, un torrent, intercepte la vue et couvre de son fracas tout autre bruit ; elle semble parfois versée à seaux. En quelques instants des ruisseaux se forment, qui coulent avec une impétuosité incroyable. Les feuilles et les branches arrachées des arbres, les pierres mêmes, tout est emporté par le courant, qui balaye tout sur son passage, déracinant les arbustes, se creusant un lit profond.

On aime à suivre la marche précipitée de cette eau et, aux abords d'un pont ou d'un quai, on assiste avec curiosité à la lutte de l'onde écumante ; mais si le vent se met de la partie, alors, sauve qui peut ! Sous la poussée de l'ouragan, la pluie se jette même à l'intérieur des habitations. Rien ne l'arrête. Dans ces pays où l'on souffre généralement plus du manque que de l'abondance d'air frais, on laisse portes et fenêtres, si fenêtres il y a, toujours ouvertes. La nuit même, mes volets sont rarement fermés, — les vitres sont inconnues, — et je dors en paix, me souciant peu de ce qui se passe au dehors. Toutefois, dès que la ligue entre le vent et la pluie est conclue, mon système devient dangereux. Il m'est arrivé plus d'une fois d'attraper une vigoureuse douche, bien que mon lit soit distant de cinq pas de l'extérieur. Diligence n'est plus vertu alors, mais nécessité : je saute à la fenêtre et j'en ferme l'entrée, comme je puis, à l'impertinent souffleur ; sans cela mon logis serait sous eau en peu d'instants.

Méfaits des orages.

Ici, plus encore qu'ailleurs, ces tempêtes sont capables de tout. Il n'est pas rare que des arbres et des maisons se renversent et se détruisent. Les désastres sont parfois terrifiants. Il y a quelques années, un orage s'est acharné sur Kalpéni et Androth, deux petites îles situées à peu de distance de Trivandrum. Elles étaient couvertes, avant la tempête, de deux bois de cocotiers, comptant chacun plus de 90.000 arbres ; 700 seulement furent retrouvés debout à Kalpéni, et 8.000 à Androth : plus de 170.000 étaient déracinés ! On s'en serait con-

solé, si les arbres avaient été les seules victimes. Kalpéni comptait 1.600 habitants : 450 seulement survécurent ; Androth en garda à peine 900 sur 2.500. Et que dire de la dévastation dont furent l'objet les maisons, les jardins, les animaux?

Plus récemment, aux premiers jours de juin 1907, la mer se mit à rugir avec un accroissement de force et à jeter dans les airs ses vagues houleuses, car tandis que l'orage s'abat sur la terre, la tempête bouleverse l'océan. Les flots courroucés battent le rivage avec une impétuosité que rien n'est capable



L'ouverture de la nouvelle école de Wady, un an après la catastrophe.

d'arrêter ; ils sortent de leur lit et versent sur les habitations qui longent la côte. On crut cette fois, dès le commencement de la tempête, à une catastrophe. Les pêcheurs cherchèrent un refuge plus avant dans les terres et y attendirent, pleins d'anxiété, le sort de leurs pauvres demeures. Mais l'effroyable tempête dura plusieurs jours, et on put constater près de Quilon, que la côte, sur une longueur de deux kilomètres environ, était entièrement minée par les eaux. Au milieu s'élevait l'église et le presbytère de Wady. Quoique l'église fût solidement cons-

truite et bien assise sur ses fondements, les flots parvinrent à s'en rendre maîtres. Au début, leur fureur se brisait contre la solidité des murailles ; mais sous les assauts répétés du terrible élément, l'édifice s'ébranla. L'Evêque, accouru sur les lieux, ordonna, comme dernier moyen de sauver l'église, d'acheter d'urgence quinze cents sacs et de les remplir de sable afin d'en faire une digue contre la mer envahissante. Efforts inutiles ! A peine a-t-on jeté les sacs devant les murs déjà atteints, qu'on les voit emportés comme des plumes par les vagues furieuses. Nos vaillants pêcheurs, dont l'héroïsme s'aiguise par le danger même, se jettent dans la mer pour ressaisir les sacs et recommencer leur stérile travail. Hélas ! leur courage, si intrépide, si téméraire, si surhumain fût-il, ne put empêcher le désastre. Chaque fois qu'ils tentent de rétablir la digue protectrice, chaque fois aussi les flots viennent détruire leur ouvrage. — Où est le mortel qui mettra une borne à la puissance des flots ? — Tout espoir est donc perdu. Le curé fait enlever tout ce qu'on peut de sa chère église, abandonne le presbytère et assiste le lendemain, entouré de ses ouailles, à l'effondrement des édifices. Le cimetière même n'existe plus ; il fut si profondément creusé par les vagues, qu'on pouvait voir çà et là des ossements humains flotter sur les eaux. La tempête commit d'autres méfaits encore : au delà de soixante-dix maisons furent détruites, et une multitude de cocotiers gisaient à terre, déracinés.

Des catastrophes du genre de celles que nous venons de raconter, ne sont, grâce à Dieu, que des exceptions, et les suites des orages annuels ne sont pas toujours si déplorables. Au contraire la divine Providence a mis une abondante compensation à côté des dommages inévitables.

Les inondations et leur utilité.

Ce sont les inondations, auxquelles tout le monde est habitué, et dont personne ne s'effraye, qui donnent aux orages leur complément le plus utile. Elles sont un grand bienfait pour le pays et le dédommagent amplement de la perte de quelques plantes ou des dégâts occasionnés aux habitations ;

d'aucuns attachent ces dernières avec des cordes aux palmiers qui les entourent et en renouvellent ensuite le toit de feuillage. — Les eaux torrentielles qui s'abattent sur les montagnes de l'intérieur charrient avec elles une grande quantité de terre végétale ou d'*humus*, qui se dépose, après la décrue, en une couche épaisse dans les rizières et autres champs de culture. Le surplus est porté par les rivières dans les lacs qui longent la côte ; insensiblement il en exhausse le fond et crée ainsi sous nos yeux de nouvelles plaines, qu'on transforme en rizières ou en champs de cocotiers. Ainsi le territoire cultivable du Travancore ainsi que de l'Etat de Cochin s'agrandit d'année en année.

Un second bienfait des inondations, c'est qu'elles causent la destruction d'une infinité d'insectes et de petits animaux nuisibles, tels que souris, rats, scarabées, fourmis et d'autres. Enfin elles enlèvent au sol du littoral sa trop grande salinité. Les plaines en effet sont généralement soumises aux marées, d'où il résulte que pendant la saison sèche l'eau de la mer s'infiltre dans les champs et y dépose le sel en abondance. Si donc il ne venait point à certaines époques une dépuration en règle, la salinité du sol serait à la longue si forte qu'elle entraînerait la ruine des rizières et des plantations de cocotiers. Nos fertiles plaines se changeraient en déserts.

Lutte entre la terre et la mer.

J'ai dit plus haut que les pluies de la *mousson* occasionnent un agrandissement de notre territoire. Hélas ! la mer envieuse semble vouloir nous arracher d'un autre côté ce qu'on a cependant acheté à grand prix. C'est surtout depuis Quilon jusqu'au Cap Comorin que le rivage subit l'assaut envahissant de la mer. Elle s'avance, lentement il est vrai ; mais on peut constater que le sable cède, miné par les vagues, laissant aux immenses blocs de rochers, bientôt recouverts de mousse, le soin d'arrêter cette incessante pénétration. Là où se dressaient, il y a trois siècles, à 300 mètres du rivage actuel, des maisons entourées de jardins, et s'élevait une église, l'océan roule ses flots vainqueurs, les précipitant à l'assaut de nouvelles conquêtes. Tel fut le sort d'Olikarey, près de Quilon, où l'évê-

que de cette ville a sa résidence ordinaire. — Pour habiter là, il faut que l'on s'habitue d'abord aux échos mugissants de la mer. — Le même sort est échu à Tangacherry, lambeau de territoire anglais situé au cœur de l'Etat vassal. Qu'est-il resté de cette ville, théâtre, sous la domination hollandaise et anglaise, de tant d'exploits guerriers et de tant d'entreprises commerciales ? Quelques débris seulement des anciennes fortifications, exposés eux aussi à la force rongeante des flots. Je me trompe, quelque chose de plus survit à la mémoire des héros qui illustrèrent ces parages. Un peu à l'intérieur des terres, le long d'une large et belle route, l'on voit deux cimetières où reposent leurs ossements desséchés. Quelques pierres tombales portent encore une courte inscription anglaise ou hollandaise, éloquent témoignage de la brièveté de la vie et de la vanité des choses humaines.

Je m'arrête devant ces tombes. Je ne saurais dire ce qu'on ressent, lorsque, debout sur ces ruines, on laisse défiler dans ses souvenirs les siècles écoulés. D'où sont venus les hommes dont les cendres reposent sous ces pierres ? Quels furent leurs noms ? Que vinrent-ils chercher ici loin de leurs patries ? Quelles étaient leurs pensées à la dernière heure ? Et surtout dans quel état se trouvaient leurs âmes, lorsqu'elles parurent devant le Juge suprême ? Dieu seul le sait ! Toujours est-il que déjà l'Eglise avait envoyé dans ces contrées ses missionnaires et que ceux-ci portaient bien haut le flambeau de la Vérité pour montrer à tous le chemin de l'éternelle vie... Chaque fois que je me mets à songer à ces choses, chaque fois je me dis : « Si les audacieux soldats et marchands de Hollande et d'Angleterre ont pu affronter tant de périls, errer d'océan en océan, de plage en plage, poussés par le goût des aventures ou l'amour des conquêtes ou la soif de l'or, à quoi n'est pas tenu le ministre de l'Evangile ? » Nous nous estimons heureux et nous bénissons Dieu, de ce qu'il nous donne la grâce de travailler efficacement à sa gloire et d'attendre avec confiance une couronne immortelle !



CHAPITRE DEUXIÈME

Notes et croquis au sujet de la Religion et du Culte des Hindous de Travancore

Védisme et Brahmanisme.

Après le pays, le peuple. Ce n'est nullement une savante ethnographie que je me propose d'écrire. Aussi bien ce serait là un travail non seulement au-dessus de mes forces, mais encore peu fait pour intéresser la plupart des lecteurs ; les curieux s'adresseront donc aux auteurs des gros livres qui étudient les origines, les successions et les mélanges des peuplades de Malabar. Je ne parlerai ici que de la religion de nos bruns habitants de Travancore et de Cochin, et encore ne sera-ce que d'une façon sommaire. Leurs mœurs et leurs coutumes formeront le sujet d'un chapitre suivant.

La religion primitive de la famille aryenne, souche des brahmes, lesquels forment toujours la classe ou caste dirigeante, est décrite dans les *Védas* ou livres sacrés. Le plus ancien de ceux-ci est le *Rig-Véda*, qui contient plus de mille hymnes à l'être suprême, au soleil, à l'aurore, à toute la nature. Les critiques les plus exigeants parmi les Indianistes font remonter l'antiquité de ces hymnes pour le moins à quatorze cents ans avant J.-C. C'est l'époque primitive et patriarcale, pendant laquelle un peuple pasteur et nomade composait un à un les chants religieux qui lui servaient de prières. C'est

l'âge des sensations naïves, des impressions produites avec l'éloquence du cœur.

Les pasteurs aryas avaient conservé une vague connaissance de l'unité de Dieu ; ils avaient conscience d'un Etre supérieur et durent naturellement admettre que cette divinité se manifestait dans les phénomènes dont ils étaient les témoins ravis ou épouvantés. Leurs prières s'adressaient à un Dieu unique, à *Indra ;* mais il y a des hymnes aussi aux génies du soleil et de la lune, du feu et de l'eau, de l'air et de la terre, se groupant autour d'Indra qui les domine tous. Ainsi le védisme primitif était un mélange irraisonné et inconscient de monothéisme, de polythéisme et de panthéisme : il y avait un seul dieu suprême, plusieurs divinités inférieures ; toute la nature n'était qu'une émanation du dieu.

Au védisme succéda le brahmanisme primitif. Les siècles ont marché ; les pasteurs aryas ont fondé des royaumes dans les provinces fertiles de l'Inde. A l'origine, tous les pères de famille étaient prêtres, officiant devant un autel domestique et composant des chants religieux pour leurs femmes, leurs enfants et leurs serviteurs. Mais voilà que le culte s'est compliqué : un clergé s'est formé, qui se recrute dans les familles des bardes sacrés, descendants des poètes et des chantres des *Védas*. Eux seuls, à ce qu'ils prétendent, possèdent la tradition ; eux seuls peuvent désormais servir d'intermédiaires entre la divinité et l'homme. Ces prêtres aryas formèrent dès lors une corporation, qui devint la caste privilégiée et sacerdotale. Ses membres connaissaient seuls la loi divine, qu'ils expliquèrent à leur manière et à leur avantage ; ils prirent le nom de *Brahmes*, c'est-à-dire d'hommes consacrés à la prière et au culte public. Pour mieux dominer la multitude ils lui firent croire qu'ils étaient issus du dieu suprême ; mais à Indra, le dieu des patriarches, ils substituèrent *Brahma*, le dieu des prêtres, auquel ils adjoignirent *Vishnou* et *Siva*, constituant ainsi une *Trimourti* ou triple divinité. Peu à peu leur autorité subjugua les chefs de tribu et les princes ; ils dictèrent une constitution civile et religieuse à la multitude asservie et privée de tout droit. Ils accommodèrent leur œuvre à la condition de la société hindoue et vécurent de privilèges habilement partagés avec la race royale, laquelle resta en définitive leur inférieure. Le brahmanisme est donc moins le culte de Brahme ou de la divinité, que le culte et la déification des brahmes, ces maî-



Idole à Trivandrum

(Doit prendre part à un cortège de dieux.)

tres et dieux de la terre, comme ils se qualifient modestement eux-mêmes dans leurs codes ou institutions.

Le Nombre des dieux. — Idolâtrie.

Dans les légendes antiques du brahmanisme les démons sont représentés comme les ennemis des dieux et comme les inventeurs des sacrifices humains, qui sont strictement prohibés par les Védas. Les peuples aborigènes du Malabar et du Midi de l'Inde sont décrits comme des sauvages affreux, des pécheurs abominables, des impies, des hommes absolument vils, de vrais démons, uniquement adonnés à offrir aux esprits malins des victimes humaines et à en dévorer les chairs. Mais après que les brahmes furent devenus les maîtres de toute l'Inde depuis l'Himalaya jusqu'au cap Comorin, ils changèrent d'avis ; il fallait avant tout affermir leur propre autorité et attirer les populations indigènes dans leur organisation. C'est pourquoi le brahmanisme ne recula pas devant l'adoption de la démonolâtrie, du culte de toutes les divinités et des pratiques grossières des peuplades méridionales de l'Inde, que d'abord ils avaient accablés de leurs invectives et poursuivis de leurs haines ; ils ont adopté jusqu'aux monstruosités et orgies du culte de l'horrible Kâli, la déesse populaire des Malabarais et autres populations primitives. Quelques brahmes cependant s'en excusent en disant qu'ils ont une double religion, celle des prêtres, des savants, des philosophes, qui conservent dans le fond de leur cœur les anciens dogmes des *Védas*, et celle de la multitude, des gens de basse caste, des déclassés, des femmes, *indignes de connaître le Véda* et voués au culte des démons ou des dieux inférieurs.

Finalement les brahmes ont admis dans leur panthéon des millions de dieux subalternes ; ils ont adopté toutes les divinités locales de chaque province, de chaque ville, de chaque village, de chaque caste ou subdivision de caste. L'Olympe brahmanique s'est peuplé constamment de nouveaux immortels : les héros et les brigands, les vertus et les vices, les éléments, les fleurs, les plantes, les animaux y ont été placés pêle-mêle. Le XIX[e] siècle même y a vu entrer plusieurs nouvelles

divinités. Bref, elles sont, d'après un recensement judicieux, plus de 300.000.000 !

On pourra me demander si actuellement encore l'idolâtrie proprement dite règne parmi les Indiens cultivés. Comment supportent-ils qu'on les considère comme adorateurs d'objets matériels ? Le fait est que plusieurs, par suite d'une instruction et d'une éducation « neutres », ne croient plus ni à dieu ni à diable ; les autres sont à ce point convaincus de leur



Trois Brahmes de la famille royale de Cochin.

supériorité vis-à-vis des autres peuples, qu'ils n'ont que dédain et mépris pour leurs contradicteurs, qui ne peuvent être que les derniers et les plus vils des hommes. Quant à eux, ils sont les enfants privilégiés de la création, et leur religion est le comble de la sagesse ! Toutefois nous constatons de plus en plus chez les Hindous des castes supérieures une tendance à faire fi du nom d'idolâtres. « Nous n'adorons pas ces images

comme des dieux, » dit un jour, dans un temple, un Indien à un Européen ; « ce ne sont là que des figures qui nous rappellent nos dieux. » Or un brahme, entendant ces paroles, s'écria : « Si, Monsieur, ce sont là en vérité nos dieux ; ils habitent ces statues que nous adorons réellement ; ne croyez pas cet homme : ou bien il ne comprend rien à sa religion, ou bien il cherche à vous tromper ! »

Voilà donc la situation des Hindous païens au point de vue religieux. Nombre d'entre eux, pour se soustraire à la honte



Vue générale du temple de Sri Padmanabha à Trivandrum
Au premier plan, remarquez, au milieu d'un préau, l'édifice où le maha-rajah se retire de temps à autre pour y vaquer à la solitude et à la méditation !...

qui résulte de l'idolâtrie auprès des Européens, tâchent de donner à leur culte une interprétation moins absurde. De plus, quelle idée doivent-ils se former des divinités qu'ils voient adorées ou qu'ils adorent ? Toutes leurs idoles, sans exception, dénaturent, d'horrible façon, la plus simple notion de la divinité. Le dieu Hanuman, par exemple, qui fut le chef des singes, entouré de quantité de statuettes de ces quadrumanes, n'est certes pas de nature à donner une haute idée des êtres divins.

Et cette autre idole, aux formes répugnantes, dont la laideur est accentuée encore par un embonpoint démesuré et une tête d'éléphant, est-elle une digne image de la divinité ? Ce sont là pourtant des dieux, et je n'insinue même pas des détails impossibles à décrire !

Les idoles. — La déesse-vache.

Un savant Indien, du nom de Rammohan Roy, nous expliquera comment une statue peut être ou devenir un dieu. « Quand, écrit-il, un Hindou achète une idole au marché ou « que lui-même s'en fabrique une, il pratiquera sur elle les « cérémonies de la *Prân Pratishtha* ou de l'*infusion de l'âme ;* « il croit que de ce chef la nature de la statue se trouve trans- « formée et reçoit, avec la vie, un pouvoir surnaturel. Si « l'idole est un *dieu*, son propriétaire ne tardera pas à la ma- « rier à une *déesse ;* cette cérémonie s'accomplit avec une « pompe égale à celle qui accompagne les noces de son propre « enfant. Depuis ce moment le nouveau dieu et la nouvelle « déesse deviennent les arbitres de son sort et se voient de ce « chef entourés de la plus grande dévotion. » Que si un Hindou peut donner l'animation et le rang divin à une idole de pierre, il peut également les lui enlever ; il suffit pour cela de certaines pratiques, trop longues cependant à décrire. Tous les ans se célèbre une fête solennelle, le *Tamaska*, à l'occasion de laquelle on expulse les divinités ; pour finir, les statues dédivinisées sont jetées à l'eau !

Il n'est pas toujours de rigueur qu'une statue soit préalablement divinisée pour être adorée : quantité d'objets reçoivent cet honneur d'eux-mêmes. Les Indiens adorent nombre de choses matérielles à cause de leur utilité ou de leur nocuité ; ainsi une femme adore son panier, son moulin à riz et leur offre des sacrifices ; un menuisier en agit de même envers son ciseau ou sa hache ; un écrivain adore sa plume ou son stylet ; un soldat adore ses armes ; un maçon, sa truelle ; un cultivateur, sa charrue. Et pour en revenir aux êtres animés, disons encore quelques mots sur le culte de la vache et sur celui du serpent.

La vache ! Elle est, aux yeux des Hindous, un être sacro-saint. Le brahme lui-même, tout « dieu de la terre » qu'il est, ne l'emporte point sur elle. D'où vient ce respect, cette vénération vraiment religieuse, dont tout bon Indien entoure cet animal ? En voici une explication assez généralement admise de nos jours. Convaincus de l'incontestable utilité de la vache, les législateurs hindous se seraient efforcés d'en prévenir la disparition en promulguant une loi qui défendît de manger de la viande de vache et de tuer cet animal sous aucun prétexte. Pour donner plus de force à cette défense, ils auraient entouré la vache d'honneurs divins. Quoi qu'il en soit, toujours est-il que le Malabarais honore cet animal et le choie, non seulement à cause des profits qu'il en retire, mais surtout à cause du châtiment dont il se croit menacé s'il enfreint la loi ; mille historiettes terrifiantes se débitent sur le compte du paisible quadrupède. Il faut toutefois ajouter que si la superstition empêche de tuer la vache, on ne croit pas lui manquer de respect en la laissant mourir de vieillesse et de faim. Chaque année, pendant les fortes chaleurs, de décembre à avril, alors que la terre est aride et que les arbres seuls conservent leur verdure, le pauvre animal est généralement abandonné à lui-même. Sa maigreur devient extrême, et ce sont des squelettes qu'on voit errer par les rues, dans les villes aussi bien que dans les campagnes, en quête d'un brin d'herbe qui n'est plus à trouver. Pauvre bête ! à quoi lui sert d'être « la préférée des dieux » et d'être placée sous la haute protection des brahmes ? — La loi qui défend d'abattre les vaches n'est pas encore abrogée ; mais toutes les paroisses catholiques de Travancore en sont exemptées, pourvu que l'on n'use du privilège qu'à proximité de l'église. Nous ne sommes donc plus à l'époque où les évêques se voyaient obligés d'imposer aux chrétiens une défense pareille à celle des brahmes, afin de ne pas exposer leurs ouailles, sans nécessité, à la haine des païens et à une persécution générale de la part des rajahs. On était alors au temps où le P. Paulin de Saint-Barthélemy vit, dans un bois près de Kalurkade, cinq individus pendus à un arbre pour avoir tué une vache (1785) ! J'ai raconté ailleurs [1] d'autres traits significatifs sur le culte tant ancien que moderne de la protégée des déesses Bhavani et Lekshémi.

---

1. *Dans l'Inde malabare*, p. 219-220.



Une idole au Travancore.

Le dieu-serpent. — Les bois sacrés.

La déification de la vache ne repose après tout, selon toute apparence, que sur des raisons économiques ; mais les serpents, car c'est d'eux que je dois encore entretenir le lecteur, les serpents jouissent des honneurs divins parce qu'ils viennent des larmes que le dieu Brahma répandit, quand il se trouva impuissant à faire une seconde création !

Les serpents sont toujours nombreux au Malabar, bien que des milliers soient assommés chaque année, surtout par des chrétiens. Ils se tiennent de préférence dans des endroits rocheux, sous des amas de pierres, sous les hautes herbes et les feuilles tombées des arbres. L'on compte tous les ans un grand nombre de malheureux qui succombent aux morsures de ces hideux reptiles. Tous les serpents ne sont pas venimeux; mais ce sont précisément les plus dangereux qui jouent un rôle dans la superstition indienne. Les païens malabarais rendent un culte particulier au cobra, l'un des plus terribles représentants de sa race ; ils l'appellent *Nallapamba*, c'est-à-dire bon ou beau serpent. Le cobra est le symbole de la vie : le tuer est un crime. Dans les maisons païennes on rencontre invariablement une image en bois du cobra, objet de la vénération des habitants. Les riches abandonnent aux serpents un coin de leurs jardins de palmiers, auquel ils ne toucheront guère et qu'ils laissent se remplir de broussailles, d'herbes et d'arbustes, plantés ou semés à l'intention de ces dieux. Au centre se dresse une sorte d'autel en pierre, garni de serpents également en pierre, où l'on dépose le lait et le riz des hôtes divins. Ces coins de jardins sont nommés *Sarpa-kavou* ou « bois sacrés ».

L'on rencontre des *Sarpa-kavou* de très grande étendue, renfermant des pagodes, où l'on célèbre des fêtes magnifiques en l'honneur des nombreux serpents qu'on y nourrit. Les officiers anglais Wand et Conner estimaient ces bois sacrés, il y a plus de quatre-vingts ans, au nombre de 15.000 dans le seul Etat de Travancore, et depuis lors leur nombre s'est encore accru. Bien plus, beaucoup de familles possèdent leur serpent domes-

tique : on l'honore, on le fête ; c'est à lui qu'on attribue le bonheur ou le malheur du ménage. Ce reptile est vraiment le dieu de la maison ; il en est l'hôte à ce point inséparable qu'en cas de vente ou de succession, il passe avec le reste au nouveau propriétaire. Aussi le fait que ce serpent soit tué, est-il un épouvantable malheur pour la famille. Alors, pour apaiser les dieux, on se met en devoir de brûler solennellement le cadavre ; on creuse un petit puits dans le sol, on le remplit de bois sec, parfois de bois précieux de sental ; on met le feu à ce bûcher et l'on y dépose le serpent. Cette cérémonie apaise les dieux et écarte toute calamité.

J'ai nommé les bois sacrés de serpents. Le plus vaste comme le plus célèbre de ceux-ci est le Mannarsala ou Mannarassalay, au centre du Travancore. Un petit temple s'y fait jour à travers l'épaisse verdure. Il est entouré, comme d'une ceinture, d'une bande de terrain que l'on a dégarnie d'arbres pour la plus grande commodité des visiteurs. Un peu vers le nord, au milieu d'une seconde clairière, s'élève la petite maison du *Nambiathi* ou grand-prêtre du bois sacré. Les arbres sont à tel point envahis par les joncs et les lianes, que l'œil ne voit que des colonnes de verdure qui se changent, à distance, en terrasses, coupoles et tours. Cette forêt contient un grand nombre de vieux arbres magnifiques : il en est qui doivent compter mille années d'âge.

Mannarassalay est connu par tout le Travancore comme le séjour sacré et inviolable des *Deinenâgas* (dieux-serpents). Des centaines de pèlerins y accourent journellement, y apportant leurs diverses offrandes. Ceux des environs présentent ordinairement des dons en nature ; ceux qui viennent de loin offrent de l'argent, particulièrement pour l'achat d'un *payasom* (pudding sacré), ou d'un *nourumpaloum* (gâteau de fleur de farine et de lait). Toutes ces offrandes se jettent devant le temple ou devant la maison du *Nambiathi*. Sous la pagode existe un immense souterrain, rempli de serpents vivants ; c'est à eux qu'appartient le temple ainsi que toutes les terres avoisinantes. Les riches revenus de ce lieu sont employés à l'entretien journalier des dieux et à la célébration de fêtes pompeuses : à l'une de ces fêtes il y a parfois de deux à trois mille brahmes, qui y sont tous régalés aux frais du temple. Le culte du serpent revêt, à cet endroit, des formes toutes particulières qu'il serait

trop long de déterminer ici [1]. Je me borne à dire l'origine de la vénération qui entoure ce lieu. L'histoire raconte que le pays situé entre Avour au sud et Aleppy au nord, — une étendue de 24 milles, — était l'emplacement de la forêt *Khandâva*, chantée dans l'un des livres sacrés des Hindous. Arjuna y mit le feu, et les serpents s'enfuirent en désordre jusqu'au bois qui subsiste encore ; ils s'y arrêtèrent pour supplier les dieux supérieurs de venir à leur aide. Le sol se refroidit immédiatement, et les serpents choisirent ce lieu pour demeure : on l'appela *Mun-ari-sala* (endroit où le sol se refroidit), d'où vient son nom actuel de Mannarassalay.

Migrations des âmes. — Péchés et châtiments.

Puisque nous en sommes à parler des superstitions indiennes, disons quelques mots sur leur croyance à la métempsycose ou migration des âmes. La mort, dans la pensée des Hindous, n'est, pour le commun des mortels, que le commencement d'une vie nouvelle dans un autre corps. Qu'un petit enfant ne parle pas, ne comprenne rien ; rien d'étonnant à cela, disent nos païens, car son âme est entièrement absorbée dans la contemplation de ce qu'elle a fait durant sa vie précédente. Ce n'est que peu à peu, après des jours et des mois et des années, que cette âme aperçoit le corps dans lequel elle se trouve emprisonnée ainsi que le monde extérieur qui l'entoure ; mais, parvenue à un nouvel âge de raison, elle perd toute connaissance de sa vie antérieure. Voilà comment l'homme ignore complètement ce qu'il a vu, entendu, compris, exécuté durant sa première ou ses premières existences. Voulez-vous savoir pourquoi l'enfant pleure et rit tour à tour ? C'est que des esprits, de méchants esprits, l'obsèdent continuellement et lui racontent de tristes nouvelles : la mort de son père, de sa mère ;... parfois cependant ils lui révèlent des choses joyeuses, par exemple que sa mère est revenue à la vie ! De là les larmes et les sourires des bébés !

1. Voir la Revue des *Missions des PP. Carmes déchaussés*, V, p. 89-90 (décembre *1906*).

Il y a toutefois certaines âmes qui ne demeurent point condamnées à habiter successivement d'autres corps ; celles-là s'unissent de telle sorte avec le grand dieu Brahma, qu'elles perdent leur individualité : telle est la récompense, non point des bonnes œuvres, mais du détachement parfait, lequel doit s'étendre même au bien et à la vertu. Ce ne sont guère que des



Sanyasi ou Pénitent hindou.

brahmes privilégiés ou quelques rares *sanyasis*, totalement livrés à la contemplation, qui parviennent à cette identification avec Brahma. La grande majorité est destinée à renaître indéfiniment dans une situation en rapport avec les œuvres accomplies durant la vie précédente ; on a toutefois l'avantage de savoir d'avance, à peu près, à quelle destination future on se voue. J'en donnerai quelques exemples.

Le malheureux qui s'est permis de tuer un brahme ou une vache, — ce sont là les plus grands crimes, — doit d'abord brûler en enfer autant d'années qu'une vache a de poils sur le corps ; après cette première expiation, elle renaîtra, suivant les circonstances du forfait, en sanglier, en âne, en bœuf, en chameau, en cheval, en mouton, en oiseau, en mouche, en sauterelle, voire même en *tchandâla* ou membre des autres castes inférieures et méprisées, soit *poulïar*, soit *paria*. — Le brahme qui s'est oublié jusqu'à prendre une boisson fermentée, — car cette défense est l'une des plus sévères du code, — deviendra ver de terre, animal rongeur, sauterelle ou bête sauvage. Le brahme qui a volé de l'or renaîtra durant mille ans sous la forme d'une araignée, d'un serpent, d'un caméléon, d'un animal aquatique ou d'une chauve-souris. Quiconque déshonore son *gourou* ou maître spirituel réapparaîtra cent fois sur la terre comme herbe, plante grimpante, broussaille, oiseau de proie ou animal carnassier. Qui enfreint les lois de sa caste dans la nourriture, devient ver de terre ou voleur. Ceux qui fréquentent des gens de caste inférieure deviennent de mauvais esprits. Enfin celui qui dérobe l'un ou l'autre objet à un brahme devient un démon, nommé Brahma-*Rakshara*. — C'est un péché que de tuer le moindre insecte, et le châtiment à encourir est grave. J'écrase une fourmi; après ma mort je deviendrai fourmi moi-même, et la fourmi que j'ai tuée deviendra un homme ; cet homme écrasera la fourmi que je suis devenu ! — Il est à remarquer encore que les législateurs hindous ont eu principalement en vue les larrons dans la nomenclature des diverses réincarnations ; preuve que le vol a été de tout temps, comme il l'est encore, le péché mignon de nos Indiens.

Expiations. — Anecdotes contemporaines.

Cette doctrine n'a été inventée ou introduite aux Indes que trois ou quatre siècles avant J.-C. Les lois de Manou (300 av. J.-C.) l'ont étendue et ont spécifié les châtiments infligés aux diverses fautes. Heureusement, il y a des moyens, des moyens infaillibles, d'obtenir son pardon avant la mort ! En voici quelques-uns : donner des aumônes, en argent ou en nature, aux

brahmes ; faire un pèlerinage à Bénarès, la ville sainte, ou bien à Ramenaram, Gaya, ou à d'autres temples renommés : prendre un bain dans une rivière sacrée, principalement dans le Gange et le Kavéri. Ce sont là des remèdes contre tout péché ; mais chacun n'est pas à même de faire des largesses aux brahmes ou d'entreprendre un long voyage. Qu'on s'en console ! Un autre moyen de se purifier, d'une efficacité moindre il est vrai, mais bien efficace tout de même, est de s'enduire le front, la poitrine et les bras avec de la cendre de... (passez-moi le mot) bouse de vache ; l'efficacité augmente quand on mêle à cette cendre une infusion de résine de santal. Cette pratique est encore très répandue et prend, d'après les castes et la dévotion des individus, des formes variées.

***

Croit-on encore à ces insanités, particulièrement à la métempsycose ?

Les savants, ceux qui ont reçu une éducation plus ou moins européenne, s'en préoccupent fort peu, et je crois que les païens, pour peu qu'ils aient réfléchi, n'eurent jamais qu'une médiocre estime pour une doctrine qui niait en fait plusieurs de leurs autres dogmes. Mais la grande majorité du peuple y ajoute, actuellement encore, une foi aveugle.

Il y a quelques années, mourut un riche Indien. Le prêtre des idoles fit comprendre aux enfants du défunt que l'âme de leur père était passée dans le corps d'un bœuf qui appartenait à un propriétaire des environs de la capitale. Ils le crurent et mirent tout en œuvre pour acheter la bête. Mais le dit propriétaire, mis au courant, exigea la forte somme, à tel point que les enfants hésitèrent longtemps. L'amour l'emporta enfin ; le bœuf fut acheté, et l'heureux animal se vit caressé et choyé à rendre jaloux tous les bœufs de Travancore. Inutile d'ajouter que le prêtre reçut sa large part du produit de la fraude. Toutefois il est rare qu'on puisse indiquer si exactement en quel être a passé l'âme du défunt ; mais comme il se peut fort bien que l'éléphant, le bœuf, la chèvre, qu'on a en sa possession servissent de demeure à l'âme d'un proche ou d'un ami, on a institué une fête annuelle en leur honneur. En ce jour les animaux reçoivent une ration plus abondante, et on leur demande pardon des sévices dont ils ont été l'objet dans le courant de

l'année, quitte à recommencer le lendemain de ce pardon que les pauvres bêtes ne peuvent refuser.

Nous avons donc bien compris que les mauvaises actions d'un individu sont punies par la condamnation à une vie moins noble que celle qu'il menait auparavant. Voyons maintenant quelles sont les récompenses que des êtres inférieurs reçoivent de leurs bonnes actions. Un exemple suffira. Plusieurs journaux indiens racontèrent ce qui suit, lors de la mort de Victoria, reine d'Angleterre et impératrice des Indes.



Avant la crémation (P. 66.)

La reine Victoria était autrefois un crapaud, oui, un crapaud ! Or un jour que cette bête se trouvait dans un jardin, une déesse vint à passer, et voilà qu'au même moment survint à l'improviste un serpent hideux, prêt à s'élancer sur la fille des dieux ! Celle-ci ne remarqua point le danger ; mais le charitable crapaud veillait. Anxieux, il cherche comment empêcher l'accident, quand une idée lumineuse lui traverse la cervelle : prestement il se hisse sur le pied de la déesse, qui, effrayée,

sursaute, remarque le serpent et échappe ainsi au danger. Cet acte charitable méritait une éclatante récompense. Les dieux décidèrent que ce crapaud renaîtrait dans la personne de celle qui devint la puissante reine d'Angleterre.

***

Aux croyances des Hindous à la métempsycose se rattachent les diverses pratiques superstitieuses dont ils entourent les derniers devoirs qu'ils rendent à leurs défunts. De là venait la coutume cruelle et fanatique qui imposait à la veuve de se brûler vive sur le bûcher où le cadavre de son mari se consumait ; mais on sait que les *sutties* sont, depuis longtemps, strictement prohibées par les lois anglaises, qu'on parvient cependant encore à éluder de temps à autre. Quant à la crémation même, celle-ci n'est point interdite. Elle constitue à vrai dire un acte religieux. dont les diverses phases ont été brièvement décrites dans la lettre suivante d'un missionnaire (le P. Brocard, mars 1910).

« Voici un portrait qui pourra vous intéresser (p. 65). La jeune femme qu'il représente, laquelle était de la haute caste des *Soudras*, est *morte*, et la photographie a été prise pendant les cérémonies diaboliques qui précèdent la combustion du cadavre. Comme on le voit, le corps est exposé, paré de tous ses ornements : colliers, bracelets, boucles d'oreilles, anneaux aux doigts des mains et des pieds, le tout en or. Des musiciens exécutent devant le cadavre tout ce que leur répertoire contient de plus bruyant et de plus lugubre.

» Le corps est enfin placé sur un bûcher, auquel on met le feu. La musique joue sans discontinuer ; les parents et amis hurlent comme des bêtes sauvages ; ils font mine de vouloir se jeter dans le brasier, mais ils sont retenus par d'autres spectateurs. — Rien de plus horrible qu'une crémation en ce pays. L'air se remplit d'une odeur fétide ; le corps et la tête éclatent successivement : cela ressemble à des coups de canon...

» On recueille ensuite les cendres, qui sont placées dans une urne et portées avec grand apparat, si la famille est riche, à la mer ou à un fleuve ; c'est le plus court chemin, dit-on, pour arriver au « pays heureux ». Les pauvres se contentent de recueillir les cendres dans un vase de terre cuite, qu'ils enfouissent dans leur hutte. — La crémation se pratique dans toutes

les hautes castes ; chacun est libre de choisir à cet effet l'endroit qu'il préfère ; généralement on se tient à proximité de la demeure du défunt.

» Pendant les quinze jours qui suivent, les membres de la famille ne sortent point de chez eux et s'y livrent à toutes sortes de superstitions ; le seizième jour il y a grande fête, et le deuil est levé ! »

Fêtes brahmaniques. — L'« Aarat ».

Je pourrais m'arrêter ici ; mais on n'aurait pas encore une idée adéquate de la religion brahmanique, toute de formalisme, si je ne parlais de quelques-unes des mille fêtes qui se célèbrent en l'honneur des dieux.

Il y a d'abord des solennités annuelles. Nous n'avons que l'abondance du choix. Prenons l'*Aarat*. L'Aarat est quelque chose comme une *neuvaine à Satan*, car c'est bien le prince des ténèbres qui régit en maître, sous le nom des idoles, les pauvres païens de notre beau pays. C'est en novembre que l'Aarat se célèbre tous les ans, à la grande pagode de Trivandrum.

Les cérémonies des huit premiers jours sont d'une excessive simplicité. Tous les jours le roi ou rajah se rend à la pagode du Fort, où il a son palais principal, pour y prier et y offrir quelques sacrifices. A sa sortie, on lui présente un arc ainsi qu'une flèche qu'il se met en devoir de lancer contre les cocotiers d'un petit bois aménagé devant la pagode. Un dieu est censé s'y tenir. Mais, par malheur, le séjour dans ce bois a souillé la pauvre divinité, de sorte qu'il est devenu nécessaire de la purifier, et à cet effet on organise, le neuvième jour, un cortège vers la mer. Je ne saurais mieux le comparer qu'à une procession de pénitence. Un missionnaire qui en fut témoin en donne la description suivante.

« La procession devait se mettre en marche vers quatre heures et demie de relevée. Au palais se trouvaient réunis tous les grands dignitaires et officiers païens du gouvernement : ils devaient prendre rang, avec le rajah, dans le cortège. Celui-ci s'ouvre par un escadron de cavalerie suivi de plusieurs élé-

phants richement caparaçonnés ; puis viennent les serviteurs du palais, un corps de musique et les idoles, en argent, de Brahma, Vishnou et Siva. Le roi, déchaussé et dévêtu, à part d'un léger pagne qui lui descend jusqu'à mi-jambe, l'épée nue à la main et entouré de ses officiers ainsi que d'un grand nombre de brahmes, tous dans le même « uniforme », marche derrière les dieux ; il est accompagné en outre d'une quantité de femmes de la caste royale, qui portent de petites lampes en mains. Un bataillon d'infanterie ferme le cortège.

» L'on avait à parcourir, depuis le palais jusqu'à la mer un espace de trois milles. De cinq en cinq minutes le roi et toute la procession faisaient une courte halte pour dire une prière et reprendre ensuite leur marche. Une immense multitude de païens était réunie au bord de la mer. Mais voici que le monarque arrive sur la plage. Il y est accueilli par un groupe de femmes qui l'attendaient et qui se mettent à lui souhaiter la bienvenue par des hurlements saccadés qui me font frémir, telles sans doute les clameurs hideuses d'une troupe de sauvages, occupés à quelque horrible festin de chair humaine ; c'était comme un sinistre écho des cris de désespoir des damnés. Le roi se reposa un instant, puis entra dans les flots, où il baigna consciencieusement ses dieux et se baigna ensuite lui-même. Voilà donc les dieux et le roi purifiés, et du même coup les eaux de la mer sanctifiées. Immédiatement la foule énorme des païens de se jeter dans cette eau, devenue propre à laver toute souillure depuis le bain qui rendit aux dieux leur sainteté. »

Le Carnaval malabarais.

Un autre spécimen de fête annuelle est celle qui se célèbre en l'honneur d'Onam. Elle est le digne pendant des bacchanales de l'ancienne Rome et du carnaval des pays d'Occident. Cette fête dure toute une semaine et se célèbre à des dates diverses d'après les usages locaux. Rien de plus populaire, mais aussi rien de plus fécond en désordres de tout genre. Les jours d'Onam ne comptent guère comme solennités religieuses, puisqu'il n'y a fête dans les pagodes qu'un seul jour ; mais devant

les maisons et les huttes on festoie du matin au soir et du soir au matin ; on danse, on saute, on chante, on crie, on bat des mains, on fait de la musique, c'est-à-dire du vacarme strident et endiablé. Les femmes s'ornent la chevelure de fleurs blanches ; on s'affuble de vêtements coloriés, où le jaune, la couleur d'Onam, domine.

Et la raison d'être de ces fêtes aussi bruyantes qu'insensées? — Onam fut autrefois souverain de ce pays, qu'il gouverna de longues années, roi pacifique et excellent, qui laissa un renom de sagesse et de prudence tel, que ni avant ni après lui



Le « Fort » à Trivandrum.

(Le « Fort » est le quartier de la capitale, qui comprend la grande pagode (au fond), les habitations des brahmes, le palais principal du rajah, etc. — Au premier plan : le char royal de Travancore).

on ne trouve un monarque plus sage et plus dévoué à ses sujets. Il est le Salomon des Malabarais. C'est donc chose juste et équitable que son souvenir demeure vivant dans le cœur de nos indigènes et qu'il reste entouré d'amour et de vénération. Mais il y a plus. Nos pauvres gens ont l'intime conviction qu'Onam en ces jours, se ressouvenant des jours heureux de son règne, descend du sein de Brahma, le dieu suprême, visiter les demeures de ses fidèles. Ceux-ci ornent leurs logis en vue de cette visite et déposent sur le seuil les présents et offrandes destinés au dieu : du riz, du pain, du lait, des douceurs diverses.

Onam, dans sa tournée, recueillera tous ces dons ; en signe de gratitude il bénira les maisons et protégera leurs habitants...

Seulement il y a un revers à la médaille. La fin des solennités est fréquemment marquée par l'apparition d'une épidémie, souvent de choléra, suite naturelle des excès qui se commettent en ces jours. Nos malheureux païens le savent et le prévoient ; mais l'expérience reste inefficace à les assagir. — Chaque année la date des fêtes d'Onam est fixée par un décret du rajah.

Le « Moreitsjeibam ». — Détails suggestifs.

Terminons par quelques notes sur les cérémonies sexennales du *Moreitsjeibam*. On les nomme ainsi parce qu'elles sont censées constituer une série de prières, *morei* signifiant « suite », et *tsjeibam*, « prière ». En voici l'origine.

Marthanda Varma, rajah de Travancore [1], qui inaugura son glorieux règne l'an 1749 de notre ère (905 de l'ère malabare), résolut, tant pour satisfaire son ambition que pour venger ses prédécesseurs, de reconquérir le territoire que des princes voisins avaient accaparé. Il y réussit pleinement, mais seulement au prix de guerres sanglantes, dans lesquelles lui-même n'eut pas toujours la justice pour règle. Aussi son âme fut-elle bientôt bouleversée de remords. Craignant les châtiments des dieux, il convoqua les *sastras* ou brahmes savants et leur fit part de son scrupule. Les brahmes accoururent de tout le Malabar, de Tinevelly et de Maduré, pour se plonger dans l'étude des quatre *Védas* et des six *Sastrams*. Bientôt ils découvrirent que, pour apaiser le courroux des dieux et écarter du peuple les malheurs qui le menaçaient, il fallait prescrire le *Moreitsjeibam*, à l'exemple d'un ancien roi « kshatria », nommé Karthavarartsjana. Si le Moreitsjeibam se célébrait vingt-quatre fois, de six en six ans, l'on pouvait espérer que les péchés de Marthanda Varma seraient suffisamment réparés. Les malins ne risquaient rien, l'échéance lointaine de leurs promesses les mettant à l'abri de toute crainte, et ils y trouvaient, comme l'on verra, grands honneurs et grands profits.

1. Voir plus haut, p. 22.

En 1905, c'était la vingt-sixième fois que l'on célébrait le Moreitsjeibam ; le roi actuel, qui est très pieux, a voulu que l'usage se continuât. Les frais que le gouvernement doit subir à l'occasion de ces « prières » se montent à la somme respectable de 400.000 roupies, soit 680.00 francs, et chaque fois les dépenses augmentent ; il paraît que cette année la somme fut largement dépassée. Les fêtes commencèrent *le 5 kartigay 1081* (notre 16 novembre 1905). Des invitations, signées par le maharajah lui-même, avaient été lancées, un mois plus tôt, à tous les brahmes *nambouris* et *poties* du pays et de l'étranger ; ordre fut donné à toutes les autorités d'avoir à tenir des voitures, des litières et des barques à la disposition des invités, partout où ceux-ci arriveraient, et de leur préparer de somptueux banquets jusqu'au jour où ils pénétreraient dans le temple de *Padmanabhaswamy* à Trivandrum.

A leur tour les heureux invités ne manquent pas de réunir autant de personnes de leur caste que possible, pour prendre part au *Moreitsjeibam*. On les reçoit tous à Trivandrum, à un mille à peu près du temple, avec de grands honneurs, chacun d'après le rang qu'il occupe dans la hiérarchie brahmanique ; un tel est accueilli aux sons de la musique et des tambours ; tel autre est introduit, précédé de flambeaux et de lampions ; un troisième, environné de drapeaux et de pancartes. Un grand nombre d'habitations, entièrement meublées, leur avaient été préparées dans le *Fort*. — Le « Fort [1] » n'est autre chose que l'immense quartier des brahmes de la capitale. — C'est là que les invités logeront. On calculait, en 1905, dès le cinquième jour des fêtes, que 2.000 *poties* et 4.500 *nambouris* étaient arrivés, et tous les jours le nombre des brahmes de toute nuance augmentait jusqu'à se doubler vers la quatre semaine ; alors le prestige des poties et des nambouris décline, car tous les autres peuvent prendre également part au reste des fêtes, tandis que beaucoup de cérémonies sont réservées, les premières semaines, à ces privilégiés d'entre les privilégiés.

Moreitsjeibam, ai-je dit, signifie « suite de prières ». Sept jours forment une *morei*. La fête en compte huit, de sorte que les prières durent cinquante-six jours. Les solennités sont de deux sortes et consistent dans les honneurs à rendre aux brah-

---

1. Voir, sur le *Fort* de Trivandrum, MISSIONS DES CARMES, IX, pp. 137 et suiv.

mes, nés de la bouche de Brahma, et dans ceux qu'on rend à la divinité elle-même. Les *poties* et les *nambouris* se réunissent chaque matin de bonne heure dans le temple, après leurs ablutions, de manière à achever les cérémonies à 5 heures. Ils s'asseyent en deux longues files et récitent les *poaranas* ou prières tirées des recueils sacrés. Le maha-rajah fait son entrée dans le temple pendant que les dévotions se poursuivent encore ; il est suivi de ses grands dignitaires qui portent qui une épée, qui de l'eau et du linge, qui des offrandes sur un plateau d'or, qui des lampes, des flambeaux. Le roi est en outre accompagné d'une foule de flûtistes et de tambours. Arrivé à une distance d'environ vingt pieds de la statue de Padmanabhaswamy, le rajah s'arrête, récite en silence quelques prières et commence ses offrandes à l'idole : celles-ci consistent en pièces d'or, noix de coco, bananes, sucre, camphre, encens, etc. Le grand-prêtre les prend des mains du roi et les présente au dieu. C'est le moment le plus solennel. Tous les brahmes doivent s'unir, au moins par la voix, à ces oblations ; il en résulte des clameurs assourdissantes.

Après la présentation de ces offrandes à la divinité, le *poucary* (grand-prêtre) en donne une partie au roi, qui en mange et en distribue le reste à sa suite. Les pièces d'or sont rendues au pontife, après que le roi se les est appliquées sur les yeux. Puis, entouré de tous ses dignitaires, le maha-rajah passe devant les rangs des brahmes qui sont debout autour du dieu et leur distribue de la monnaie ; ce sont les plus dignes qui la reçoivent de sa main, et c'est à eux de faire passer les largesses royales aux autres poties et nambouris. La valeur de ces présents monte de une à cent cinquante roupies par individu et ce d'après le degré de science sacrée de chacun.

Bientôt le roi, suivi de tous les brahmes, s'en va déjeuner. Deux brahmes d'ordre inférieur sont attachés au service de chaque invité. Des ordres sévères ont été donnés, afin que tous soient abondamment et délicatement servis, et gare au chef cuisinier si quelque plainte se fait entendre touchant la quantité ou la qualité des mets ! Ce déjeuner dure de 8 heures jusqu'à 2 heures de relevée. L'on se réunit de nouveau dans la pagode vers 2 heures et demie pour y réciter le *Sastranamatsjeibam*, espèce de litanies où l'on énumère les noms de divers dieux avec toutes leurs qualités. Entretemps le roi pénètre dans le temple, s'incline profondément devant l'idole et fait une

nouvelle distribution d'argent aux brahmes. Cette cérémonie est suivie du bain. Tous se réunissent autour des piscines, se plongent dans l'eau et puis, debout, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, récitent le *Dsjalatsjeibam* (oraisons du bain). Mais voici que le roi arrive ; tous rentrent dans le temple pour y faire une courte prière et, sur l'invitation du souverain, se rendent à la salle du festin, où l'on sert derechef tout ce qu'un estomac de brahme peut désirer.

Voilà les cérémonies journalières. Toutefois de huit en huit



Intérieur de Pagode

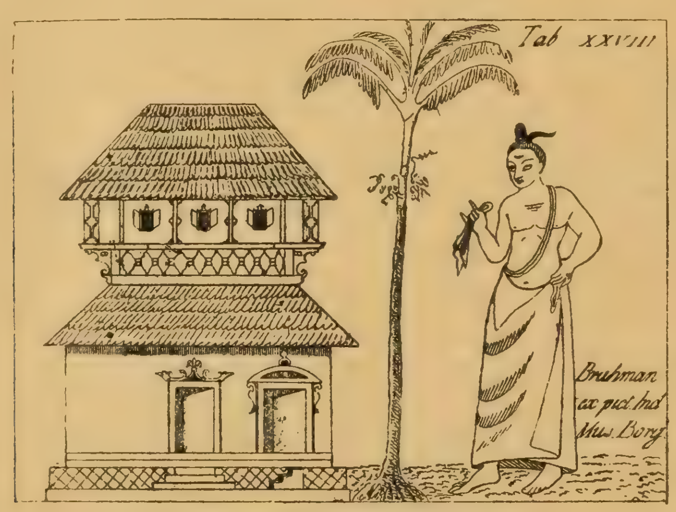
jours a lieu une procession, dans laquelle l'on porte les dieux, entourés de tous les brahmes présents. Le roi y prend part également. Le dernier jour, on fait la procession dite *Lattsjatiebam* ou des cent mille lumières, parce qu'elle est de loin la plus splendide et qu'on y porte une infinité de lumières de tout genre. La sixième semaine, l'on voit assis aux festins non plus seulement les poties et les nambouris, mais aussi leurs femmes et leurs enfants. Les brahmes inférieurs, comme les *rows* et les *tyengars* n'y sont point admis ; mais on leur donne largement leur part. C'est surtout pendant les derniers jours qu'arrive de

toute part une foule d'hommes, de femmes et d'enfants appartenant à quelque degré à la caste brahmanique, car tous alors peuvent participer aux distributions de monnaie, faites au nom du rajah.

Notons, pour finir, que des hôpitaux sont érigés à l'occasion des fêtes et que quatre médecins se trouvent en permanence à la disposition des brahmes ; l'on assure que leurs honoraires sont fabuleux et que leurs ordonnances ne doivent guère consister qu'à porter remède aux suites de la gloutonnerie et des excès auxquels les « dieux de la terre » se livrent sans retenue.

*
* *

Voilà donc cette religion brahmanique et ce culte, dont nous n'avons révélé que certaines pratiques et dont bien d'autres ne pourraient trouver place dans un livre particulièrement destiné à la jeunesse, cette religion et ce culte, dis-je, tant admirés par certains contempteurs du christianisme. Rendons grâce à la divine Providence, qui a placé nos berceaux à l'ombre de la croix rédemptrice de Celui qui fit chanter par ses anges, à son entrée dans le monde : « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !* »



Pagode, Cocotier, Brahme
(D'après une ancienne gravure)



CHAPITRE TROISIÈME

Coup d'œil sur l'état actuel du christianisme au Malabar — Les Sectes hétérodoxes

Statistique générale.

NOTRE Mère la Sainte Eglise possède, dans les contrées de l'Inde qui s'étendent sur la côte de Malabar, depuis le fleuve Ponani jusqu'au Cap-Comorin, un archidiocèse, deux diocèses et trois vicariats apostoliques. Une cinquantaine de missionnaires européens, tous carmes déchaussés à part un petit nombre (7) qui appartiennent au diocèse de Cochin, aidés dans leur ministère par plus de 560 prêtres indigènes, y travaillent soit à la conversion des païens, soit au salut et à la perfection des fidèles. On y compte treize couvents d'hommes et vingt-neuf de femmes, près de 650 églises et chapelles. Outre les grands et petits séminaires, treize collèges et environ 1150 écoles primaires y procurent le bienfait de l'instruction et de l'éducation chrétiennes à la jeunesse des deux sexes. Le nombre total des fidèles s'élève à près de 650.000. Mais le lecteur voudra trouver ici quelques données moins générales. Nous les puiserons dans le *Madras Catholic Directory for 1910* ainsi que dans une intéressante étude du P. Géréon [1].

1. *Les deux dernières années (1908-09) au point de vue de la religion* (dans les MISSIONS DES PP. CARMES, VIII, p. 54 et suiv.). — Nous regrettons de ne point posséder encore le *Directory* de 1911.

Les diocèses du rite latin.

L'archidiocèse de Vérapoly, confié à la vigilance et au zèle de Sa Grandeur Mgr Bernard Arguinzoniz de Jésus, carme déchaussé espagnol, compte une vingtaine de missionnaires du même ordre et une cinquantaine de prêtres indigènes. Sa population de fidèles s'élevait, en 1909, à 73.208 âmes, groupées autour de trente-quatre églises et vingt-et-une chapelles. Il existe, à Ernakulum, un couvent de missions des Pères Carmes espagnols, ainsi que deux couvents de Pères Carmes tertiaires indigènes du rite latin. Nous y trouvons deux instituts pour l'enseignement supérieur (800 élèves) et dix écoles d'enseignement moyen. Le nombre des écoles primaires paroissiales s'élève à 123 ; elles sont fréquentées par près de 5.000 garçons et 3.000 filles. Ajoutez deux orphelinats de garçons et trois orphelinats de filles. L'archidiocèse possède en outre un hôpital-dispensaire dirigé par les Frères de Ste-Thérèse indigènes. Les Sœurs Carmélites tertiaires, qui se vouent à toutes les œuvres de charité et d'éducation, ont trois couvents sous la juridiction de l'archevêque.

Le diocèse de Quilon est placé sous la houlette de Sa Grandeur Mgr Aloïs Benziger de Ste-Marie, carme déchaussé de la province de Flandre. C'est aux soins de la province de la Flandre que cette partie de la Mission est confiée ; elle y entretient, outre une vingtaine de missionnaires, un monastère régulier dans la capitale du Travancore. Les prêtres indigènes sont près de cinquante. Le diocèse comptait, en 1909, une population catholique de 116.312 âmes et possédait 184 églises et chapelles. Quatre congrégations de religieuses y sont établies : les Carmélites tertiaires (indigènes et belges), avec trois couvents ; les Chanoinesses-missionnaires de St-Augustin (belges), avec quatre établissements ; les Sœurs de la Ste-Croix (de Suisse), qui soignent les malades dans trois hôpitaux de l'Etat ; les Sœurs du Sacré-Cœur de Marie (indigènes), destinées à l'enseignement dans les écoles paroissiales. Les maisons d'instruction se répartissent comme suit : un petit séminaire, deux écoles normales (131 élèves), trois collèges, six écoles moyen-

nes, cent trente-trois écoles paroissiales, cinq écoles industrielles. La population scolaire totale, les normalistes non compris, compte 7.257 garçons et 3.521 filles. Restent à mentionner six orphelinats, dont un pour garçons seuls et cinq pour petits enfants et filles.

Le diocèse de Cochin, fondé dès l'année 1558 sous les Portugais, fut réorganisé en 1886, — quand la hiérarchie catholique fut établie aux Indes par le souverain pontife Léon XIII, — et formé d'une partie des anciens vicariats apostoliques de Vérapoly et de Quilon ; il fut uni à la province ecclésiastique de Goa. Il comptait, en 1908, 97.259 âmes, gouvernées par sept prêtres européens et cinquante-sept prêtres indigènes. Le diocèse possède 77 églises et chapelles, deux couvents de religieuses européennes, 3 collèges et 85 écoles primaires.

L'antique Église du rite syro-malabare.

Nous avons déjà dit que le Malabar est peuplé de florissantes chrétientés d'ancienne date ; elles ont une liturgie particulière, le *rite syro-malabare*, — d'où le nom de *Syriens* qui est souvent donné à ces « chrétiens de Saint-Thomas », comme ils aiment à se nommer. En 1887, ils furent divisés en deux vicariats apostoliques, sous la juridiction d'évêques indigènes de leur rite, et l'archevêque de Vérapoly se vit, de ce fait, déchargé de leur gouvernement. Plus tard, en 1896, un troisième vicariat apostolique fut créé. Voici quel est l'état actuel de ces églises.

Les vicariats apostoliques de Trichur, d'Ernakulum et de Changanacherry comptent ensemble 413 prêtres, tous indigènes ; 163 séminaristes, qui font pour la plupart leurs études au « séminaire central » des Carmes déchaussés à Puthenpally (Vérapoly) : 219 églises et 109 chapelles ; 11 couvents des Pères Carmes tertiaires qui forment une florissante et fervente congrégation indigène ; 17 couvents de femmes, appartenant, hormis 5, aux Sœurs Carmélites tertiaires (du rite syro-malabare) ; 7 collèges et 779 écoles primaires. Le nombre des Syro-Malabarais catholiques s'élevait en 1901 (année du recensement) au total de 322.581 : mais, vu l'accroissement rapide de la population en ces contrées, on peut les estimer actuellement à 350.000 âmes.

Hélas! un grand nombre de « chrétiens de St-Thomas » vivent, depuis de longs siècles, dans l'hérésie et le schisme. Il nous faut maintenant jeter un regard sur l'état de ces Eglises dissidentes, notamment sur celles des *Nestoriens* et des *Jacobites*. Les événements de ces dernières années ne sont point,



Jeunes Époux au Malabar des « Syriens » ou Chrétiens de St-Thomas

Le mari porte, sur son costume européen, la croix syriaque ; — il est couvert d'un képi indien richement brodé. La femme est coiffée de la mitre traditionnelle ; elle porte au sommet des oreilles des anneaux d'or et, dans le lobe, extrêmement dilaté à cette fin, de grandes plaques en or ; bracelets et colliers à profusion.

hélas ! de nature à ouvrir aux espérances l'âme du missionnaire ; celui-ci cependant n'a qu'un désir, qu'il serait heureux de réaliser au prix de sa vie : ramener vers l'unité de la foi et dans le sein de l'Eglise, à la suite des nombreux païens qui écoutent sa voix, les âmes de tant de frères égarés !

Les carmes tertiaires célèbrent, en 1906, les noces d'or de leur Congrégation sous la présidence de Mgr Bernard, archevêque de Vérapoly.

Les « Nestoriens ». — Comment se produit un schisme.

Commençons par les soi-disant *Nestoriens* de Trichur. L'origine de ce malheureux troupeau, qui ne comptait, lors du recensement de 1901, que 8.884 âmes, est due à un prêtre du rite syro-malabare, nommé Antoine Thondanatta. Sa première révolte fut occasionnée par le mécontentement qu'il éprouva, lorsque son évêque, Mgr Louis Martini, C. D., vicaire apostolique de Vérapoly [1], eut refusé d'admettre aux saints ordres quelques jeunes gens patronnés par lui. Thondanatta partit en 1858 pour Babylone, d'où il amena un évêque chaldéen du nom de Roccos, appelé Mar Thomas, lequel ne fit point au Malabar un séjour trop prolongé. Déjà en 1862 il quitta le pays pour toujours. Le prêtre récalcitrant se soumit en 1863. On put croire à une conversion sincère ; mais peu d'années après, nous trouvons le malheureux pour une seconde fois à Babylone, où il ne cherchait rien moins qu'à se revêtir lui-même du caractère épiscopal. Le patriarche chaldéen catholique, Joseph VI, s'opposant aux desseins ambitieux du prêtre malabarais, celui-ci s'adressa au patriarche nestorien de Babylone. On dit que ce dernier le sacra, après quoi Antoine revint au Malabar, se décorant du titre de Mar Abedjesus. Toutefois, grâce à l'influence que les Pères Carmes ainsi que d'autres prêtres pouvaient encore exercer sur lui et sur ses adhérents, le malheureux revint bientôt à résipiscence, si bien qu'il alla se jeter, repentant, aux pieds du vicaire apostolique de Vérapoly. Antoine Thondanatta sembla réparer définitivement ses erreurs en travaillant, dans les humbles fonctions de vicaire paroissial, parmi les catholiques syro-malabarais.

Mais l'antique semeur de sizanie ne se tint pas oisif et suscita un nouveau danger de défection dans l'Eglise malabare. En 1874, Joseph VI, patriarche de Babylone, s'insurgea contre le souverain pontife Pie IX et — malgré la défense formelle du

1. Louis Martini de Ste-Thérèse, d'abord évêque-auxiliaire de l'illustre Mgr François Xavier Pescetto de Ste-Anne, et ensuite son successeur comme archevêque et vicaire apostolique de Vérapoly. Il se démit en 1859. — Tous deux étaient Carmes déchaussés.

pape — envoya au Malabar le fameux Mellus, qui s'efforça d'entraîner au schisme les anciennes communautés catholiques. Mellus s'établit comme évêque à Trichur et y demeura jusqu'en 1877, sans se soucier de l'excommunication fulminée contre lui par Pie IX. Enfin le patriarche Joseph fit, en cette année, sa soumission au souverain pontife et intima à Mellus l'ordre de quitter le Malabar. Mellus s'exécuta, et le schisme touchait à sa fin, quand l'ancien chef des dissidents, qui vivait encore, vint entraver les efforts de nos missionnaires. Thondanatta se mit une troisième fois à la tête des schismatiques et, sous le nom de Mar Abedjesus, gouverna ses infortunées ouailles jusqu'au 16 novembre 1900 ; c'est en ce jour qu'il mourut à Trichur.

État présent de la chrétienté nestorienne.

Après la mort de son pasteur, le troupeau végéta pendant quelques années dans un état plus que précaire, jusqu'à ce que, en ces derniers temps, il se laissa gagner par les Anglicans. Nous ne raconterons pas comment ce rapprochement put s'opérer ; toujours est-il que les journaux annoncèrent au public que, grâce au secours et à l'influence des missionnaires anglicans de Mésopotamie et par les soins de personnages haut placés d'Angleterre, un évêque nestorien allait être donné aux schismatiques de Trichur. Cet homme arriva en effet à Trichur le 27 février 1908 et y siège encore à présent. Au schisme s'ajoutait donc, au moins de nom, l'hérésie nestorienne. Le nouveau chef venait encore une fois de ce pays qui a si souvent jeté la désunion dans les rangs des chrétiens de Malabar ; il porte le titre de *Mar Abimelech Timothée, métropolitain chaldéen de Malabar et des Indes !* L'allocution, imprimée, qui fut lue à son arrivée, est pleine d'une prétention révoltante et d'un orgueil sans mesure. La misérable communauté qui n'est qu'un grain de sable au milieu de l'Eglise universelle et qui est née d'hier à peine, ne rougit point de s'identifier avec la chrétienté qu'aurait fondée au Malabar le glorieux apôtre S. Thomas lui-même, à laquelle, — disent-ils, — ils ont voulu appartenir jusqu'à ce jour, malgré les persécutions suscitées contre

elle par l'archevêque catholique Ménezès [1] !... L'édifiant spécimen de la sincérité orientale ! De plus, il est impossible de



Le Vén. Joseph de' Sebastiani de Ste-Marie, C. D., premier Vicaire apostolique de Malabar, mort en odeur de sainteté, le 15 octobre 1689. *(P. 88.)*

démêler avec quelque certitude, quels sont le passé. le mérite, la foi, — si foi il y a ! — du « métropolitain ».

1. L'illustre Alexis Ménezès, de l'Ordre de St-Augustin, archevêque métropolitain

Il va sans dire que ces événements ont raffermi les pauvres égarés dans leur défection ; ils se crurent de force à se mesurer avec les catholiques syro-malabarais de la même ville. Le 8 décembre 1908, lors d'une procession que ces derniers firent circuler par les rues de Trichur en l'honneur de Marie Immaculée, les schismatiques la dispersèrent de vive force. Mais les catholiques, nullement intimidés, répondirent à cet acte d'hostilité en organisant une nouvelle procession plus brillante que jamais ; ils obtinrent du gouvernement, pour ce jour, des mesures protectrices qui enlevèrent aux schismatiques l'envie de recommencer leurs violences. Le métropolitain Abimelech de son côté voulut rendre plus profond encore l'abîme qui séparait ses ouailles des chrétiens fidèles et s'efforça de faire briller sur elles la « nouvelle lumière de la réforme ». Il était résolu d'abolir, dans le courant de l'année 1909, quelques coutumes anciennes (c.-à-d. catholiques) et d'établir du neuf ! Il voulait détruire le culte des Saints et de leurs images, spécialement celui de la Très Sainte Vierge ainsi que l'usage de la salutation angélique, et la communion devait, à l'avenir, être donnée sous les deux espèces. Mais il rencontra une opposition si puissante, qu'il se vit forcé de renoncer à ses desseins ; le seul résultat qu'il obtint fut la discorde entre ses subordonnés et, par suite, l'ébranlement de son propre siège.

Dangers pour la foi des catholiques syriens.

Hélas ! le schisme n'est pas seulement un immense malheur en lui-même, mais encore un exemple pernicieux pour les anciens catholiques du rite syro-malabare. A qui a étudié l'histoire de l'Eglise en ce pays, le danger ne paraîtra que trop réel. Que sont en effet les troubles religieux de Trichur, sinon une répétition de ce qui s'est passé tant de fois au cours des siècles? L'histoire de ce peuple, si inconstant, si versatile, est pleine du récit des défections plus ou moins générales et des retours partiels dont l'autorité ecclésiastique s'y vit successivement l'objet. Plût au Ciel que l'avenir fût plus consolant !

(portugais) de Goa. Au synode de Diamper (1599), le zélé prélat rendit aux « chrétiens de St-Thomas » de Malabar, alors égarés dans le schisme, l'intégrité de la foi et l'union avec la sainte Église romaine. — Voir MISS. D. CARM., VI, p. 90.

On me demandera sans doute s'il n'y a plus d'espoir que la pauvre Eglise nestorienne se convertisse. — Pour le moment du moins, il n'y a guère à compter sur une conversion *générale*, tant à cause de la présence d'un chef, l'arrogant Mar Abimelech, qu'à cause de l'affaiblissement de la foi parmi un grand nombre et qui va s'accentuant d'année en année. Autrefois, quand vivait encore la génération qui était restée en contact avec nos missionnaires européens, il était permis d'espérer. Feu le P. Polycarpe surtout exerçait sur eux une influence bienfaisante ; il s'était fait aimer de ce peuple, et en avait obtenu la promesse d'un retour *en corps* à l'unité de la sainte Eglise. Ils auraient tenu leur promesse, si certaines choses n'étaient malheureusement survenues...



Le P. Polycarpe, ✠ 1909.

Les « Jacobites ». — Leur histoire. — Leurs accointances avec les protestants.

Nous avons à parler encore des *Jacobites de Malabar*. C'est en effet à l'hérésie jacobite qu'appartiennent en très grande majorité les chrétiens non catholiques de ces parages. Ils habitent surtout le centre du Travancore, à KOTTAYAM, leur chef-lieu, et aux alentours, quoiqu'il s'en trouve, dispersés par tout le territoire des Etats de Travancore et de Cochin. Leur secte est divisée en plusieurs partis, qui subissent plus ou moins l'influence des missionnaires anglicans.

Voici l'histoire de leur origine : Vers le milieu du XVIIe siècle (depuis 1641 et surtout après le fameux serment [1] de 1653), des troubles bien graves sévirent parmi les catholiques du rite syro-malabare ; tous, hormis 400 à peine, furent entraînés dans une triste défection. Leur nombre s'élevait, d'après les histo-

1. Voir MISS. D. CARM., VI, p. 90. Ce serment général, prêté devant la *Croix de Coonen* à Matanchery, fut le signal de la révolte obstinée dont il est ici question.

riens, à 200,000 environ. Le grand artisan de ce schisme fut un certain Thomas Parambil, archidiacre, qui se fit donner l'ordination épiscopale par douze prêtres réunis à cet effet! Dès la seconde moitié de l'an 1661, les Pères Carmes déchaussés se dévouèrent, sous la conduite de leur évêque Joseph de Sébastiani, à la conversion des égarés. Leur zèle vraiment intrépide parvint à procurer le retour de 84 églises à l'union avec le Saint-Siège ; il en restait 32, obstinément attachées à l'archidiacre ou pseudo-évêque Thomas. Ce soi-disant chef de l'Eglise de Malabar s'évertua, mais sans y réussir, à faire entrer ses infortunées ouailles en communion avec les Nestoriens de Mésopotamie ; il se tourna alors vers les Jacobites de Syrie, qui voulurent bien les accueillir. Ainsi le schisme se trouva définitivement accompli, et le nom de Jacobites, qu'ils portent encore aujourd'hui, fut donné aux dissidents. — Thomas Parambil est appelé, dans l'histoire de la secte, Mar Thomas I ; son vingtième successeur fut Mar Dionysius V, qui mourut à Kottayam le 11 juillet 1909.

D'après le recensement de 1901, le nombre actuel des Jacobites de tous les partis, en Travancore et en Cochin, s'élève à 237.000 ; celui des catholiques syro-malabarais, comme il a été dit plus haut, au chiffre de 322.581. Il semble donc que cet accroissement accuse une forte progression des schismatiques au détriment des chrétiens fidèles, puisque ceux-ci comptaient 84 églises, et ceux-là 32 seulement au XVII[e] siècle. A cela il y eut plusieurs causes, dont la principale est celle que nous allons dire. Une défection aussi générale que celle du XVII[e] siècle ne s'est plus présentée, grâce à Dieu, parmi les chrétiens syro-malabarais ; mais bien souvent et, hélas ! de nos jours encore, des apostasies partielles désolent l'antique Eglise de Malabar. Les motifs, direz-vous, de ces défections? Ils ne sont généralement autres que des griefs personnels, le point d'honneur, des discordes insensées, surtout parmi les riches d'une paroisse, qui conduisent à une fin si lamentable. Toutefois, à qui connaît le fond extraordinairement capricieux de ce peuple, ces faits ne causent guère qu'un étonnement relatif (1).

Au point de vue matériel et civil, les Jacobites, au siècle

---

1. D'après ANQUETIL DU PERRON, les Syro-Malabarais catholiques étaient 100.000 sous l'évêque Florent, C. D., vicaire apostolique de Vérapoly (1750-1773) ; les catholiques du rit latin étaient 50.000. En ce même temps l'évêque jacobite Mar Thomas comptait 50.000 adhérents.



Mgr Ferdinand Ossi de Ste-Marie, C. D., premier évêque de Quilon,
décédé inopinément au couvent de Gand, le 16 août 1905.

passé, obtinrent le pas sur leurs congénères catholiques ; mais ceux-ci se sont mis en ces dernières années si bien à l'œuvre qu'ils ne sont plus loin de décrocher cette prééminence à leurs émules dans les administrations de l'État. Les schismatiques s'étaient surtout élevés grâce à la faveur et à l'influence des Anglicans européens ; mais ils y perdirent grandement l'esprit religieux qui les animait malgré leur schisme : un bon nombre se laissèrent affilier au protestantisme, et d'autres, par le fait même de l'infiltration anglo-protestante qu'ils subirent, ne conservèrent plus qu'une religion de surface ou descendirent jusqu'au scepticisme rationaliste.

Scissions au sein de la chrétienté jacobite. — Les « vieux » et les « jeunes ».

De plus, les Jacobites ne demeurèrent pas longtemps unis entre eux. La première scission qui s'opéra, fut faite dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, quand trois évêques, envoyés par le patriarche d'Antioche, Ignace XXVIII, refusèrent de sacrer Mar Thomas V, parce que celui-ci tardait trop à leur rembourser leurs frais de voyage ! Grégoire, l'un des trois évêques susdits, conféra alors l'ordination épiscopale à un prêtre qui prit le nom de Cyrille I ; mais ce dernier dut bientôt déguerpir vers le nord de Cochin pour se soustraire aux persécutions de Mar Thomas V. Il siégea à Anyur ou Tholyur et eut quelques adhérents ; aujourd'hui encore cette communauté a des évêques propres et demeure séparée du gros de notre Église jacobite.

Les Jacobites habitent surtout la région comprise entre la rivière Péryar, au nord, et la rivière Rani dans le Travancore central, au sud ; c'est là aussi qu'ils sont le plus puissants. Kottayam est leur chef-lieu. Mais à Kottayam, de même qu'en d'autres localités importantes, les Jacobites se sont laissé entraîner par les Anglicans et, à leur instigation, s'en sont allés chercher leur salut dans les institutions protestantes. Les conséquences de cette abdication ne se sont point fait attendre. Il faut reconnaître qu'au point de vue civil nos Jacobites y ont beaucoup gagné ; mais il n'est que trop évident que sous le rapport religieux ils ont tristement rétrogradé : ceux en effet

qui subirent une formation anglicane se sont par le fait même pénétrés du venin protestant, tandis que les autres, particulièrement ceux des campagnes, croupissent de plus en plus profondément dans une ignorance et une superstition lamentables.

Les Jacobites, au demeurant, sont divisés en deux partis : les soi-disant *Orthodoxes* et les *Réformés*. La fraction des « réformés » prit naissance, lorsque Mar Matthieu-Athanase (1843-1875) se fut mis à la tête du mouvement qui portait beaucoup d'esprits à se rapprocher des Anglicans ; ces derniers étaient



Le Métropolitain jacobite de Kottayam, Mar Denis V.

venus s'installer au Malabar depuis l'année 1816. — Le parti réformé rencontra des adversaires décidés en la personne des chefs jacobites Mar Denis IV, Mar Cyrille et Mar Denis V ; nous avons parlé plus haut de ce dernier, qui mourut en 1909 ; mais, soutenus et protégés en haut lieu, les dissidents se maintinrent jusqu'à nos jours en dehors de la juridiction des prélats de l'ancienne secte. — Mar Matthieu-Athanase mourut en 1875 ; il avait sacré, en 1868, son neveu, Mar Thomas-Athanase, qui lui succéda et quitta cette vie en 1893 ; le chef actuel des « ré-

formés » est Titus Mar Thomas : il réside à Maramana. En 1901, tout le parti comptait 37.119 âmes en Travancore et 514 en Cochin.

Les Jacobites « orthodoxes », qui étaient (en 1901) 181.932 en Travancore et 17.408 en Cochin, se sont refusés à se joindre aux Anglicans et à rien changer à leurs croyances, tandis que les autres se pliaient aux conditions posées en 1835 par l'évêque anglican Wilson et retranchaient de leur liturgie tous les textes ayant trait à l'invocation des Saints, à la prière pour les défunts, au purgatoire et à la transsubstantiation. L'on conçoit aisément que d'aucuns parmi les « réformés » n'ont plus d'autre symbole que la doctrine des Anglicans, que d'autres cherchent la science religieuse uniquement dans les livres protestants, que plusieurs enfin continuent à vénérer la Très Sainte Vierge et les Saints dans le secret de leurs demeures et s'en vont, le dimanche, assister aux offices dans la première église venue, pourvu que celle-ci n'appartienne point aux catholiques.

Désarroi dans la secte.

Mar Denis V-Joseph eut pour successeur, sur le siège métropolitain de Malabar, Mar Denis VI- Givarghies. Dès avant la mort de Denis V, les Jacobites de Kottayam envoyèrent trois jeunes hommes en Syrie pour y recevoir l'ordination épiscopale des mains d'un prélat de leur secte. Ceux-ci quittèrent la côte de Malabar au commencement de l'année 1908 et, quatre mois plus tard, rentraient au pays : ils étaient évêques ! Deux d'entre eux sont natifs de Malabar et furent sacrés, assure-t-on, à Jérusalem : ils se nomment Georges-Denis et Paul-Cyrille ; le troisième, Slibon-Eustathe, est Syrien d'origine et fut sacré, paraît-il, à Mardin. Lorsque ce trio rentra à Kottayam, ce fut un laïque qui prononça le discours de réception, dans lequel il détermina les droits et les devoirs des évêques ! L'archidiacre anglican était aussi de la partie.

Mar Denis V combattit toute sa vie les Anglicans et s'opposa, autant qu'il le put, à l' « anglicanisation » de son peuple. On dit cependant qu'il permit, au mois d'août 1908, à deux clercs de son parti d'aller, en compagnie d'un jeune « réformé », étu-

dier au *Theological Institute* (anglican) de Calcutta. Beaucoup de Jacobites persistent à regarder toute accointance avec les Anglicans comme un péril pour leur foi et menacent de faire bande à part. — Un dernier détail : tout récemment les Jacobites ont songé à faire du prosélytisme en dehors des États de Travancore et de Cochin, notamment au Canara méridional.

Le chef suprême des Jacobites se nomme « Sa Sainteté Mar Ignace Abdalla II, Patriarche d'Antioche ». Depuis le mois d'octobre 1909 il s'est installé à Kottayam, où il fut accueilli par les siens avec un enthousiasme très éclatant, sinon très profond. Avant d'arriver aux Indes, Abdalla fut à Londres où le défunt roi Édouard le reçut avec bienveillance ; le haut clergé anglican ne manqua point d'égards envers lui, et, aux Indes, ce fut un spectacle suggestif de voir de quelle estime et de quelles prévenances le patriarche jacobite se vit entouré, depuis Bombay jusqu'à Kottayam, de la part des fonctionnaires anglais et du clergé anglican.

Un catéchiste jacobite qui se fait apôtre du catholicisme. — Courageuse intervention d'un missionnaire.

Les dissensions intestines parmi les schismatiques ont parfois du bon, comme on le verra par le récit suivant du P. Fabien, C. D., daté d'Amayanoor (16 février et 11 juillet 1909).

« L'origine de ma paroisse, dit le zélé missionnaire, est tout à fait singulière, surtout en ce qui regarde l'instrument dont la divine Providence s'est servie pour amener la conversion d'une grande partie du village. En voici l'histoire.

» Parmi les Jacobites d'Amayanoor il s'en trouve un, qui a nom Thomas. Il est, ou plutôt était, catéchiste de la secte, muni de lettres de recommandation scellées par ses évêques, qui l'autorisaient à prêcher dans toute église ou école de Jacobites. Cet homme, réellement zélé, faisait des prosélytes parmi les païens, si bien qu'il parvint à réunir 300 personnes, des basses castes, auxquelles il donna le baptême et qu'il agrégea au schisme. Il leur bâtit, avec le produit d'une souscription, une petite église, qui eut la malchance d'exciter la jalousie des vieux schismatiques. Ces derniers s'en emparèrent de force,

laissant le pauvre Thomas sans abri pour son petit troupeau. Lui alors de recourir à deux évêques de la secte, dont il implora la pitié non moins que l'autorité en faveur des siens. Ces deux bons évêques vinrent chez Thomas, se régalèrent copieusement à sa table et retournèrent à leurs résidences sans laisser d'autres fruits de leur visite que la dépense faite par notre pauvre Thomas et la permission de bâtir une nouvelle église pour ses convertis. Le brave homme ne se découragea point. Fort de l'autorisation qu'il venait d'obtenir, il bâtit, à côté de



Le P. Sérapion et deux prêtres indigènes, entourés de 196 néophytes, le jour de leur baptême.
(Kottayam, 23 juillet 1906.)

la première chapelle, une autre plus petite encore. Nouveaux déboires ! Aucun prêtre ne consentit à dire la messe, le dimanche, devant les chrétiens du courageux catéchiste. C'était la vengeance des anciens. Ici la divine Providence attendait les âmes simples qui avaient suivi l'étrange apôtre. Celui-ci voulut les mettre sous notre direction et les faire renoncer au schisme auquel il les avait attirées !

» Il se prit donc à chercher les moyens d'entrer en pourpar-

lers avec nous. Or, nous étions pour lui d'illustres inconnus. Il se rappelait néanmoins avoir vu autrefois à Kottayam un bon vieillard ; mais il ne s'était point entretenu avec lui. Il alla donc à la recherche de ce « Père », comme il l'appelait. Ce mystérieux personnage n'était autre que le Frère Roch, tertiaire de notre Ordre, de la congrégation des « Frères de Ste-Thérèse », lequel, depuis vingt-quatre ans, ne s'épargne aucune peine pour obtenir la conversion des infidèles de ce district. Le R. P. Sérapion, qui était encore doyen de Kottayam, se trouvait absent à l'arrivée de Thomas. Celui-ci raconta son histoire au bon Frère Roch et le pria d'intercéder en sa faveur.

» Cependant les Jacobites d'Amayanoor eurent vent de la « défection » qui se préparait; une vraie tempête s'éleva tant contre nous que contre le pauvre Thomas, et on mit tout en œuvre pour empêcher les nouveaux baptisés de quitter la secte schismatique. Les chefs assemblèrent une réunion dans leurs deux églises, proches de la chapelle des néophytes, et s'y engagèrent par serment à nous interdire l'accès d'Amayanoor. Thomas était donné par les uns comme un aliéné, par les autres comme un fanatique contre lequel tout devait être permis. On ne s'en tint pas aux paroles. Un jour que Thomas revenait de Kottayam, le prêtre qui dessert l'une des deux églises jacobites, le voyant venir, s'élança sur lui et, rempli d'une « sainte » colère, le saisit à la gorge prêt à l'étrangler ! Mais Thomas ne se laissa point faire ; il se défendit de son mieux et parvint à s'échapper des mains de son agresseur. Depuis ce jour il ne s'occupa plus qu'en secret de ses malheureuses ouailles. Je serais trop long si je voulais raconter toutes les péripéties de la conquête d'Amayanoor.

» L'intrépide P. Sérapion résolut de se présenter lui-même au lieu du combat et se fit annoncer auprès de Thomas. Celui-ci en donna avis à ses adhérents, les invitant à se trouver réunis au jour fixé pour l'arrivée du Père. Malgré les instances et les efforts de leur chef, dix néophytes à peine se trouvèrent fidèles au rendez-vous, tant était profonde la crainte que les vieux schismatiques leur avaient inspirée. L'attitude énergique du P. Sérapion rendit peu à peu la confiance à ceux qui l'avaient perdue ; après des difficultés et des persécutions de tout genre, — les Jacobites, un jour, tentèrent de couper les pieds au courageux missionnaire ! — bref, après des épreuves sans nombre, les premiers néophytes furent introduits dans le bercail de la



Le P. Sérapion, deux prêtres indigènes et le Fr. Roch, entourés d'un groupe de nouveaux convertis

sainte Eglise catholique et romaine. C'était le 23 juillet 1906 ; ils étaient au nombre de 200 ! Depuis cette date, leur nombre s'est accru jusqu'à 928. De ce total il en faut déduire 78, qui sont déjà entrés dans l'éternité.

» Insensiblement les esprits se sont apaisés, et ce n'est plus seulement parmi les idolâtres que nous gagnons des recrues, mais parmi les Jacobites eux-mêmes. Nous vivons en bons termes avec eux, et ils avouent que notre religion « est bonne ». Plusieurs m'ont déjà appelé auprès d'eux avant de mourir... D'autres se mettent à douter et manifestent le désir de retrouver dans l'unité de la véritable Église, la foi chrétienne tout entière.

» Notre Thomas vit encore et fréquente beaucoup notre maison. Lui-même n'a pas encore renoncé au schisme ; mais il a promis de le faire. Si cette promesse se réalise, il est à prévoir qu'un grand nombre d'autres Jacobites se soumettront également à notre Mère la Sainte Église. Plusieurs ont déjà donné leur parole et attendent seulement que nous ayons une église, meilleure que celle où nos pauvres fidèles se réunissent jusqu'ici et qui est en effet bien misérable et trop petite. »

Les Protestants au Malabar. — Une secte intéressante.

Il faudrait encore, pour être complet, que nous fassions connaître l'état du protestantisme et de ses multiples sectes au Malabar. Elles comptent toutes ensemble, en Travancore, environ 113.000 adhérents ; dans l'État de Cochin elles en comptent 21.000. Les sectes principales, ou qui visent plus particulièrement à se donner la suprématie parmi les chrétiens, sont le *Christian Mission*, le *London Church*, le *Salvation Army* (la très remuante « Armée du Salut »). Une vingtaine d'autres confessions se disputent le terrain où, grâce à Dieu, les catholiques l'emportent toujours, haut la main, sur toutes les sectes réunies.

Un double motif m'oblige à faire mention d'une religion toute nouvelle ou du moins d'une nouvelle apparition de cette secte, qui a pris naissance parmi nos protestants de Travancore : d'abord parce que ce fait présente quelque chose d'original à notre époque : ensuite parce que cette religion est de-

meurée inconnue en Europe, ce qui d'ailleurs n'a nui à personne. Je veux parler de l'Église des *Yuyomayam*, laquelle, âgée de trente ans à peine (en 1904), menace de mourir d'inanition. Voici son origine.

Il arriva qu'en 1875, à Mavelikara, le fils d'une famille de brahmes convertie au protestantisme, nommé Juste Joseph (d'où le nom de *Yu-Yo-mayam)*, lut dans l'Écriture que le Messie apparaîtrait bientôt en personne sur la terre et que le 1er octobre 1881 commencerait le millénaire du Rédempteur ! Il rencontra assez bien d'adhérents parmi les protestants et les Jacobites, à tel point que leur nombre monta au chiffre de 10.000. Plusieurs de ses sectateurs vendirent ou distribuèrent leurs biens ; d'autres quittèrent femme et enfants dans l'espoir de



Couvent et École des Sœurs du Sacré-Cœur de Marie à Cagneracode (Diocèse de Quilon)

recueillir de grands avantages dans le nouveau royaume, annoncé pour l'an 1881. Or cette année mystérieuse commença et finit, sans que personne au Travancore ne parvînt à découvrir un soupçon de « messie » ! Vous voyez d'ici le désappointement des malheureux. La plupart abandonnèrent le prophète et son royaume et s'en retournèrent chez eux, s'apitoyant sur leur fatale crédulité. Un petit nombre resta, malgré tout, fidèle à Juste Joseph, qui changea ses batteries. Il raconta en conséquence que le Seigneur lui était apparu et lui avait fait comprendre que la doctrine de *Yuyomayam* n'annonçait pas le royaume de mille ans en ce monde, mais *l'aurore de la lumière spirituelle...*

Les membres de cette secte n'ont pas de temples ; ils prient

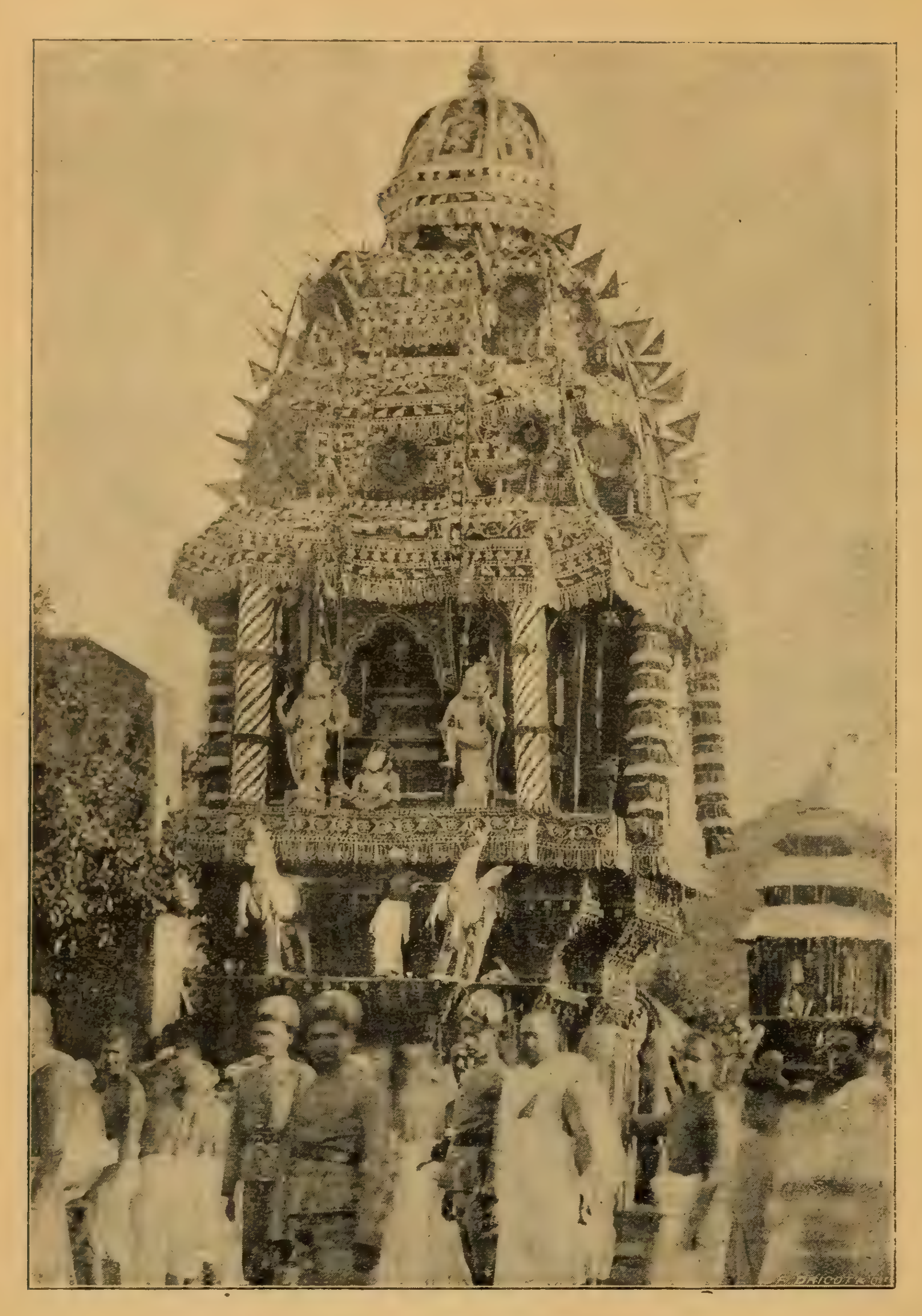
chez eux, debout autour d'une table couverte de pain et d'eau, marmottant des prières et chantant des alleluia. Leur doctrine est une compilation de diverses croyances, où le brahmanisme lui-même n'est point étranger. Émule, peut-être inconscient, des novateurs anciens, Juste Joseph inaugura le 1er octobre 1881, une nouvelle ère et un nouveau calendrier : les douze mois reçurent d'autres noms, de même que les jours ; il composa, à l'aide du sanscrit, de l'hébreu et du syriaque, une nouvelle langue religieuse et... mourut. Son frère Juste Jacob lui succéda dans le gouvernement de la secte.

Zèle d'un dominé protestant.

Terminons par une anecdote. C'est le R. P. Aimé qui nous la raconte. « Nous eûmes la chance, écrit-il dans le récit de ses « Excursions [1] », d'entendre une belle voix d'homme, exécutant un chant inconnu. — C'était à Trivandrum, au cœur même de la ville. — Nous nous approchâmes et vîmes un Anglais, grand et mince, entouré de quelques ouvriers ébahis. Cet homme n'était autre qu'un dominé protestant, qui a coutume de rassembler de la sorte, chaque soir, un auditoire de curieux, afin de leur prêcher sa religion. Il ne connaît point la langue du pays ; mais un catéchiste lui sert d'interprète. Quel dommage qu'un si beau zèle soit voué au service de l'erreur ! Il paraît même que cet étrange apôtre a rompu avec ses propres coreligionnaires et qu'il veut fonder la doctrine du « véritable Évangile », sans église [2].

---

1. MISSIONS DES CARMES, IX, p. 136.
2. Pour être complet, nous tenons à mentionner au moins les *Mahométans* et les *Juifs* qui sont respectivement en Travancore plus de 100.000 et 150 ; en Cochin : 54.000 et 1.200.



Un cortège de dieux à Suchindram.



CHAPITRE QUATRIÈME

Travaux et succès des missionnaires catholiques au Malabar — Biographie du P. Rombaut

---

Recul du Brahmanisme.

Le recensement de la population du Travancore en 1816 ne flatta pas peu l'orgueil des adhérents du brahmanisme : ils pouvaient se vanter d'être restés, depuis plus de vingt siècles, fidèles à la religion de leurs pères ; alors que des sectes innombrables pullulaient dans d'autres contrées, ils formaient encore au-delà des huit dizièmes (82 sur 100) de la population totale du royaume. Peut-être aussi toisèrent-ils d'un œil de mépris ces humbles chrétiens qui dépassaient à grand'peine les 12 sur 100. Quoi qu'il en soit, il est sûr qu'à présent ils ont beaucoup rabattu de leurs prétentions dédaigneuses et qu'ils redoutent même, dans un avenir plus ou moins éloigné, la ruine complète des croyances de leurs ancêtres.

Leurs appréhensions, du reste, ne sont pas dénuées de fondement. De 82 sur 100 en 1816, ils baissèrent à 81 en 1836, descendirent à 79 en 1854, étaient tombés à 73 en 1891 et dégringolèrent jusqu'à 69 sur 100 en 1901. Le bloc était sérieusement entamé ! Cette diminution progressive était peu faite pour enchanter nos pauvres païens. Où donc s'étaient égarés ces treize centièmes de leurs confrères ? Le problème était facile à résoudre ; car à la même page du registre de la population on

pouvait lire que les chrétiens, de 12 qu'ils étaient en 1816, étaient montés à 25 sur 100 : d'ailleurs, les Mahométans, les Zoroastriens (1) et les autres sectes étant restés stationnaires, il était clair que l'avancement du christianisme s'équilibrait avec le recul du paganisme (2).

Cependant ce n'était pas là leur seule tribulation : le nombre de leurs sanctuaires a diminué dans des proportions autrement alarmantes. En 1816, ils pouvaient enregistrer 21.953 pagodes ou temples, chiffre respectable assurément. Or, en 1891, ils constatèrent avec effroi la disparition de 12.589 lieux sacrés ; il n'en restait plus (ô douleur !) que 9,364 ! Le rédacteur de la statistique faisait remarquer en outre que beaucoup de temples étaient délabrés et tenaient à peine debout. En plusieurs endroits, des malins, manœuvrant avec habileté, s'étaient adjugés les domaines des pagodes : ailleurs on avait vendu, au profit des plus hardis, maintes autres propriétés sacrées.

Missionnaires hindous !

Quelques fervents déplorèrent hautement ce lamentable état ; on alla jusqu'à sommer le gouvernement d'aviser aux moyens à prendre pour réparer les défaites déjà subies et conjurer des désastres ultérieurs. Depuis lors on mit tout en œuvre pour récupérer les terrains ayant appartenu autrefois aux pagodes, d'où il arrive souvent que les païens suscitent aux missionnaires beaucoup de tracasseries, s'efforçant de prouver que le lieu où s'élèvent nos églises et autres bâtiments était autrefois la propriété d'une pagode et doit par conséquent lui être restitué. Grâce à Dieu, ces tentatives demeurent généralement infructueuses.

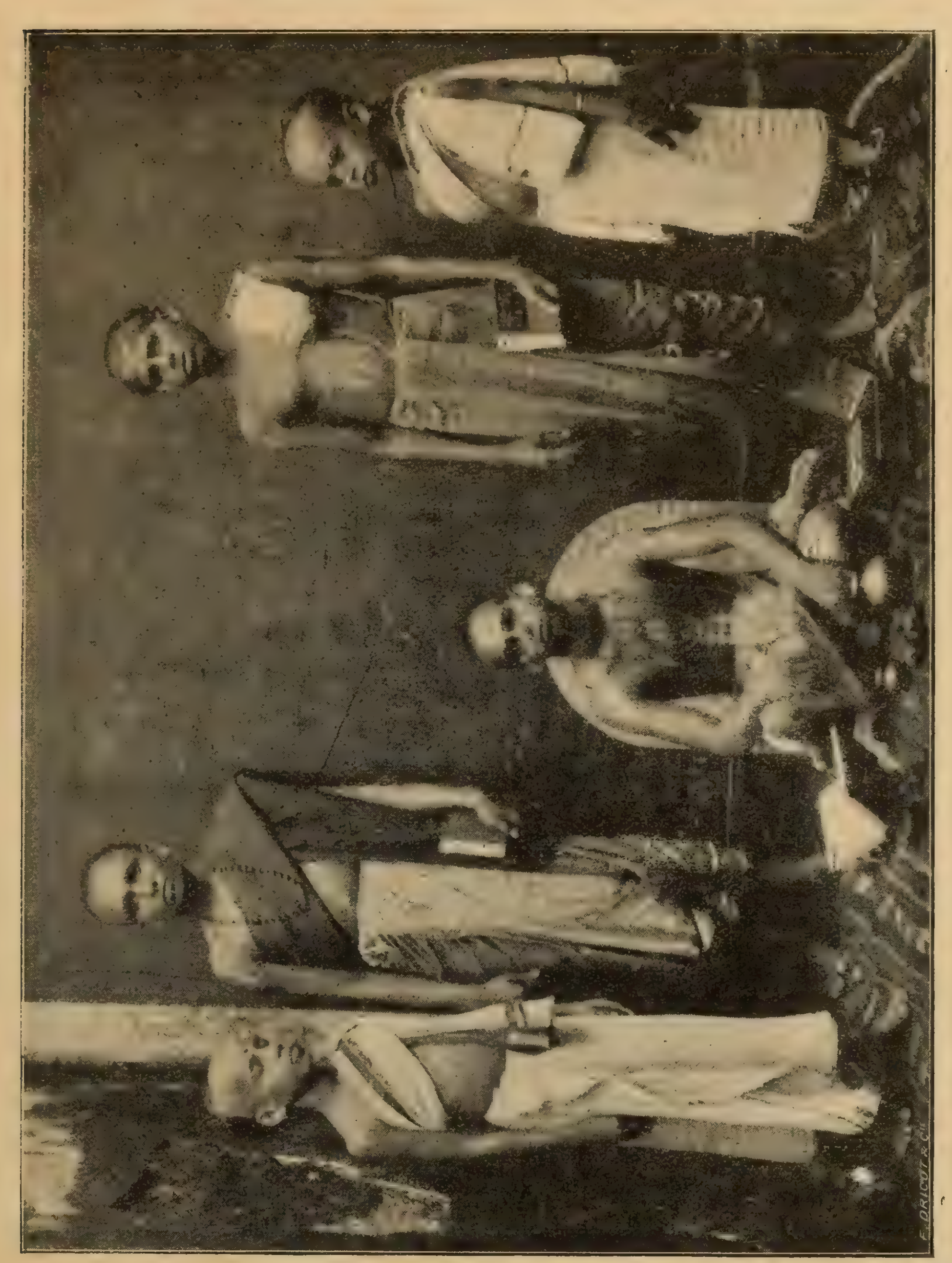
D'aucuns ne se contentent pas de travailler à rétablir leurs sanctuaires : ils voudraient aussi, coûte que coûte, ramener à leur culte ceux qui l'ont abandonné. Ils ont vu que les chré-

---

1. Sectateurs de la religion des Perses ; ils se nomment également *Parsis* (adorateurs du feu). Voir MISSIONS D. CARM., III, 188 et IV, p. 10.

2. Par *chrétiens* nous entendons ici tous ceux qui sont baptisés. Voici, d'après ce qui a été dit au chapitre précédent, comment ils se répartissent : les *catholiques :* 13 sur 100 ; les *Jacobites* (schismatiques) : 7 sur 100 ; les *protestants :* 5 sur 100.

tiens ont grossi leur nombre en instruisant et en prêchant : ils croient devoir s'engager dans la même voie. Les voilà qui se font missionnaires, répandant leurs exhortations à travers toute l'Inde et les portant jusqu'en Amérique. A les en croire, ils



Jeunes prêtres hindous en tenue de cérémonie.

auraient déjà gagné plusieurs recrues dans le Nouveau-Monde. Encouragés par ces prétendues conversions, ils adressent à leurs frères des Indes un vigoureux appel, qui ne parvient guère à soulever d'enthousiasme nos Indiens, précisément parce qu'aux Indes plus que partout ailleurs, on s'en tient à ce

que pratiquaient les ancêtres. Essayez d'amener un Indien à faire ce qu'il n'a pas vu faire à son père ! Il vous répondra que telle n'est pas la coutume, que son père ne faisait pas cela, et c'est tout ce que vous pourrez en tirer. Il ne faudrait donc pas s'étonner, si, dans l'occurrence, les Indiens répondaient que prêcher n'est pas dans l'usage et que leurs pères ne s'adonnaient aucunement à ce ministère. Qui plus est, non seulement la vie de missionnaire n'entre pas dans leurs coutumes, mais elle semble encore diamétralement opposée à plusieurs prescriptions de leurs livres sacrés.

Et d'abord, en vertu de ces lois, il n'est pas donné à tout le monde d'instruire les autres : ce privilège est réservé aux brahmes ; en outre, ceux qui enseignent ne peuvent s'établir où bon leur semble : ils ont des résidences déterminées et fixes. Ces choses, il est vrai, ne sont plus rigoureusement observées ; mais il reste toujours défendu de se mêler avec des étrangers, de fouler une terre étrangère, de se servir d'une eau étrangère, car tout cela engendre des souillures ! Or, il arrive que le peu que ces missionnaires emportent en voyage leur cause toute sorte d'ennuis ; ils seront donc vraiment à plaindre, les nouveaux apôtres, s'il leur faut, au surplus, se charger de la terre et de l'eau de leur pays !

Ensuite, la bonne nouvelle du brahmanisme ne saurait être annoncée à tout le monde : ce serait un crime que de la communiquer à qui n'est pas encore né deux fois. Seulement je m'imagine que ce n'est qu'aux Indes que se rencontre le phénomène d'une seconde naissance, voire d'une troisième et au-delà.

Enfin, d'après les *Védas*, la destinée des humains est complètement soumise aux lois inexorables de la *Karma* ou de la fatalité. Aussi les sectateurs du brahmanisme répètent-ils invariablement la même fin de non recevoir aux missionnaires catholiques : « C'est peine perdue que de nous prêcher, puisque l'homme est soumis à un destin, auquel il ne peut échapper ». Ils auraient donc mauvaise grâce eux-mêmes de se mettre à prêcher si inutilement. Est-ce la peine, pour l'Indien qui se délecte dans une oisive tranquillité, de s'épuiser ainsi en vains efforts ?

Que si donc quelques fervents, émus des pertes qu'ils subissent tous les jours, s'efforcent d'enrayer ce mouvement et de relever la foi antique, il est à prévoir que leur prosélytisme comptera peu d'imitateurs : la grande masse, quoiqu'à regret,

assistera passive à sa déchéance religieuse et au triomphe du christianisme.

Une forteresse de l'erreur, devenue un phare de la Vérité.

Un des exemples les plus éclatants de ce triomphe nous est donné par la capitale même du Travancore. — Le R. P. Placide-Marie, C. D., nous écrivait de Trivandrum, en septembre 1906 :

« ... La parabole évangélique se vérifie aux Indes comme partout ailleurs. La semence de la vérité chrétienne tombe souvent sur un sol aride et tout rempli des épines des sollicitudes matérielles qui la suffoquent. Cela se voit spécialement dans ce pays, où les grossières erreurs du paganisme, matérialisant tout, infectent l'atmosphère, qui en arrive même à ternir parfois la pureté de quelques cœurs catholiques. D'autres fois cependant elle tombe dans un sol fécond et préparé par la grâce de Dieu : elle y germe et y croît, y rend cent pour un et va jusqu'à devenir un arbre feuillu et robuste contre lequel les fureurs de la tempête se trouvent impuissantes.

» Voyez Trivandrum, la capitale du Travancore. Elle compte près de 60.000 âmes. Trivandrum, la « cité sainte » [1], est le quartier général du paganisme en ces contrées [2]. Nos vénérables prédécesseurs dans l'apostolat, « pressés par la charité du Christ », convertirent un grand nombre d'infidèles au Nord et au Sud du Travancore : Dieu sait au prix de quels sacrifices ils y parvinrent ; mais leurs travaux n'eurent pas le même résultat au centre, dans la capitale surtout, où le démon, personnifié dans les dieux hindous, semblait avoir établi son camp comme dans une place forte inexpugnable. Toutefois leurs efforts furent récompensés par la conversion de quelques pêcheurs de la côte. Vers le milieu du siècle passé (1858), le nombre des chrétiens dans la capitale s'élevait à 500, nombre peu considérable, mais plus que suffisant pour la petite église qui y avait enfin été construite

1. Voir plus haut, p. 12.
2. Pages 69-70. — MISSIONS DES CARMES, IX. p. 137.

» Le petit troupeau, auquel semblaient ne vouloir se joindre que les membres des basses castes, — races pauvres et méprisées, — s'est multiplié heureusement. Considéré d'abord par les païens comme quantité négligeable, il s'est agrandi, s'est étendu, s'est levé enfin avec une telle énergie, qu'aujourd'hui il commande le respect à tous et jouit d'une considération que les autres religions lui envient. En effet, quoique le nombre actuel des catholiques de la capitale soit encore relativement petit, — ils ne sont que 4.000, — nous pouvons nous écrier ici comme Tertullien le faisait au temps de la splendeur de



Le monastère des PP. Carmes de Flandre à Trivandrum.

Rome : *Nous ne sommes que d'hier et déjà nous remplissons tout : nous sommes à la Cour, à la Justice, à l'Administration, à l'Instruction et aux portes mêmes des pagodes des dieux !* Je m'explique. Le secrétaire du gouvernement est catholique ; les institutrices des *Ranis* ou princesses royales sont catholiques ; l'une des gouvernantes de l'épouse du roi [1] est catholique ; le premier avocat du gouvernement est catholique : plu-

---

1. La femme du rajah n'est pas *reine* et ne jouit d'aucune distinction particulière. De même les enfants du roi ne possèdent point de prérogatives spéciales. Le fils aîné de la sœur aînée du roi est l'héritier du royaume. La sœur du rajah actuel n'ayant point de fils, le monarque a voulu s'assurer un héritier en adoptant deux jeunes filles hindoues comme *Ranis*. Nous avons donné le portrait de l'aînée, p. 71 ; son premier fils sera l'héritier présomptif.

sieurs professeurs des collèges de l'État sont catholiques ; des catholiques se rencontrent dans tous les Offices de l'État. Voilà sans contredit un puissant motif de confiance dans la régénération plus ou moins prochaine de ce pays. »

Statistiques de conversions.

Nous avons vu avec quelle consolante rapidité la religion catholique s'étend ; on peut compter en effet qu'en ces dix dernières années le chiffre des catholiques s'est accru de 400.000 âmes sur l'étendue entière de l'empire des Indes ; nos diocèses de Vérapoly et de Quilon y entrent pour environ 40.000. De 64.000 qu'ils étaient, il y a dix ans, dans l'archidiocèse de Vérapoly, les fidèles sont montés au nombre de 74.000 et, au diocèse de Quilon, de 87.000 à 117.000. — Voici d'ailleurs le tableau statistique des conversions obtenues par nos missionnaires durant les trois années qui viennent de s'écouler.

	Archidiocèse de Vérapoly			Diocèse de Quilon		
Années :	1908	1909	1910	1908	1909	1910
Des hautes castes :	10	3	12	8	18	6
Des castes ouvrières :	172	190	172	642	637	1004
Des castes esclaves [1] :	1234	1106	1730	26	6	0
Totaux :	1416	1299	1914	676	661	1010

Ce magnifique mouvement vers notre sainte religion sera décrit plus loin avec plus de détails. Contentons-nous à présent d'esquisser la carrière d'un missionnaire dont le nom figurera en lettres d'or, à côté de ceux des Pères Augustin et Victor [2] dans les annales de l'apostolat carmélitain et belge.

1. Répandues surtout dans les régions du district de Kottayam (archidiocèse de Vérapoly). — Les lois anglaises (1853) ont aboli l'esclavage, au moins en principe ; mais le fait de l'esclavage, plus ou moins rigoureux, n'est pas encore si près de disparaître. C'est au Nord du Travancore qu'il semble vouloir se maintenir toujours. — Les pauvres « esclaves » obtiennent généralement après la conversion un réel adoucissement à leur sort, grâce aux missionnaires. De *juillet à décembre 1906*, on put enregistrer dans l'archidiocèse de Vérapoly seul 1751 néophytes appartenant aux castes esclaves.

. Voir DANS L'INDE MALABARE, pag. 16-50.

Nous voulons parler de feu le T. R. P. Rombaut Drieghe de Saint-Elie, vicaire-général de l'archidiocèse de Vérapoly, saintement décédé le 1[er] février 1909.

Le P. Rombaut avant son départ pour les Indes.

Henri Drieghe naquit à Eecloo, de parents profondément chrétiens, le 19 juin 1842. Son éducation religieuse et intellectuelle, tant sous la direction de ses père et mère que sous celle des professeurs du collège épiscopal de sa ville natale, préparèrent de bonne heure sa nature calme et forte à la vocation qui l'attendait. L'appel de la grâce trouva son âme prête et généreuse. Un pieux parent du vénéré défunt nous fit la confidence que voici et qui marque bien les pensées du jeune Henri avant son entrée dans l'Ordre des Carmes. « Pendant qu'il « était encore dans la maison paternelle, plein déjà du désir de « se faire missionnaire un jour, il ne craignait pas de se coucher « parfois sur une pelouse, en plein soleil, les yeux fixés en haut, « voulant ainsi, dans l'ardeur de ses jeunes années, s'habituer « d'avance à la chaleur et à la lumière des tropiques. Et la « nuit, il se levait pour prier, comme pour préluder à l'austé- « rité carmélitaine qu'il désirait embrasser ; il fut maintes fois « surpris par une de ses sœurs, tandis qu'il était absorbé en « Dieu à ces heures qu'on trouvait indues. »

C'est au couvent de Bruxelles, où le noviciat de la province flandro-belge venait d'être temporairement transféré, que l'heureux postulant entra en religion (1865) et qu'il émit ses vœux le 1[er] mai 1866. Il reçut l'ordination sacerdotale à Bruges le 3 avril 1870. Six ans après, il fut élu prieur du couvent d'Ypres (5 mai 1876) ; mais il était loin de vouloir étouffer ses aspirations premières. Le 17 octobre de l'année suivante, il pria ses supérieurs d'accepter la démission qu'il leur offrait de son priorat, ne voulant plus tarder à prendre le chemin des missions étrangères. Il dit en effet adieu à ses confrères de Belgique et à sa famille et partit pour la Mission de Malabar le 16 janvier 1878.

Sa carrière apostolique.

Comme nous regrettons de ne pouvoir redire que bien infidèlement la vie apostolique du P. Rombaut ! D'une modestie sans



Le P. Rombaut à 30 ans.

égale, le toujours regretté défunt a réussi, durant plus de trente années, à se dérober devant l'admiration même la plus fraternelle et la plus discrète. C'est à Cochin [1] que le nouvel apôtre

1. Cochin relevait, en ce temps, du vicariat apostolique de Vérapoly.

fit ses premières armes, comme assistant du Père qui y remplissait les fonctions de curé, mais n'était plus capable de remplir les charges du saint ministère. Il s'appliqua aussitôt a l'étude de la langue malabare (le *malayalam*), qu'il parvint à s'assimiler parfaitement : cette connaissance, non moins que sa science théologique toujours soucieuse de s'instruire encore, le mirent en état de rendre à la Mission les services les plus précieux.

Jamais on ne saura, encore moins pourra-t-on raconter, tout le bien accompli par le P. Rombaut dans sa laborieuse carrière aux Indes. En effet, durant les trente années qu'il y résida sans revoir jamais sa patrie, il n'a point cherché un instant de repos; travailleur infatigable, son zèle n'eut d'égale que son invincible modestie. D'une charité inépuisable, il était aussi d'un dévouement qui ne reculait devant aucun péril : on le voyait, pendant les épidémies si fréquentes aux Indes, courant partout où le fléau abattait des victimes et recueillant dans ce ministère une ample moisson d'âmes.

Cependant, les supérieurs du P. Rombaut, désireux de s'entourer de ses lumières et de l'associer de plus près à leurs travaux, l'appelèrent, en 1881, à la résidence archiépiscopale de Vérapoly. Quatre ans plus tard l'importante paroisse de Chattiath lui fut confiée à gouverner et à étendre. Il s'acquitta de cette charge avec un zèle et une prudence si bien reconnus par les fidèles, qu'ils ne voulurent plus être séparés de lui, comme ils n'ont pas voulu, après sa mort, être privés de sa dépouille. Le pieux missionnaire résida donc, durant les vingt-quatre dernières années de sa vie, dans ce bourg ignoré — et malsain, nous a-t-on assuré, — du Malabar, toujours heureux d'y être, toujours aimé de ses ouailles ; celles-ci appelaient volontiers leur pasteur « l'homme de Dieu » ; on le disait « inspiré d'en haut » et cela avec une sincérité telle que jamais personne n'a cherché à scruter les motifs de ses décisions. Le curé des catholiques de Chattiath était en même temps leur *juge*. A son tribunal était dévolu tout litige survenu entre chrétiens, voire même entre chrétiens d'une part et païens de l'autre ; les sentences du Père étaient, d'après les usages reçus en ce pays, reconnues par l'autorité civile.

Mais il était un autre tribunal, le divin tribunal de la pénitence, où le bon Père se faisait un devoir de siéger, y apportant tout son cœur et tout son zèle. Il persévéra dans ce rude



L'orphelinat des Sœurs Carmélites Tertiaires à Ernakulum, sous la direction du P. Rombaut (décembre 1906).


U. O.
Students' Library

ministère jusqu'à la fin de sa vie ; « il passait de longues heures au confessionnal, nous écrivit le P. Géréon, sans qu'il parût se soucier des cuisantes douleurs qu'une cruelle maladie lui faisait endurer. Parfois on le voyait, revenant de l'église, se traîner péniblement, les pieds meurtris et tout en sang ! Malgré cela il parvenait à cacher ses infirmités, et jamais on ne l'entendit se plaindre. Il nous a ainsi laissé en héritage un magnifique exemple de la vertu de patience, si indispensable dans la vie du missionnaire. »

Sa physionomie. — Sa piété. — Sa patience.

La bonté était le trait distinctif de sa physionomie morale ; mais « le bon P. Rombaut », ainsi qu'on l'appelait, savait faire preuve d'énergie. Cette dernière qualité n'est pas moins nécessaire auprès des enfants de l'Inde que la première ; mais ces deux notes s'harmonisaient si parfaitement, « la justice et la paix s'embrassaient » si étroitement en sa personne, qu'il ne connut jamais que des amis. C'est beaucoup dire, surtout aux Indes et pour un « juge » ! Entouré de l'estime et de l'affection de ses évêques, de ses confrères, du clergé indigène, des Sœurs Carmélites Tertiaires tout particulièrement, lesquelles vénéraient en lui un directeur éclairé et un bienfaiteur, du peuple tout entier, qui l'aimait et l'honorait comme un père et un arbitre, des autorités tant britanniques qu'indigènes, le P. Rombaut réalisa le type du véritable pasteur des âmes.

Tout en conservant ses fonctions de curé de Chattiath, le vénérable missionnaire remplit la charge de vicaire général depuis l'année 1895. Canoniste expert et profond théologien, il était de plus doué d'une science littéraire assez étendue pour comprendre la plupart des langues anciennes et modernes.

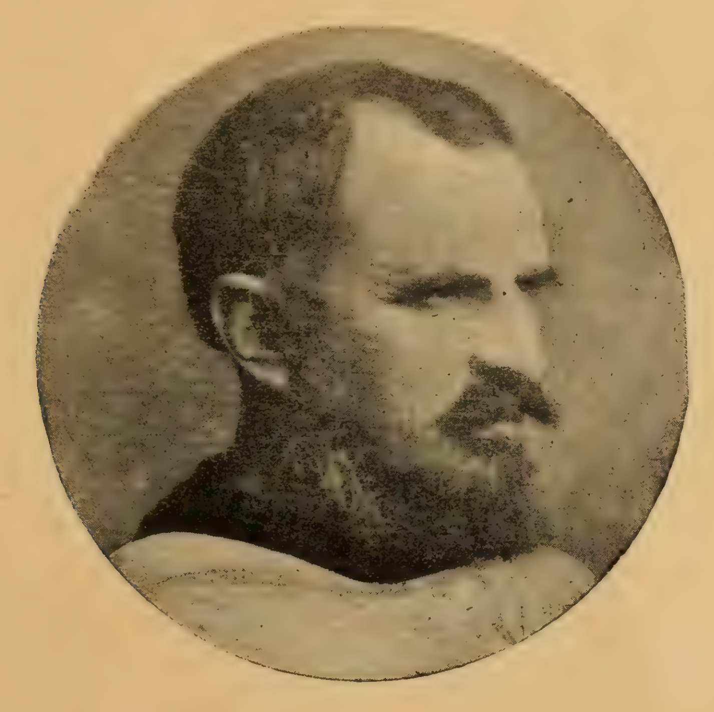
Notre apôtre avait l'âme d'un ascète. Fervent disciple de l'école mystique des SS. Jean de la Croix et Thérèse de Jésus, il aimait à puiser — à leur source première, puisqu'il avait étudié à cette fin la langue castillane — le vivifiant breuvage qui découle de leurs immortels écrits. Il en nourrit sa volonté autant qu'il en éclaira son intelligence ; de là sans doute cet esprit de sacrifice qui a marqué toute sa carrière de son em-

preinte et cet amour de la croix, dont les preuves, à la fin de sa vie, furent si éclatantes. En effet, il aima la souffrance, à tel point que jamais, loin de demander quelque soulagement, il n'en voulut accepter. Jusque dans sa dernière maladie, il déclina toujours, avec une bonne grâce admirable, tout ce qu'on lui proposait pour alléger ses douleurs, répondant avec simplicité : « Merci, ce n'est pas nécessaire ». « Nous n'ignorions pas, poursuit le confrère dont nous tenons ce détail, quelles infirmités et quelles souffrances étaient le partage du vénéré malade ; mais ce que son angélique résignation avait tenu caché, nous pûmes le constater après sa mort : une plaie large et profonde, après avoir enlevé les chairs, lui était déjà pénétrée dans l'os de la jambe. Jugez de notre étonnement et de notre respect devant cette constatation d'un martyre que jamais la moindre plainte n'avait trahi ! »

Ajoutons ici que l'infirmité qui a conduit prématurément à la tombe notre vaillant missionnaire, semble n'avoir été autre que l'*éléphantiasis*, espèce de lèpre, s'attaquant surtout aux pieds et aux jambes qu'elle tuméfie démesurément. Cette maladie est très répandue au Malabar. Sa robuste constitution et surtout la généreuse ardeur de son âme apostolique lui faisaient porter joyeusement l'affreux mal, qui paralysait moins son zèle que son activité extérieure. Jusqu'à ses derniers jours, il se dépensa au-delà de la mesure de ses forces, qu'il ne consentait point à voir faiblir. Il succomba réellement à la tâche. Même à ses frères de Flandre le P. Rombaut ne disait point toute la vérité sur sa longue maladie. Le 7 décembre 1908 il écrivait encore : « Ces bonnes Sœurs (les Carmélites Tertiaires d'Ernakulum) me rendent beaucoup de services, surtout dans mon « état présent, *rhumatisme aigu aux mains et aux pieds*, et me « procurent tous les soulagements possibles. Outre cela elles « méritent de grands éloges : elles ne s'épargnent en rien ; leur « école et leur orphelinat marchent bien. Quant à moi je me « sens relativement très bien, quoique le *rhumatisme* me pince « assez fort. Depuis plusieurs jours cependant je ne puis dire « la messe, tant est grande la douleur aux pieds ; cette privation me cause beaucoup de peine ; mais que la volonté de « Dieu soit faite !... »

Quelques traits.

Un dernier trait pour achever, si possible, de dépeindre la belle figure du vénéré missionnaire : c'est la bonne humeur, la jovialité toute flamande, conservée sous le ciel brûlant des Indes, qui étaient bien devenues sa seconde patrie. Nous ne ferons que donner un extrait de deux relations de voyage ; la première est celle des Pères de Flandre qui, en 1901, arrivèrent au Malabar avec la mission d'y commencer la fondation d'un couvent régulier.



Le P. Rombaut.

« Nous remontâmes en barque, écrivait le P. Denis Huysman, et nos solides rameurs nous emportèrent bientôt à travers le dédale d'îlots et le labyrinthe de canaux et de bras de mer. Vers onze heures, notre embarcation accosta à Chattiath, résidence du T. R. P. Rombaut, le vénérable vicaire général de l'archidiocèse et, de plus, notre compatriote. Les rudes travaux des missions ont profondément miné sa robuste constitution. Quelle joie de nous voir ! La vue de ses compatriotes lui donna une nouvelle vie ; il nous reçut en un flamand un peu ébréché

peut-être, mais à coup sûr fort émouvant. Il entonna lui-même un vigoureux « *Vlaamsche Leeuw* », que nous poursuivîmes en chœur. Puis il fallut donner des nouvelles du pays et de tous ceux qu'il avait connus ; quand alors on énumérait les noms nombreux, hélas ! des disparus, le vaillant missionnaire redressait sa taille avec la fierté d'un vétéran, survivant d'une armée de braves ; il semblait dire : « Et moi, je porte encore les armes ! » Nous trouvâmes chez lui deux Pères d'Ernakulum, ville située tout près de Chattiath, venus jusque-là pour nous conduire, et nous prîmes ensemble les agapes fraternelles. Il n'y avait ni assez de tables, ni assez de chaises pour tout ce monde ; mais en réquisitionnant les écoles, nous réussîmes à nous fournir tous : l'appétit et la joie firent le reste. Doux moments pour le missionnaire, perdu au milieu d'une population qui, toute chère qu'elle soit, n'en est pas moins étrangère à tous ses souvenirs ; doux moments que ceux, où il peut s'épancher dans des cœurs qui ont partagé et comprennent ses sacrifices ; moments de remonte et de renouvellement [1] ! »

Plus récemment l'héroïque malade reçut la visite d'un autre membre de sa province, le T. R. P. Grégoire, venu au Malabar en qualité de visiteur provincial. Ce fut une des dernières consolations de sa vie. « Quand nous lui fîmes nos adieux, écrivait le P. Grégoire le 12 janvier 1908, il se sentit le cœur gros, non qu'il désirât rentrer en Flandre, *non*, dit-il lui-même résolument, *je veux mourir sur la brèche pour mes pauvres Indiens et pour le bon Dieu !* Mais il était ému à la pensée que des années se passeraient peut-être avant qu'il ne revît quelque confrère de la patrie. » C'est le moment de voir comment la divine Providence en a disposé.

Dernières souffrances et sainte mort.

Le 7 juin de la même année, la Mère Supérieure des Sœurs d'Ernakulum écrivait déjà : « Notre bon et vénéré P. Rombaut est dans un état vraiment pitoyable ; mais il demeure toujours également courageux et enjoué. » En effet les ravages de la

1. DANS L'INDE MALABARE, pag. 102-104.

maladie ne s'arrêtaient plus, et, le 31 janvier 1909, on dut constater que la fin approchait. Mgr Bernard Arguinzoniz, ayant appris que son vicaire général se mourait, était accouru à Chattiath ; il y demeura pour recueillir le dernier souffle de son fidèle coopérateur. Celui-ci demanda lui-même les derniers sacrements, que l'archevêque lui conféra de ses mains.

« Jamais, dit un témoin oculaire, — le P. Victorin, — la grande âme du vénérable Père ne se révéla comme en cette suprême circonstance. Le pieux malade suivait, prévenait même, avec une sérénité parfaite, les saintes cérémonies ; il s'associait non seulement de cœur, mais aussi de bouche à toutes les prières du Rituel. L'administration du saint viatique n'avait pas été sans donner l'éveil au peuple, qu'on vit alors entourer le presbytère. On se redisait que l'état du Père était désespéré. Des sanglots et des cris éclataient de toutes parts, tandis que la nuit s'avançait et que la foule augmentait sans cesse. Elles étaient là, presque toutes, les fidèles ouailles du pasteur mourant, réclamant la faveur de *voir leur père* une dernière fois... Le vieux missionnaire ne résiste point à cette touchante prière et admet son peuple, par dizaine de personnes, auprès de son lit de douleur ; il reçoit ainsi les adieux de ses enfants spirituels et leur donne une dernière bénédiction.

» Enfin, le moment suprême s'annonçant, les Pères qui l'entouraient suggérèrent quelques pieuses invocations au vénérable mourant ; il répondit par un sourire plein de reconnaissance et fixa avec amour son regard sur l'image de Jésus crucifié.

» C'était le 1er février, à deux heures de relevée ; ni la plus légère anxiété, ni le moindre trouble n'effleuraient le beau visage du Père, qui s'endormait paisiblement dans le Seigneur...

» La dépouille mortelle de notre saint confrère fut d'abord exposée dans sa maison paroissiale, où le Père Supérieur du couvent d'Ernakulum nous envoya deux à deux pour veiller auprès du corps jusqu'aux funérailles. Nous accueillîmes avec joie cette disposition. Quand le P. Thuribe et moi arrivâmes à Chattiath, nous eûmes bien de la peine à monter à la cure, le peuple voulant y entrer en foule avec nous: il restait défendu d'entrer plus de dix à la fois. Bientôt on constata l'impossibilité de retenir le pieux et filial empressement des fidèles : aussi nous priâmes Sa Grandeur l'Archevêque d'autoriser le transfert du corps à l'église. Cette permission obtenue, nous por-

tâmes les restes du défunt missionnaire devant ce sanctuaire de Chattiath, qu'il avait tant aimé pendant sa vie. Alors le peuple tout entier, entourant la bière, donna un libre cours à ses larmes, tandis que le saint rosaire était récité publiquement et que nous disions, en chœur, l'office des trépassés. La nuit même l'église ne désemplit point ; la foule, demeurant auprès des restes vénérés de son pasteur, continuait de prier et d'aller avec un touchant respect, baiser les pieds défigurés de celui qui était venu leur annoncer la paix et apporter l'espérance des biens éternels. A l'heure de minuit, des voix s'élevèrent : c'étaient les chantres de la paroisse qui entonnaient quelques répons pour le repos de l'âme de leur Père bien-aimé.



Église paroissiale de Chattiath

(A gauche, sous les arbres, le presbytère où mourut le P. Rombaut.)

» Le lendemain, 2 février, à neuf heures, nous nous trouvâmes réunis à l'église de Chattiath : seize Carmes déchaussés européens, quatre Carmes Tertiaires et plus de vingt autres prêtres indigènes étaient là, unissant leurs prières et leurs regrets à ceux du peuple. Le T. R. P. Vicaire Provincial des missionnaires de Vérapoly chanta la messe solennelle des obsèques, après laquelle un Père Carme indigène prononça l'éloge funèbre du défunt. L'archevêque de Vérapoly fit alors son entrée dans l'église, escorté par tout le clergé ; Sa Grandeur, revêtue des ornements pontificaux, présida aux absoutes.



Paili Devassi — Le P. Sébastien — Deux PP. d'Ernakulum

La mise en bière du P. Rombaut. — Remarquez, à sa gauche, le Rév. Sébastien et Paili Devassi. (P. 124.)

Sa mémoire.

Il nous resterait encore à faire entendre la voix de ceux et de celles qui pleurent la mort du vénérable missionnaire. Nous nous bornerons à reproduire ce que Mgr l'archevêque de Vérapoly écrivait en Flandre le jour même du décès de son vicaire-général :... « *Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum* « *ejus* (Aux yeux de Dieu, la mort de ses Saints est précieuse) ! « L'archidiocèse fait une perte bien grande. Tout le monde ad- « mirait sa science et sa sagesse. Je regarde comme un bien- « fait spécial du bon Dieu d'avoir possédé un tel vicaire gé- « néral. Comme religieux et comme missionnaire, il était vrai- « ment un saint. » Et dans une autre lettre, Sa Grandeur disait : « Sa mort fut le saint couronnement d'une vie saintement con- « sumée aux besoins de cette Mission ; elle fut pieuse et douce : « le regard de son âme semblait ne point se distraire de la vue « de Dieu. Qu'il repose en paix, et prions pour lui ! »

Nous pourrions terminer sur ce témoignage aussi glorieux qu'autorisé ; mais il est impossible de ne pas en enregister un autre, qui nous redit la mort du « saint vicaire [1] de Chattiath » avec une naïveté attendrissante. C'est le dévoué domestique du Père qui écrit, par la plume du P. Sébastien, prêtre indigène, aux dignes sœurs du défunt. La missive est datée de Chattiath, le 22 février 1909 ; nous la traduisons littéralement.

« MESDEMOISELLES,

« Jusqu'aujourd'hui il ne m'a pas été possible de vous écrire. Personnellement je vous suis inconnu ; mais j'espère que vous aurez lu quelquefois mon nom dans les lettres du vénérable Père Rombaut, votre frère ; car le Révérend Père, mon Maître, me disait toujours les nouvelles que lui apportaient vos lettres. Je suis le seul serviteur que R. P. Rombaut ait eu durant toute sa vie au Malabar. Maintenant j'ai perdu mon Père ! Il est mort le premier de ce mois à deux heures de l'après-midi.

---

1. *Vicaire*, en pays de Mission, équivaut à *curé* : les pasteurs des différentes chrétientés sont en effet les délégués ou tenants lieu de l'évêque.

Quinze jours avant son décès, l'Archevêque vint le visiter et resta auprès de lui ; c'est Sa Grandeur qui lui a donné l'Extrême-Onction et tous les secours de la Sainte Église. L'Archevêque, le « pro-vicaire [1] » de cette église, deux Pères missionnaires et le docteur étaient présents à son agonie et l'assistaient de leurs prières. Il fut enterré solennellement au milieu de notre église.

« Durant sa longue infirmité, le Père pratiqua une grande et héroïque patience. Moi-même, deux fois le jour, je le lavais soigneusement : c'était là le seul remède dont il usait. Jusqu'à la veille de sa sainte mort, il accomplit l'office de vicaire-général. A ses derniers moments encore, il s'entretenait avec Mgr l'Archevêque. Sa mort fut vraiment comme un sommeil. L'Archevêque et tous, tant prêtres que laïques, s'affligent beaucoup de la perte de notre pasteur. Quant à moi, je suis oppressé par la douleur ; mon cœur se brise, lorsque je pense à mon Père ; je n'ai plus de consolation. Tous les jours je me rends, accompagné de toute ma famille, à la tombe de notre Père ; c'est là seulement que nous trouvons quelque soulagement dans notre peine...

PAILI DEVASSI KAGNARATHUNKAL. »

Puisse notre vénéré missionnaire, entré depuis longtemps, nous ne pouvons en douter, dans la joie du Seigneur, animer de son esprit tous ceux qui l'ont suivi ! Qu'il protège de là-haut les œuvres que son zèle a suscitées et obtienne pour tous ceux qui admirent ses exemples la grâce de marcher sur ses traces ! Ce sont les Saints qui sont les messagers des bénédictions divines.

1. Le Rév. Sébastien lui-même, qui fut l'*assistant* du P. Rombaut.



CHAPITRE CINQUIÈME

Scènes d'apostolat — Progrès de la Foi dans l'archidiocèse de Vérapoly

---

Un district particulièrement fertile.

Déja nous avons parcouru les champs de l'apostolat catholique dans les régions de l'Inde méridionale qui font le sujet de ce livre ; déjà nous avons jeté un coup d'œil sur les riches moissons qui y mûrissent et s'y récoltent; il nous reste à voir les ouvriers du Père de famille à l'œuvre de plus près. Nous ne ferons point ici l'éloge des vivants ; ni ceux dont les noms seront nécessairement cités, ni ceux qui ne seront point nommés, ne veulent que l'attention soit portée sur leurs personnes ; leur unique désir est que nous louions Dieu des bénédictions que sa grâce déverse sur leurs travaux et que nous Le priions de les soutenir toujours.

Nous commencerons par l'archidiocèse de Vérapoly, pour conduire ensuite le lecteur au diocèse de Quilon. Quelques extraits de lettres particulières suffiront à donner une idée du ministère apostolique, de ses exigences et de ses fruits.



Ernakulum, 30 juin 1906.

Par la grande miséricorde de Dieu, les conversions, ces jours-ci, sont très nombreuses en différentes places du district de Kottayam : c'est pourquoi il nous faut absolument bâtir le

plus tôt possible dans ces parages de nouvelles chapelles ou églises, notamment à Amayanoor, Nattayam, Tellagam et Velloor... Pour chaque église, y compris l'école et le terrain, la modeste somme de 2000 roupies (3400 francs) peut suffire.

Je vous dirai quelques mots sur chaque endroit ; j'ai déjà nommé ci-dessus les quatre principaux villages.

Amayanoor est à deux lieues à l'est de Kottayam. C'est un grand village, et les esclaves païens y sont très nombreux ; je pense qu'il s'en trouve là près d'un millier. Il est probable qu'environ 500 embrasseront la foi catholique ; déjà cent soixante fréquentent les instructions de nos catéchistes pour se préparer au baptême ; dans un mois ou un mois et demi nous en baptiserons pour le moins 200 ; malheureusement il n'y a pas d'église catholique aux environs ; la plus rapprochée est celle de Kottayam, à 2 lieues de là.

Nattayam est à une lieue et demie au sud de Kottayam. Il y a là maintenant près de 100 païens qui suivent les instructions des catéchistes ; on en attend encore 100 autres. Un grand fleuve sépare Kottayam de Nattayam ; or, comme tous ces catéchumènes sont des gens de basse caste, il ne leur est pas permis de passer le pont qui est jeté sur le fleuve, pour venir à notre église de Kottayam, de crainte qu'ils ne souillent, par leur passage, les païens de haute caste qui habitent le long du chemin ou passent par cette route !

Velloor est également à environ une lieue et demie de Kottayam, du côté de l'ouest. C'est un pays tout entrecoupé de canaux et de rivières, qui fécondent les champs de riz ; des foules immenses d'esclaves attachés à la glèbe y habitent ; ils ne peuvent guère quitter leurs champs pour aller à l'église de la ville. L'an passé 200 individus de ce pauvre peuple ont été baptisés ; ces jours-ci 50 autres esclaves païens ont reçu la même grâce, et environ 200 et peut-être davantage se disposent à suivre leur exemple, quand nos chrétiens auront leur propre chapelle.

Tellagam est à une lieue et demie au nord de Kottayam. Il y a là environ 200 néophytes. Depuis longtemps nous désirions et nous nous efforcions d'y fonder une chapelle. Mais pour ne pas froisser les païens qui fréquentent une pagode située à une demi-lieue de là, le gouverneur du district de Kottayam, dignitaire assez semblable aux mandarins chinois, s'opposa à la bâtisse de cette église en cet endroit ; nous en

appelâmes au roi de Travancore ; le procès fut long ; mais après de grandes difficultés, nous avons obtenu enfin de la cour une sentence favorable, et nous sommes autorisés à y bâtir une église. Beaucoup de païens attendaient l'issue du procès pour se convertir ; ils viendront à nous, dès que la nouvelle église sera inaugurée.

✠ Fr. Bernard de Jésus, C. D., *archevêque de Vérapoly.*

Une visite au district de Kottayam. — Le pays.

Kottayam, 20 juillet 1906.

Voici la barque arrimée à l'embarcadère ; à la poupe flotte au gré du vent la bannière de l'Ordre ; les rameurs, penchés sur leurs avirons, n'attendent qu'un signal. Nous prenons place et commandons le départ. Les rames frappent l'eau en cadence, plongent et replongent, et nous glissons rapidement sur le large fleuve.

Il y a quarante milles d'Ernakulum à Kottayam. — Combien de temps nous faudra-t-il pour arriver à destination ? — De quatorze à seize heures, Père ; nous avons le courant contre nous, l'onde est fortement agitée par le vent ; il nous sera impossible, malgré tous nos efforts, et bien que la barque marche admirablement, d'y arriver plus tôt.

— Croyez-vous qu'il y ait du danger ?

— Qui le sait, Père ? le temps n'est point favorable.

— Courage donc, mettons notre confiance en Marie ! En avant !

Et la barque, enlevée par sept rameurs qui portent sur leur poitrine de bronze le scapulaire du Carmel, glisse rapidement sur les flots. Le travail de nos hommes est fatigant ; mais, fort et patient, l'Indien le supporte durant des heures sans reprendre haleine.

Le temps s'assombrit, les nuages s'amoncellent et versent de temps en temps sur la barque une ondée, dont nous pourrions fort bien nous passer. Le vent qui vient de la côte, souffle violemment et, non content de gêner la manœuvre, nous menace à chaque instant de verser. Mes rameurs accompagnent le mouvement de leurs avirons du chant des litanies

de la Vierge qui se mêle au mugissement de la tempête et au fracas des eaux, et la barque file, file toujours.

Des panoramas splendides se déroulent devant mes yeux ravis. Tantôt le fleuve s'élargit à me donner l'illusion de la mer, tantôt il coule entre deux rives resserrées qui étalent aux regards toutes les splendeurs de la plus luxuriante végétation. Parfois, attirés par le chant de mes rameurs, des Indiens sortent de leurs cabanes, enfouies entre les cocotiers, les mangos, les platanes, et, reconnaissant la barque de la Mission, se jettent à genoux pour implorer la bénédiction du prêtre.



Paysage au Travancore. — « Wallams » ou barques indiennes.

Nous avons navigué toute la journée sans nous arrêter, sinon pour prendre notre classique repas de riz ; la nuit nous enveloppe ; mais les scintillements de quelques lumières à l'horizon nous avertissent que nous atteignons le but de notre voyage. Après deux heures de navigation nocturne nous arrivons à Kottayam. Tout dort ; nous ne voyons dans les rues désertes que la flamme de quelque bougie brûlant dans une cabane indienne, nous n'entendons que le bruit de nos pas, l'aboiement du chien ou le passage rapide d'une couleuvre entre les herbes.

Arrivés à la Mission nous prenons un léger repas, pour nous étendre promptement sur la natte, — le lit indien, — que tout missionnaire emporte quand il doit déloger, à moins qu'il ne préfère dormir sur la terre nue.



Barque à cabine et petite barque.

Après une nuit, durant laquelle le vent et la pluie ont fait rage, nous célébrons la sainte messe pour la prospérité de la mission et nous disposons à poursuivre notre voyage. Le moyen

de locomotion sera autre que celui d'hier : une espèce de voiture, petite et étroite, montée sur deux roues et tirée par un cheval nain nous emporte rapidement le long des poétiques lagunes, à travers l'épaisseur des montagnes, où les arbres entrelacent leurs branches en forme de voûte au-dessus du chemin que nous parcourons. Des oiseaux de tout plumage



Buffles au bain.

prennent leurs ébats autour et au-dessus de nous ; des perroquets se lancent de branche en branche, jetant les cris les plus variés ; des troupeaux de buffles se rafraîchissent dans les étangs, et de-ci de-là des groupes d'Indiens, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, travaillent dans leurs rizières.

Suite. — Les nouvelles églises du district.

Le trajet que nous fîmes dans cette contrée nous remplit de consolation. Depuis peu d'années une chrétienté s'est formée ici, qui récompense largement le missionnaire de ses travaux et de ses fatigues. Nombreuses sont les conversions qui chaque jour, je puis le dire, augmentent le troupeau du Christ. L'année passée nous en avons eu un millier, et la présente nous donne l'espoir d'une moisson évangélique plus grande encore.

Oh ! qu'ils résonnent agréablement à nos oreilles, les noms de Chengallam, Nattayam, Velloor, Amayanoor ! Récemment encore les populations de ces localités vivaient sous la domination de l'Enfer, et les voici converties, réunies en des centres de vie chrétienne et là, où s'élève déjà une église de Dieu, groupées autour d'un foyer d'amour qui lancera ses rayons sur le pays tout entier.

Tandis que nous étions plongés dans ces considérations, nous découvrîmes sur une hauteur une nouvelle église qui faisait miroiter ses lignes légères dans l'eau pure d'un lac avoisinant. Sa cloche sonnait joyeuse, et des groupes d'Indiens, vêtus de blanc, se pressaient à l'entrée. C'était Curchy, nouvel arbuste planté par le Père de famille et couvert déjà de fleurs répandant au loin l'éclat de leur beauté et la douceur de leur parfum. Curchy était le terme de notre voyage. Nous nous dirigeâmes donc vers la modeste église qui en peu de temps venait de surgir du sol, pour servir de demeure au Créateur du ciel et de la terre, et d'école aux pauvres Indiens qui viendront y apprendre la science du salut. Nous y rencontrâmes notre révérendissime confrère l'archevêque de Vérapoly, qui travaille toujours comme un saint et infatigable apôtre. C'est à lui que nous devons principalement cette nouvelle chrétienté. Le R. P. Sérapion, jeune missionnaire plein de zèle et d'énergie, s'y trouvait également, occupé avec l'aide de deux prêtres indigènes à baptiser soixante-dix-huit nouveaux convertis du paganisme, du schisme jacobite et de l'hérésie protestante. Les voici chrétiens, véritables enfants de Dieu : la foi brille sur leur front, la paix et la grâce du S. Esprit règnent dans leur cœur. Moi aussi je voulais ma part du bonheur de tous et je demandai à Monseigneur de pouvoir imposer le saint scapulaire. « Vous êtes devenus, leur dit l'évêque, des enfants de Dieu, vous deviendrez maintenant les enfants particuliers de Marie, la Mère de Dieu. » Et, les mains pieusement jointes sur la poitrine, nos nouveaux chrétiens reçoivent ce scapulaire de Marie, que toute leur vie ils porteront ostensiblement sur la poitrine.

Le soir, d'autres chrétiens viennent se joindre à nos néophytes pour recevoir le sacrement de la confirmation qui les fortifiera et leur procurera la sainte persévérance.

Quand la cérémonie fut achevée, « remercions, nous dit l'évêque, remercions Dieu maintenant de ces grandes faveurs

et rendons grâces à Marie et à l'apôtre des Indes, S. François-Xavier, qui nous ont procuré de si consolantes conversions ».

En revenant, nous visitâmes divers catéchuménats, où de nombreux païens de différentes castes se préparent au baptême. S'il plaît à Dieu, le 23 de ce mois nous en baptiserons à Kottayam au delà de deux cents.

Que Dieu soit béni, qui répand les trésors de sa miséricorde sur cette terre si longtemps infidèle et y fait germer comme dans un oasis les fruits les plus abondants. Priez, chers lecteurs, afin que le bon Dieu daigne multiplier les fruits et les moissonneurs.

P. Ange-Marie, C. D., miss. ap.

« *Les pauvres sont évangélisés!* »

Puthenpally, 9 août 1907.

L'œuvre de la conversion des païens et des hétérodoxes marche encore cette année, grâce à Dieu, à grands pas, dans les régions de Kottayam. Je ne saurais dire si le nombre des baptêmes atteindra celui de l'année passée ; toujours est-il que beaucoup d'infidèles se sont déjà inclinés sous le joug suave du Seigneur et sous les ondes purificatrices du saint baptême. Quatre cents autres reçoivent à présent l'instruction dans nos catéchuménats.

Ce chiffre, m'écrit notre Révérendissime Archevêque, se doublerait si nous disposions d'un plus grand nombre de missionnaires et de ressources moins restreintes.

Il est aisé de conclure des listes de conversions [1] que la plupart des néophytes nous viennent des basses castes. Les brahmes, dont on a parfois en Europe une si haute idée, se convertissent, par le fait même de leur position, très difficilement. Un proverbe malabarais dit à leur adresse : *Que ne fera point un brahme pour se remplir la bedaine!*

Cependant le missionnaire songe aux paroles du divin Sauveur : « *Pauperibus evangelium prædicatur :* la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres ; » il se réjouit de la conversion de

---

1. Voir page 109.

ces humbles gens, mis au ban de tout honneur et de tout droit ; et avec lui Notre Mère la Sainte Eglise tressaille d'allégresse, elle qui descend avec amour jusqu'aux plus bas degrés de l'échelle sociale pour y exercer son influence bienfaisante et civilisatrice, relevant de leur abjection les faibles et les petits, poursuivant ainsi le rôle qu'elle remplit depuis dix-neuf siècles à l'égard des peuples.

De plus, il ne faut point perdre de vue que la conversion des basses castes mêmes frappe le paganisme au cœur ; elle sape efficacement les colonnes de la religion brahmanique. Comme vous le savez, les pagodes sont desservies par une légion de prêtres ou brahmes et d'autres ministres des temples : or tous doivent trouver leur subsistance dans les offrandes des « adorateurs », lesquels appartiennent en majorité aux basses castes. Il est vrai qu'il est interdit à ces derniers de franchir le seuil de la pagode ; mais il leur est « permis » d'y apporter leurs dons. En conséquence leur conversion n'amoindrit pas seulement l'effectif des fidèles du brahmanisme, mais il en diminue considérablement les ressources ; et si quelque riche païen n'assume les frais du culte, la pagode ne restera point debout, comme d'ailleurs l'histoire le démontre et les ruines en témoignent. Ceci est vrai surtout quant aux temples de rang secondaire ; les grandes pagodes jouissent, de longue date, d'immenses revenus.

Que les riches se convertissent difficilement, cela tient surtout à la fameuse loi dite de *Marumakkathayam*, d'après laquelle les biens de la famille se transmettent par la voie féminine et se possèdent en commun par tous les membres de la famille, qui forment ainsi une *tarawâd* ou *maison*. Cette loi cause un grand obstacle aux conversions, parce que le néophyte en perd nécessairement tout son avoir. Il ne vit plus au milieu de sa « maison » et moins encore il participe au culte superstitieux de la *tarawâd :* deux conditions pourtant qui sont indispensables pour jouir de sa part des biens communs.

Il y a quelque six ans les évêques catholiques de Cochin et de Travancore s'efforcèrent, par une supplique collective, d'obtenir en haut lieu l'abolition de cette antique loi ; mais ce fut en vain. A présent, les païens eux-mêmes, ceux du moins qui reçurent une instruction sérieuse, commencent à s'élever contre cette disposition de leurs codes : ils la considèrent avec rai-

son comme un obstacle à tout progrès social et un écueil pour la prospérité même matérielle de leur pays. — Si enfin cette loi devenait caduque, alors les païens se verraient plus libres et plus indépendants relativement aux croyances et aux pratiques religieuses.

P. Géréon de St-Joseph, *C. D.*, *miss. ap.*

Comment se fonde une nouvelle chrétienté.

Kottayam, le 24 août 1908.

Tellagam est un beau village situé à quatre milles au nord de Kottayam. C'est là que mes supérieurs viennent de fixer ma résidence. J'y fais mes premières armes dans l'apostolat. Sur la cime d'une montagne boisée s'élève notre petite église, dédiée à Notre-Dame du Mont-Carmel, dont l'amour et le culte sont déjà fortement ancrés dans les cœurs de nos fervents chrétiens. Si le bien opéré jusqu'ici dans les âmes est incalculable, si l'espoir de nombreuses conversions est grand pour l'avenir, non moins considérables ont été les difficultés antérieures, non moins rudes les travaux qu'il a fallu endurer et les combats qu'il a fallu livrer avant que le sanctuaire de Marie ait pu couronner ces pittoresques sommets. Il suffira, pour en donner une idée, de rappeler comment notre vénérable archevêque faillit y laisser la vie entre les mains des païens.

En effet, à peine ces derniers eurent-ils appris que le prélat avait acheté un terrain avec l'intention d'y bâtir une église, qu'ils remuèrent ciel et terre afin de mettre obstacle à son dessein. Bien plus, au milieu d'une fête qu'ils célébraient en l'honneur de Satan, ils eurent vent de l'arrivée d'un missionnaire à Tellagam. Ce missionnaire était Mgr Bernard lui-même. Dès qu'ils l'apprirent, les chefs, furieux, réunirent à l'instant tous les païens de la contrée, la plupart esclaves de la caste des parias : ils les arment de couteaux, de pioches, de bâtons et les conduisent à la recherche de l'archevêque dans le but de l'assommer. Les chrétiens qui l'escortaient imitèrent la timidité des apôtres au jardin des olives ; tous, remplis d'effroi à la vue de la multitude en armes, cherchent leur salut dans une fuite précipitée et laissent notre vénérable et bien-aimé pas-

teur sans défense et sans secours. Mais lui, loin de se troubler de l'imminence du danger, gardant une attitude noble et modeste à l'approche des païens ameutés, sans proférer une parole, par son seul regard, par son silence, désarme la foule, qui se disperse rapidement ! Qu'était-il arrivé ? Je ne le sais ; mais il est écrit que « Dieu a ordonné à ses anges de nous garder dans toutes nos voies »...

Aujourd'hui, grâce à Dieu, on nous laisse en paix, et nous possédons une petite église où nos chers néophytes peuvent venir, sans plus de crainte, adorer et prier le Dieu trois fois



Après la bénédiction de l'église de Tellagam, le 8 février 1908.

saint. D'après les registres de la paroisse, mes ouailles sont plus de 300 déjà, et j'ai la confiance que ce petit troupeau s'accroîtra. J'ai pris possession de mon poste le 1[er] juillet et, dès le 14 de ce mois, veille de l'Assomption, j'eus le bonheur d'administrer le saint baptême à quarante-quatre catéchumènes.

P. Fabien de S.-Joseph, *C. D., miss. ap.*

Visions d'espoir.

Peermade, 16 avril 1909.

En ce moment je réside dans le district des montagnes ; je suis installé sur un de ces sommets d'où l'on a vue sur une immense région. A contempler la luxuriante végétation de ce

pays et les richesses matérielles de son sol, je m'élève souvent à de plus hautes pensées. Il y a aussi des êtres spirituels et immortels sous ses feuillées séculaires! Combien d'âmes déjà, lavées et embellies par les eaux régénératrices! Mais combien d'autres encore, répugnantes et horribles comme les fauves de ces forêts! Et cette pensée, mêlée de douleur et d'espérance, fait battre le cœur et l'élève. Quelle moisson! La main à l'œuvre! Faisons au moins le peu qui est en notre pouvoir!

Le district de Kottayam embrasse une partie considérable de l'archidiocèse de Vérapoly et continue de porter les meilleurs et les plus abondants fruits de conversion. Toutefois, ce que l'on a obtenu jusqu'ici est bien peu, malgré les centaines de néophytes que nous enregistrons chaque année, bien peu, dis-je, comparé à ce qui reste à conquérir. Si le nombre des ouvriers apostoliques et le montant de leurs ressources pouvaient s'élever dans la mesure nécessaire, ce n'est point par centaines, mais par milliers que les pauvres infidèles nous suivraient.

Je ne veux pas seulement parler des gens de basse caste et des pauvres, lesquels forment nos premières recrues, mais aussi des membres de plusieurs castes plus élevées ; j'en trouve une garantie précieuse dans l'estime générale dont notre sainte religion est entourée. Quoique Kottayam soit le centre de diverses sectes hérétiques et schismatiques, anciennes et nouvelles (1), non moins qu'une citadelle du brahmanisme national, on peut cependant affirmer que le catholicisme y tient un rang enviable : il est certain, quoique ceci paraisse invraisemblable, qu'à peine on trouvera quelqu'un qui ne regarde notre sainte religion comme la meilleure de toutes. On peut donc bien augurer de l'avenir. A preuve, par exemple, ce qui s'est passé le 27 septembre dernier, jour où nous célébrions le jubilé sacerdotal du souveran pontife. Je ne puis me rappeler ce jour sans émotion et sans admirer les miséricordes du Seigneur. *Trente mille* humbles catholiques, réunis à Kottayam, parcouraient en procession triomphale les rues les plus fréquentées et les places publiques de la ville (2), ne rencontrant que respect et sympathie de la part de ceux-là même qui naguère encore les méprisaient hautement! On n'avait jamais vu spectacle pareil, et les dissidents avouèrent sincèrement que le

1. Voir : DANS L'INDE MALABARE, pp. 107 et suiv.
2. MISSIONS DES CARMES, VII, *novembre 1908*, pp. 66-68.

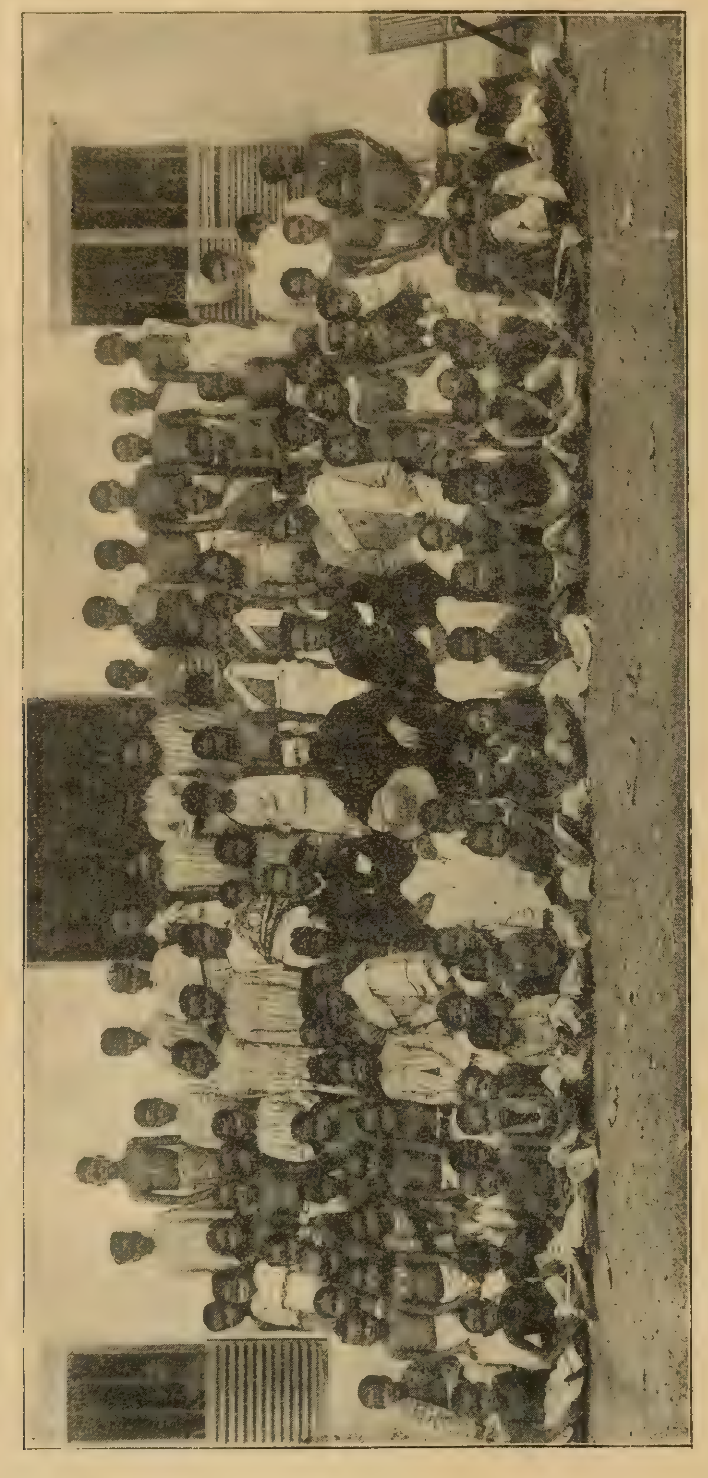
Les PP. Élie (✠ 1907) et Polycarpe, instruisant le peuple.

catholicisme seul était capable d'organiser une manifestation de cette nature. Alors aussi nous constatâmes de quelle bienveillance le peuple nous entoure, et combien l'autorité civile, toute païenne qu'elle soit, nous honore et nous protège. Que dire en particulier des protestants, lesquels semblaient avoir conquis la ville et se regardaient réellement comme les seigneurs de Kottayam? Non seulement ils ne nous ont point entravés, mais plusieurs nous avaient, spontanément, et gratuitement, offert leur aide pour les préparatifs des fêtes jubilaires. Evidemment il ne faut point s'exagérer la portée de ces actes où l'intérêt personnel peut avoir une grande part ; mais nous savons qu'un grand nombre de protestants ne sont point sans perplexité au sujet de la véritable religion, et que beaucoup se convertiraient sans retard si leurs intérêts matériels n'étaient en jeu. Quand je dis ceci, je fais allusion à ceux que l'or des protestants a mis dans une position honorable ou avantageuse ; car les pauvres viennent à nous en foule. Bien que grossiers et ignorants, ils conçoivent facilement qu'on doit juger l'arbre à ses fruits, et ils distinguent, avec un grand bon sens, où se trouve la vraie charité.

Suite. — Consolations et souffrances.

Les castes inférieures sont les prémices que le Seigneur nous a données. Actuellement encore c'est dans leur sein que s'opèrent les conversions les plus nombreuses : elles le sont à tel point, qu'elles absorbent et nos efforts et nos moyens et qu'elles nous mettent dans l'impossibilité de nous occuper d'une manière suivie de l'évangélisation des autres castes. Nous pouvons le regretter, sans oublier cependant que les dons de Dieu sont toujours précieux et que les voies ordinaires de la divine Providence sont telles : *Pauperes evangelizantur!* Les pauvres! Oui, c'est sur les pauvres, les opprimés, les méprisés du monde, sur ceux qui souffrent, sur les humbles de cœur, que la grâce divine aime à descendre. Le bon Dieu, compatissant à leur malheureux sort en ce monde, veut les en dédommager par le saint baptême qui les élève au rang de ses enfants et leur donne le gage d'une félicité éternelle.

Il n'y a pas longtemps que ces néophytes étaient encore esclaves et, à présent même, leur nom seul a changé. Ils travaillent sous la domination de maîtres sans cœur et cela pour



L'école primaire catholique de Kottayam.

un salaire si peu suffisant, qu'on s'étonne à bon droit de leur docilité au milieu des mauvais traitements qu'ils ont à subir. Je comprends à peine de quoi ils se soutiennent. Le meilleur

temps de l'année, m'ont-ils dit, est la récolte du riz. Or, voici ce que j'ai observé moi-même à cette époque. De grand matin ils s'attellent à la besogne, travaillent jusqu'au soir sous un soleil brûlant, la tête nue, et rentrent chez eux le soir sans avoir pris autre chose qu'une maigre décoction de riz (le *kagni* ou eau de riz) vers 7 ou 8 heures du matin ! Ils rapportent, comme salaire de la journée, quelques épis de riz qu'ils n'ont souvent plus la force ni le courage de préparer. Si les priva-



Les PP. Jean-Emmanuel et Sérapion à leur orphelinat de Kottayam.

tions sont si grandes durant la moisson, que sera-ce pendant le reste de l'année?

On comprendra aisément qu'après le baptême de ces malheureux tout n'est pas fini pour le missionnaire catholique ; au contraire, c'est alors surtout que sa besogne commence. Tout en travaillant à améliorer leur sort matériel et moral, l'apôtre de la charité doit les former à la vie chrétienne et les garder de la contagion qui bien souvent les entoure. C'est là le creuset de notre patience et l'occasion de mille amertumes. Si l'on tient compte du milieu où ils vivent et de la grossière ignorance dans laquelle ils ont croupi jusque-là, il faut reconnaître que

leur ferveur et leur constance sont dignes d'admiration et ne point s'étonner de la fragilité de quelques-uns. Le spectacle de la vie innocente et sainte d'un grand nombre de nos chrétiens suffit à nous payer de toutes nos peines, surtout que les meilleurs sont souvent les mêmes qui autrefois, à ce qu'ils avouent, étaient les plus « endiablés. » Le grand moyen de soutenir et d'encourager ces néophytes est la visite du missionnaire à domicile : c'est là que les instructions et les avertissements semblent les plus efficaces ; mais comment accomplir ce devoir? Quand trouve-t-on ces gens chez eux? Et qui trouve leur demeure? Vous savez ce que sont ces « maisons » ; mais vous ignorez peut-être que leurs habitants changent plus souvent de domicile que les oiseaux de nid ! A cette instabilité, toute déplorable qu'elle soit, il n'y a point de remède ; elle provient de ce que nos pauvres n'ont pas un coin de terre à eux et qu'ils se voient obligés d'élever leur hutte là où ils trouvent successivement du travail.

Actuellement je suis en tournée, à la recherche de toutes mes brebis. Je connais des endroits où j'ai visité antérieurement des familles chrétiennes ; je n'y trouve plus trace d'habitation humaine. Où sont ces familles? Dieu le sait. Mais je poursuis, au milieu de ces montagnes, le consolant ministère qui m'y a amené et tous les jours je distribue avec bonheur les aliments spirituels à mon troupeau dispersé. Qui ne voit qu'il nous manque encore des églises, malgré le grand nombre de celles qui ont été bâties ces dernières années? Je souffre à la pensée que nous n'avons pas les moyens de satisfaire aux légitimes sup-ions de nos pauvres fidèles...

Qu'en coûterait-il au Maître de cette vigne bénie de lui envoyer une légion d'anges de paix pour y annoncer la bonne nouvelle et y recueillir les fruits qui mûrissent? Rien n'est difficile pour Dieu : mais Il veut que de telles grâces soient le fruit de nos oraisons, de nos prières, de nos larmes et, en quelque sorte, de la violence que Lui font les âmes justes. Voilà ce que je demande particulièrement, par amour pour Dieu et par amour pour les pauvres âmes de ces régions, à toutes les âmes nobles et généreuses qui me liront.

P. JEAN-EMMANUEL, *C. D.*, *miss. ap.*

***

Scènes et aventures. — Chacals et éléphants.

Amayanoor, le 11 août 1909.

Après le baptême des plus anciens néophytes [1], le premier missionnaire qui se fixa dans la nouvelle chrétienté fut le R. P. Jean-Emmanuel. Ce qu'il y eut à endurer de privations et de souffrances est à peine croyable. Au début il ne possédait pour toute maison qu'une misérable hutte, entièrement faite en feuilles de palmier et partant impropre à le préserver du vent et de la pluie. En ce temps la petite vérole s'était abattue sur Amayanoor ; sans trêve ni repos, le Père visitait sa jeune et nombreuse famille, consolant les malades, administrant les moribonds, ranimant tout le monde à l'ardeur de sa charité.

Un matin, à son lever, le P. Jean-Emmanuel entendit des cris plaintifs s'élever non loin de sa hutte. Comme il ne pouvait se rendre compte de ces gémissements, qui semblaient sortir de notre enclos, il envoya son catéchiste inspecter les alentours. Celui-ci découvrit bientôt une pauvre fille récemment convertie, affreusement attaquée de la variole. Les membres de sa famille l'avaient portée pendant la nuit à notre école, située à proximité de la forêt. Cette enfant était de nos élèves ; elle venait à l'école tous les jours, et déjà elle lisait et écrivait parfaitement ; elle était d'une innocence et d'une candeur charmantes ; mais la pauvre malade ne pouvait rester à l'école, où elle aurait communiqué la contagion aux autres enfants. Ses parents l'enlevèrent donc et la portèrent dans la brousse, où le P. J. Emmanuel lui fit construire un abri. Lui-même se porta au secours de la petite abandonnée ; il allait la visiter plusieurs fois le jour, dans la crainte que les chacals, nombreux en ces parages, ne s'emparassent de sa protégée. La nuit il s'entendait avec le catéchiste pour allumer des feux autour de la hutte afin d'en éloigner les bêtes sauvages.

Après plusieurs jours de grandes souffrances, la belle âme de l'enfant, consolée par la réception des derniers sacrements et fortifiée par la présence du missionnaire, brisa les liens qui l'attachaient à un corps qui tombait en pourriture.

---

1. Voir sur l'origine de la paroisse d'Amayanoor, plus haut pp. 94-99.

Je vous disais que les chacals sont nombreux dans la région d'Amayanoor. C'est une race voleuse et carnassière. Dans les premiers temps, avant que l'expérience ne nous eût instruits, ces animaux venaient la nuit au cimetière déterrer nos morts! Nous y trouvâmes un jour la tête d'un enfant rongé par les renards jusqu'aux os. Ils sortent de leurs repaires, le soir, en troupes de vingt à trente.

Parmi les familles de ma chère chrétienté, il en est une, composée du père, de la mère et de deux fils. Tous, sauf le père, ont été baptisés dans notre chapelle. Le catéchiste et moi avons tout fait pour engager le chef du petit ménage à se convertir également. Un jour que je m'efforçais de lui faire comprendre la nécessité du saint baptême, je lui exposais que, créé par Dieu, il était aussi appelé au bonheur de lui être uni par la grâce sur la terre et par la gloire dans le ciel, qu'il n'avait qu'une âme à sauver ou à perdre pour l'éternité, que le baptême était la seule voie vers la seule béatitude. Il me répondit par cette réflexion qui marquait bien la faiblesse de son intelligence : « Père, à quoi bon que je reçoive le baptême, » je suis vieux et, quand je voudrai aller à l'église, il me sera » impossible de porter un parapluie ! » En effet plusieurs de nos néophytes se paient ce luxe durant la mauvaise saison, et il n'est point exagéré qu'il faut de jeunes bras pour bien manier le parapluie indien ; mais notre pauvre vieillard, décidément, tire mal ses conclusions ! Quand nous lui disons qu'après la mort il devra rendre compte à Dieu de tous ses actes, il répond : « Bien ! Quand Dieu m'interrogera, je répondrai : *Pauvre !* » Le « pauvre » vieux se nomme *Choddi*, ce qui signifie *lumière !* Le bon Dieu aura compassion de lui, et mes chers lecteurs uniront leurs prières aux miennes afin que la vraie lumière se fasse bientôt dans les ténèbres de cette âme. Pour ma part, je la considère à présent comme inconsciente.

Cette semaine le vent a été d'une violence telle qu'à deux reprises notre école, qui sert en même temps d'église, s'est effondrée. En Europe, cela ferait le tour des journaux, ici tout passe inaperçu. Mais je vous ai dit ce que c'est que notre église, qu'on peut facilement reconstruire en deux jours. Grâce à Dieu, nous n'avons eu aucun accident de personnes à déplorer ; les enfants venaient de quitter quand le malheur arriva.

***

Non loin d'ici est la petite chrétienté de Canjirapally, jeune aussi, mais moins récente que celle d'Amayanoor. Elle est située au milieu des forêts. Les bêtes fauves, les éléphants sauvages surtout, y abondent. Les habitants appartiennent presque tous aux plus basses castes, ce qui n'empêche point que la plupart des familles possèdent chacune deux maisons ; mais l'une des deux est construite sous la couronne des arbres ! C'est l'habitation pour la nuit, tandis que la maison construite sur le sol n'est utilisée que durant le jour. Les deux demeures sont d'une architecture également primitive, des branches d'arbre et des feuilles en faisant tous les frais. Les huttes



L'éléphant indien.

sur les arbres servent à garantir les pauvres habitants contre les bêtes fauves et particulièrement contre les éléphants.

Une de ces demeures aériennes servait de refuge à une vieille femme et à deux enfants. Un soir, vers le coucher du soleil, après le repas, les enfants montèrent joyeux sur leur arbre, laissant la pauvre vieille éteindre les cendres du foyer et disposer la maisonnette pour le lendemain. A ce moment un éléphant débouchait devant la hutte, d'un coup de trompe il renverse la malheureuse ménagère, lui met une patte sur le corps et aspire de sa trompe le sang qui s'échappe à larges flots.

Les enfants, du haut de leur abri, pleurent, crient, appellent au secours. Quelques hommes arrivent, munis de grands flambeaux, et mettent l'éléphant en fuite ; mais il était trop tard...

P. Fabien de S.-Joseph, *C. D., miss. ap.*

Efficacité du bon exemple. — Ferveur des catéchumènes.

Amayanoor, 26 janvier 1910.

Entre Amayanoor et Tellagam est situé le bourg de Tiruvanchur, tranquillement assis au pied des montagnes qui le dominent, au fond d'une immense plaine, laquelle, au temps des pluies, se change en un lac d'un aspect merveilleux. Au mois de décembre l'eau baisse, présentant à la culture du riz un sol extrêmement fertile ; c'est au mois de février que se fait la première récolte. En juin, après une seconde moisson, l'inondation recommence, le lac se reforme.

C'est donc au fond de cette vallée, au-dessus des racines des monts qui s'y dressent, qu'un grand nombre de familles païennes ont fixé leur demeure ; quelques-unes, malheureusement, se sont laissé affilier au protestantisme ; toutes appartiennent à la caste la plus infime. Les premières aspirations vers notre sainte religion y sont nées à la suite de l'érection de notre église d'Amayanoor. C'est la vue de nos cérémonies religieuses ainsi que le profond changement opéré dans la conduite de nos néophytes, qui ont éveillé chez les habitants de Tiruvanchur cette consolante sympathie pour le catholicisme. Il est à noter que beaucoup de familles de ces deux villages sont alliées. Depuis lors on ne cessait de nous demander de leur enseigner les prières et de les baptiser.

Un jour que je me rendais à Kottayam, un homme de Tiruvanchur vint plaider auprès de moi l'établissement d'une église dans cette localité. « Beaucoup de personnes, affirmait-il, sont bien disposées et soupirent ardemment après le baptême. » Je ne fis pas grand cas de cette nouvelle requête. Une autre fois, environ deux mois plus tard, au moment où je venais de rentrer à la maison paroissiale, vers 11 h. du matin, après une visite à quelques familles de néophytes, deux païens se présentèrent à mon catéchiste, le priant de les introduire auprès de

moi ; ils avaient à m'entretenir, disaient-ils, d'une affaire très importante. Ils me saluèrent avec les marques de la plus profonde vénération et, à ma demande sur le sujet de leur visite, ils me répondirent en me remettant une feuille de papier. J'y lus les noms, pour autant qu'ils étaient lisibles, de *trente-cinq familles* de Tiruvanchur. C'étaient celles, expliquèrent mes bons visiteurs, qui désiraient le plus vivement embrasser notre sainte religion. Ma réponse fut courte : « Mes chers amis, impossible pour le moment de satisfaire votre désir ; nous n'avons ni missionnaires ni catéchistes. » — « Père », me dirent-ils, « donnez-nous au moins une école, où nous puissions apprendre les prières chrétiennes, en attendant que plus tard une église soit bâtie. » Nous causâmes longtemps encore, et je me sentis gagné à leur cause.

Néanmoins, comme l'expérience nous a appris qu'il entre souvent beaucoup d'exagération dans les plus belles protestations de ces pauvres gens des basses castes, je voulus me renseigner plus parfaitement sur les lieux mêmes. J'y fus donc peu de temps après, accompagné de mon catéchiste, et je constatai de mes propres yeux que la moisson, une moisson des plus abondante, y était mûre en effet. J'en informai l'archevêque, qui m'autorisa à ouvrir une petite école. Le 1er juillet dernier je l'inaugurai, et depuis lors elle est journellement fréquentée par les enfants qui y apprennent à prier, à lire et à écrire. Les dimanches, le soir, les catéchumènes plus âgés s'y réunissent pour entendre l'instruction que je leur adresse et pour apprendre, eux aussi, les prières des chrétiens. Pendant les quatre mois que je passai à Tellagam pour refaire ma santé ébranlée, je pus néanmoins me rendre régulièrement à Tiruvanchur. Maintenant que je suis revenu à Amayanoor, guéri, je puis mieux donner mes soins à la nouvelle et fervente chrétienté qui s'y forme.

Voilà où en est l'œuvre à présent. Mgr l'Archevêque désire vivement la rendre plus salutaire encore et plus durable par la fondation d'une église ; mais tout lui manque... Sa Grandeur est déjà allée personnellement avec moi à Tiruvanchur. J'y eus une fois de plus l'occasion d'admirer le courage toujours jeune du vieux prélat, car j'avais de la peine à le suivre par les sentiers obstrués d'épines et à peine frayés de ce bourg peu cultivé...

P. Fabien.

On aura remarqué que les lettres que nous venons de grouper, concernent toutes le même district : c'est intentionnellement que le choix en a été limité de la sorte, afin que le lecteur puisse d'autant mieux se rendre compte de la formation et de la croissance d'une nouvelle chrétienté. Au chapitre suivant nous parcourrons de côté et d'autre le diocèse de Quilon, nous initiant ainsi aux multiples phases de la vie apostolique.



**Sa Grandeur Mgr Aloïs BENZIGER de Ste-Marie,
Carme déchaussé, évêque de Quilon.**



CHAPITRE SIXIÈME

Scènes d'apostolat. — Progrès de la Foi au diocèse de Quilon

Constatations encourageantes.— Les tournées pastorales.

La Mission de Quilon, en tant que vicariat apostolique ou diocèse distinct, n'est vieille que de soixante ans. Cependant, grâce aux efforts des missionnaires, bénis de Dieu et encouragés par l'exemple des prélats qui se sont succédé dans le gouvernement de la Mission, la grande cause de la Foi y a fait des progrès peut-être plus grands que partout ailleurs. Nulle part dans les Indes, — au témoignage autorisé de Mgr Zaleski, Délégué apostolique, — ces progrès ne sont aussi considérables ni les conversions plus nombreuses qu'au Travancore; bien plus, Son Excellence citait le diocèse de Quilon en exemple aux autres parties de sa Délégation. *(Lettre du 25 juin 1895.)*

Mgr Benziger donnait lui-même, il y a deux ans, dans une grande Revue américaine, une importante notice sur son diocèse ; nous en empruntons quelques généralités intéressantes, qui serviront ici d'introduction.

« Des trente-et-un diocèses et vicariats apostoliques de l'Inde, comptant ensemble 2.000.000 de catholiques sur l'énorme population d'environ 300.000.000 d'habitants, le diocèse de Quilon est celui qui occupe la partie la plus méridionale ; il s'étend du cap Comorin à 135 milles le long de la côte mala-

baraise et compte 116.700 catholiques. Il comprend la moitié du Travancore, Etat indigène placé sous la suzeraineté de l'Angleterre, en dehors des deux places historiques du territoire britannique : Tangacherry et Anyengo.

» Avec ses collines et ses vallées, ses rivières et ses lagunes, non moins que par sa vigoureuse végétation tropicale, le diocèse de Quilon forme une des plus pittoresques parties de la grande péninsule.

» Les heureux progrès de la foi dans cette Mission ressortent clairement des statistiques, qui donnent 60.000 catholiques en 1870, 86.000 en 1894 et 116.700 en 1909 (1). Tous, hormis une demi-douzaine d'Européens et quelques Eurasiens, sont des natifs de l'Inde, et appartiennent pour la plupart soit à la caste des pêcheurs, qui habitent le long de la mer et autour des lacs, soit à la caste des grimpeurs de palmiers, qui s'adonnent maintenant en grand nombre à l'agriculture. Dans les hautes castes les conversions sont rares et individuelles ; mais parmi les « grimpeurs de palmiers » il se manifeste une tendance générale vers la religion chrétienne. Des groupes de familles, des villages entiers sont déjà convertis ou se trouvent sur le point de l'être. »

Tâchons de nous rendre compte des labeurs qui produisent un résultat si consolant ; mais il faudra nécessairement nous limiter à quelques aperçus incomplets.



Parlons d'abord des tournées pastorales des chefs du diocèse. Malgré les fatigues indicibles dont ces visites de toutes les paroisses sont nécessairement la source, l'évêque est presque toujours en voyage. Ainsi en agissait feu Mgr Ossi, ainsi le fait son infatigable successeur.

Sous un soleil de feu, avec des moyens de transport encore tout primitifs, à travers un pays dépourvu de routes régulières en dehors de voies de communication établies entre les grands centres à l'intention des éternels brahmes, les visites pastorales sont une des charges les plus accablantes des évêques ; mais elles sont aussi des plus fructueuses. Mgr Ferdinand Ossi en

---

1. Actuellement 118.677 sur une population totale de 1.600.000 âmes (*Madras' Directory for 1911*, p. 207).

fit longtemps son principal ministère. Avec une patience que nous avons entendu nommer angélique par un missionnaire, il se prêtait aux sollicitations de tous ceux qui venaient en audience auprès de lui, et ils étaient légion ; il prêtait l'oreille à leurs demandes, écoutait le récit de leurs misères, tranchait mille et mille difficultés. Ensuite il poussait des pointes dans toutes les directions pour visiter les chrétientés éloignées. Le P. Elie de la Mère de Miséricorde, dans une lettre de novembre 1889, raconte une de ces visites, avec Poudoucadey comme centre. L'évêque resta neuf jours dans cette localité. Le matin était consacré aux confirmations, qui se chiffraient par cen-



Équipage habituel des missionnaires dans leurs tournées.

taines ; à 1 h. de relevée on partait en voyage d'exploration, et après huit à dix heures de courses, de marches et de contremarches, de tiraillements de toutes sortes, après avoir entendu des confessions sans nombre, on rentrait, harassé, reprendre sur une couche pauvre et dure, les forces nécessaires pour recommencer le lendemain. Cela durait des semaines entières.

Veut-on connaître l'état d'âme du prélat au milieu des fatigues de ce laborieux ministère? Voici ce qu'il écrivait joyeusement de Kottar le 25 janvier 1895 : « Le 17 de ce mois m'a été un » jour bien heureux. J'ai donné le baptême à cent sept per- » sonnes : ayant commencé la cérémonie à huit heures trois » quarts, je l'ai achevée à trois heures moins le quart. Ce

» jour-là j'ai pris mon dîner à quatre heures ; mais la grande » consolation m'a fait tout oublier. » Et l'énergique évêque, avide de semblables dévouements, ajoutait : « La semaine pro- » chaine j'irai aux montagnes, où j'espère pouvoir baptiser » une centaine de catéchumènes. » Cette simplicité dans le courage était un des traits du caractère de Mgr Ossi. Il était héroïque sans le savoir (1).

Pour donner une idée de la vie d'un évêque-missionnaire dans un pays comme le Malabar, transcrivons ici le relevé, succinct mais suggestif, des visites pastorales de Mgr Aloïs Benziger, au Sud du diocèse, durant les mois de mai et de juin 1906:

Du 9 au 16 mai : au district de Kottar, qui comprend *seize* églises ou paroisses.

Du 16 au 20 : au Cap Comorin, avec *cinq* églises.
Du 20 au 23 : à Puthentoray, avec *quatre* églises.
Du 23 au 26 : à Pullatope, avec *trois* églises.
Du 26 au 30 : à Carangade, avec *sept* églises.
Du 30 mai au 2 juin : à Manguly, avec *six* églises.
Du 2 au 4 juin : à Colachel, avec *quatre* églises.
Du 4 au 6 : à Curumbanai, avec *trois* églises.
Du 6 au 8 : à Eneyam, avec *six* églises.
Du 8 au 10 : à Toduvetti, avec *quinze* églises.
Du 10 au 15 : à Mulagamudu, avec *huit* églises.
Du 15 au 20 : à Vengode (ou Vengotto), avec *dix-huit* églises.
Du 20 au 23 : à Neyattankaray, avec *sept* églises.
Du 23 au 28 : à Trivandrum.
Du 28 au 29 : à Pettah près de la capitale.

Autres travaux de l'évêque. — Visite : aux lépreux, aux prisonniers.

Après les tournées pastorales ce n'est nullement le repos, comme il sera aisé de s'en convaincre par les extraits de let-

1. Voir sa biographie dans les MISS. D. CARM., IV, pp. 33-44 ; son portrait, plus haut, p. 89.



Ce que sont la plupart des églises paroissiales (L'ancienne église de Camangodu).

tres suivants. Mgr Benziger écrivait, le 16 juillet de la même année, au P. Zélateur des Missions à Bruges :

Quilon, *fête de N.-D. du Mont-Carmel 1906.*

...Que notre céleste Reine et Mère vous récompense et vous comble de ses meilleures faveurs ! — C'est en vain que je comptais et que je voulais vous écrire les impressions de ma tournée de visites pastorales ; je n'en ai point trouvé le temps. J'ai quitté Trivandrum, pris d'un refroidissement, qui m'est miséricordieusement venu le dernier jour, m'empêchant seulement de faire une visite à nos Pères de *Carmel-Hill* et de revoir nos Sœurs de l'Institut des SS.-Anges. Dès ma rentrée à Quilon, un travail sans pitié m'a littéralement enchaîné, et depuis dix-sept jours je n'ai pu me coucher avant minuit qu'une seule fois. C'est l'espoir du bien à faire qui me soutient...

Ce qu'il nous faut dans le Sud, c'est de bâtir ou d'agrandir une dizaine d'églises afin d'y concentrer le ministère ordinaire. Sans cela, nous n'obtiendrons jamais une organisation parfaite. La divine Providence nous aidera ! Puis il y faudra au moins deux et mieux, si possible, quatre écoles moyennes. Les protestants travaillent avec acharnement. Les *Shanars* (caste ouvrière très nombreuse et distinguée) ne demeureront point païens ; la question est qui, des catholiques ou des protestants, les appelleront au christianisme et leur donneront des églises et des écoles. Que le Seigneur nous vienne en aide !

✠ Fr. Alois-Marie, *C. D.*

Le 10 septembre suivant, Mgr Benziger écrivait encore, au même :

« Vous ne comprendriez la joie que votre dernière lettre *(annonçant des secours)* vient de me faire, que si vous connaissiez tout le travail, tous les soucis, les difficultés, les nécessités, qui ne m'inondent pas moins à présent que ne le faisaient autrefois les eaux de Mangapatnam [1] ; mais l'Etoile de la mer et les âmes ferventes qui prient pour moi me font espérer que je pourrai soutenir la lutte... »

---

1. Ceci est une allusion à une affreuse catastrophe dont Sa Grandeur, de même que l'archevêque de Vérapoly, faillit être victime. C'était le 12 septembre 1902 : la malle des Indes, sur la ligne de Madras à Bombay, se jeta dans un fleuve par suite de l'effondrement d'un pont. Deux Sœurs Carmélites missionnaires y périrent. Mgr Benziger fut entraîné par le courant à une distance de 9 kilomètres.

Mais il y a aussi les consolations, comme on a pu le voir plus haut. Nous ne nous y arrêterons pas davantage, pour reprendre les extraits de lettres qui font voir de plus près les multiples exigences de la vie apostolique non moins que sa merveilleuse fécondité. Voici encore un mot sur les travaux de l'évêque. Le P. Brocard de Saint-Elie, du monastère de *Carmel-Hill* à Trivandrum, écrivait le 22 janvier 1910 :

« Mgr notre évêque prit aimablement congé de nous (le 29 novembre 1909) et partit, en charrette à bœufs, vers le Sud, où



Une famille de « Shanars » (grimpeurs de palmiers) convertie.

la visite pastorale de toutes les églises commençait le lendemain. Cette tournée pastorale ne prendra pas moins de deux mois ; car, outre qu'il fait la visite canonique, l'évêque donne la confirmation dans toutes les paroisses et se voit chargé de régler une foule de questions qui lui sont soumises. Le P. Isidore accompagne Monseigneur afin d'aider à entendre les confessions, qui seront très nombreuses, tous les chrétiens tenant à s'approcher des sacrements à cette occasion.

» Sa Grandeur s'est rendue, pendant son séjour à Trivan-

drum, à la léproserie et à la prison, entourée, dans ces deux visites, par les Pères de *Carmel-Hill.* A la léproserie, nous reçûmes le prélat près de l'entrée principale : la plupart des malades catholiques s'étaient avancés jusque-là. Ce fut un jour inoubliable pour les pauvres lépreux. Monseigneur leur dit la sainte messe ; à l'évangile, il prononça une allocution en anglais que son secrétaire interpréta en malayalam ; il annonça que le Saint-Père leur envoyait une bénédiction spéciale comme gage de sa prédilection pour eux. « Le pape, leur disait-il,



Les PP. Philippe et Herman au milieu des lépreux catholiques à Oulamparé près de Trivandrum.

est le représentant de Jésus-Christ, qui aimait et guérissait les lépreux. Si vous n'obtenez pas votre guérison à votre tour, vous trouverez à coup sûr, dans la foi et l'amour de Jésus, les forces et les consolations qui doivent vous soutenir et vous préparer aux récompenses éternelles. » La bénédiction apostolique termina l'exhortation, que les pieux malades ont écoutée avec non moins de joie que d'attention. La messe se poursuivit, tandis que les lépreux priaient ensemble, à haute voix. Cette prière ressemble plutôt à une douce lamentation, et l'ac-

cent de ces voix plaintives dénote si bien la tristesse résignée de nos lépreux catholiques ! Tous communièrent de la main de leur premier pasteur, et, après la messe, sept d'entre eux reçurent le sacrement de confirmation. Monseigneur parla encore avant cette dernière cérémonie, et les larmes qui coulaient des yeux des heureux confirmés témoignaient, mieux que toutes les paroles, de leur profond bonheur.

» Le lendemain de ce jour, Sa Grandeur se rendit à la prison, où nous l'accompagnâmes également. Les prisonniers catholiques, réunis dans une salle commune, assistèrent à la messe de l'évêque. Après l'évangile, allocution tout appropriée à l'auditoire : à eux aussi le Saint-Père envoyait sa bénédiction; mais il leur fut appris de quelle tristesse ils remplissaient le cœur du Vicaire de Jésus-Christ par la mauvaise conduite qui leur avait valu les châtiments de la justice humaine ; il leur fut dit de quelle haine Notre-Seigneur poursuit le péché et quelles sont les rigueurs de la justice éternelle envers ceux qui ne font point pénitence ; enfin après quelques paroles d'encouragement, inspirées par la pensée de la divine miséricorde, il fut rappelé que les peines temporelles, acceptées en esprit d'expiation, font rentrer le coupable en grâce avec Dieu et avec les hommes. Une dizaine de prisonniers reçurent à leur tour le sacrement de confirmation. »

Nous aurons l'occasion de reparler des prisonniers de Trivandrum et surtout des pauvres et chers lépreux d'Oulamparé.

Une intéressante chrétienté. — « Saint-Pierre ! »

Poursuivons notre excursion à travers la Mission et accompagnons un moment le R. P. Grégoire qui visita le diocèse de Quilon en 1908.

Trivandrum, le 23 février 1908.

On célébrait hier la fête de S. Paschase, patron du révérend Père curé de l'église St-Joseph de la capitale. Nos braves catholiques aiment de tout leur cœur le digne missionnaire, tant à cause de son zèle inlassable que de sa bonté et de sa franchise. La paroisse était donc en fête, malgré les défenses que

le cher curé, par modestie, avait édictées. « Pas de sonnerie », avait-il dit, et les cloches allaient à toute volée ! Quand il en exprima son étonnement au sacristain, celui-ci de répondre malicieusement : « Ce n'est pas *moi*, Père, ce sont probablement quelques-uns de *vos paroissiens*... » « Pas de chant pendant la messe », avait encore prononcé le missionnaire ; mais que put-il, après le chant de l'*Introït* et du *Kyrie*, exécuté par les plus distingués de ses fidèles, sinon entonner solennellement le *Gloria?* Toutefois le clou de la fête fut une chose plus



La prison centrale de Trivandrum

(Au fond : la tour d'inspection ; près de là, le bâtiment marqué d'une croix est celui où se donnent les instructions et se célèbre la messe pour les prisonniers catholiques).

touchante encore. A la communion de sa messe, le digne Père vit s'approcher de la sainte table une longue file de chrétiens recueillis, — ils étaient deux cents environ -- de tout âge et de toute condition, qui s'étaient fait un devoir de communier en ce jour pour le bien-être spirituel et temporel du pasteur et du troupeau.

Quelle joie pour son cœur de prêtre et de père ! Quel exemple aussi pour tous les autres fidèles, non pas d'ici seulement, mais pour ceux de l'univers catholique ! Qu'il est beau de voir cette union ! Ils sont vraiment *un*, le curé et les paroissiens, le

berger et les ouailles de Trivandrum ! Aussi quand nous allâmes, le R. P. Philippe et moi, présenter à notre vénéré confrère nos souhaits de fête, il ne put s'empêcher de nous raconter tous les incidents de la matinée, quoiqu'il en voulût encore un peu à *ces désobéissants*. « Est-il possible, mon Père ? » repris-je. « Avez-vous donc oublié qu'à la fête du père, c'est la mère et les enfants qui sont les maîtres ? » — « C'est vrai », fit-il ; « mais, pour parler d'autre chose, je me rends cet après-midi à Koundambâgam ; vous me feriez plaisir en voulant bien m'accompagner ». L'offre fut acceptée avec bonheur.

Koundambâgam est un petit village, à 6 ou 7 milles de Trivandrum, enserré dans les montagnes et les bois. Il s'y trouve une petite chrétienté qui fut bien éprouvée autrefois, à cause de son éloignement des autres centres et surtout par suite du manque de missionnaires. Le zèle du R. P. Paschase contribua beaucoup à relever cette chrétienté et à l'accroître, au point qu'elle compte actuellement 400 âmes. A deux milles de là, au pied du Moukoukounou (la *colline du nez*), l'actif apôtre a moissonné une gerbe sur un nouveau champ, mûr pour la récolte ; je veux dire qu'il y a converti cinq familles dans une bourgade très populeuse. On espère y former bientôt une belle paroisse.

« La première fois que j'allai à Koundambâgam », raconte le P. Paschase, « je vis un homme accourant droit sur moi, tout essoufflé. « Oh ! Père, s'écria-t-il, que je suis heureux de vous rencontrer ! Qu'il vous plaise de m'aider, de me sauver ! Je ne sais pas aller en enfer, car je suis chrétien ; mais je ne sais non plus aller au ciel, car je n'en connais point la route. Oh ! Père, montrez-*moi* cette route, montrez-*nous* cette route !

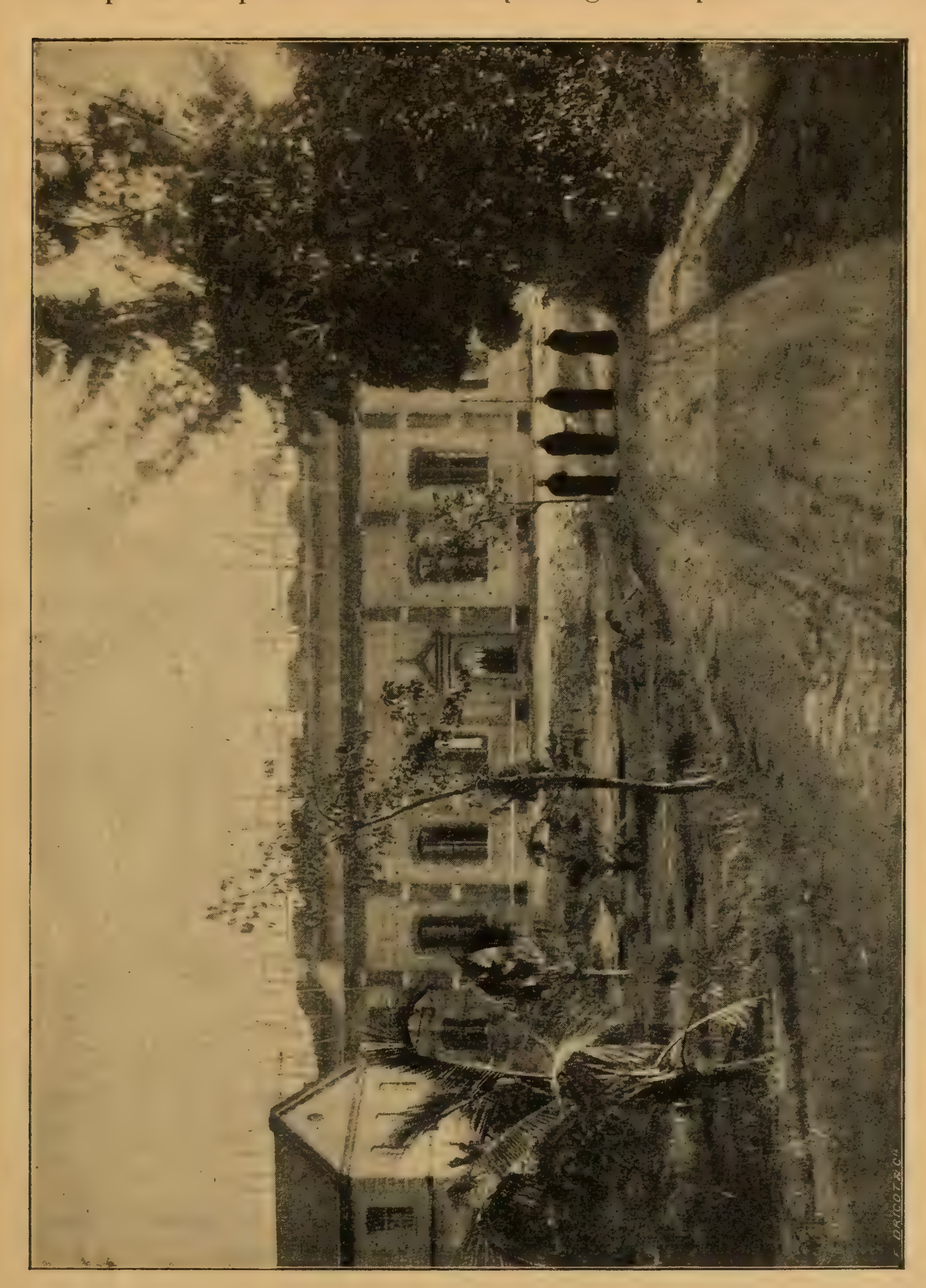
— Votre nom, mon ami ?

— *Saint-Pierre*, mon Père ! »

Le moyen de refuser quelque chose à une telle simplicité ! Le missionnaire agréa à l'instant cette demande et depuis lors il leur accorde tout son temps disponible et jusqu'au fond de sa boursette. Il a déjà bâti une grande école, où un maître diplômé donne l'instruction à une cinquantaine d'enfants ; à défaut d'église, c'est là qu'il prêche, célèbre de temps à autre les saints mystères et administre les sacrements.

Au prix de bien des déboires et à grands frais il a fait creuser près de l'école un puits, qui donne une eau excellente à toute la population. Ce n'est pas là un mince bienfait, si l'on songe qu'il ne s'en trouvait pas un seul dans la contrée...

Tous ces gens, tant pour la boisson que pour les autres usages, étaient forcés d'utiliser des réservoirs ou de chercher leur eau à une rivière qui, hors de la saison des pluies, n'a que deux à trois pieds de profondeur et où pataugent à plaisir hommes et



Église du monastère de Carmel-Hill (en construction) en 1908.

animaux. Faut-il s'étonner dès lors que des maladies infectieuses sévissent presque toujours dans ces parages?

Tout en causant nous atteignîmes le bord de cette rivière ; elle se nomme Karamanay *(rivière du château)*. Il y fallut des-

cendre de voiture et poursuivre la route à pied. Le chemin me semblait peu praticable ; mais, après avoir escaladé les monticules qui nous menaient toujours plus haut à travers les bois touffus et par des sentiers impossibles, nous débouchâmes enfin sur le plateau où l'école est bâtie.

Un petit nombre de chrétiens étaient là au guet. Dès qu'ils nous aperçurent, ils se mirent à frapper à coups redoublés une casserole de cuivre (c'est leur cloche !), et après moins d'un quart d'heure toute la population chrétienne nous entourait. Cette fois toute leur attention se concentrait sur ma personne ; ils en oubliaient presque de saluer leur vénéré pasteur et de lui souhaiter la bonne fête. Je les entendais chuchoter entre eux :



Une église de village.

« Voyez donc ! un Père sans barbe, la tête rasée ! quel grand chapelet il porte !... »

Tout à coup un homme se détache du groupe et s'avance vers moi. C'est *Saint-Pierre*, le patriarche de la communauté, et, sans préambule, me fait à peu près le discours suivant :

« *Swami* (c'est-à-dire : Père ou Prêtre), — nous possédions ici autrefois une petite chapelle bâtie en terre glaise, et, mon cœur en saigne encore quand j'y pense, il y a deux ans, à la saison des pluies, elle s'est effondrée !... Et vous comprenez,... vous comprenez bien que nous n'avons pas les moyens de la relever ; nous sommes de pauvres hères et ne vivons que d'herbes et de racines que nous trouvons dans la forêt. Et notre

cher Pasteur non plus ne sait pas la rebâtir, car sa bourse est plate. »

Du coin de l'œil je voyais le P. Paschase qui souriait avec satisfaction. Il se disait sans doute : « Bravo ! *Saint-Pierre*, vous débitez parfaitement votre rôle ! »

— « Courage et confiance ! » répondis-je, « j'emporte votre message en Belgique. Priez tous le bon Dieu qu'Il touche le cœur des chrétiens fortunés de ma patrie et vous suscite de généreux bienfaiteurs. Et vous surtout, *Pierre*, suppliez votre



Nouveaux convertis, accompagnés de leurs parrains et marraines respectifs.

puissant patron, le grand *Saint Pierre*, le portier du ciel, qu'il laisse entrer en paradis tous ceux qui auront participé à cette bonne œuvre ! »

Suite. — Rencontres diverses.

Le temps fuyait rapidement, et le P. Paschase ne pouvait plus tarder à donner son instruction pour retourner ensuite avec moi, d'autant plus qu'un détour restait à faire pour visiter et confesser une pauvre malade. Quand nous prîmes congé, ce fut un spectacle vraiment émouvant : c'étaient des *salâm*, des

salutations et des révérences, sans fin ; chacun réclamait une dernière bénédiction. De plus, presque tous les fidèles tinrent à nous escorter un quart d'heure durant.

Nous voyez-vous montant et descendant à nouveau, engagés dans les sentiers tortueux des collines, notre guide devant et, derrière nous, la longue troupe des chrétiens de Koundambâgam ? Le soleil baissait rapidement et nous envoyait ses rayons à travers les branches et le feuillage des arbres ; les fleurs et les plantes embaumaient notre passage ; les oiseaux entonnaient gaiement leur chant du soir. Une étape bien pittoresque et poétique, à coup sûr ! Nous fûmes à la rivière sans que je m'en doutasse.

« Où nous a-t-on menés ? » dis-je au P. Paschase ; « je ne vois ni pont ni barque, et le courant est large. » — « Un instant ! » fit-il, « tout cela n'est pas nécessaire ; » et tandis qu'il parlait encore, nous nous trouvâmes hissés sur les bras vigoureux de nos Indiens qui nous portèrent lestement, et à sec, à l'autre rive. Comme ils étaient fiers de leurs vivants fardeaux ! Encore cinq minutes de marche, et nous sommes à la grand'-route où notre carriole nous attend.



Nous avions roulé un mille environ, quand un petit garçon d'une douzaine d'années se mit à courir derrière la voiture : c'est un plaisir d'enfant, au Malabar comme en Belgique. Il nous faisait sans cesse de si gentils saluts, les mains jointes et à la manière des chrétiens, que je crus que c'était un enfant catholique. Je lui donnai une image de la Sainte Vierge. — « Voyons, » dit le P. Paschase, « il faut que nous sachions s'il est chrétien. Quel est ton nom, brave petit ?

— Krishna (le nom d'une divinité).

— Qui est là, sur cette image ?

— ??? »

Sans doute, l'enfant était païen. Mais le Père, avec son cœur d'apôtre, voulut avancer d'un pas.

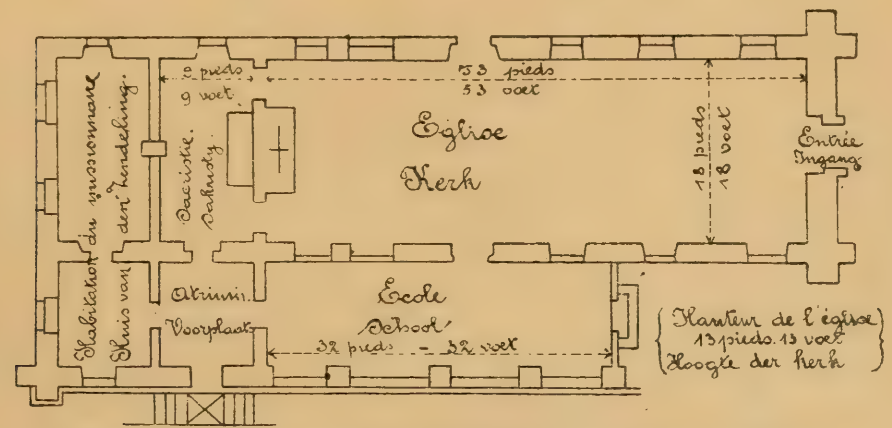
— « Krishna, demeures-tu seul ?

— Non, j'ai encore mes parents.

— Ne voudrais-tu pas, cher enfant, entrer dans notre religion ? Tu serais heureux pendant et après la vie !

— Mon père et ma mère me donnent du riz à manger ; pourquoi irais-je ailleurs ? »

Pauvre petit! il n'avait encore aucune idée de ce que c'est que la religion. Puisse la Très Sainte Vierge, dont il possède maintenant l'image, intercéder pour lui auprès du bon Dieu et lui obtenir la grâce de la foi! « Il n'y a pas à douter, assura le missionnaire, que cet enfant ne conserve soigneusement son image. En général les païens (nos païens de ces régions) portent à ces objets une vraie vénération ; ils ne sont point hostiles à notre sainte religion. Bien souvent j'en vois qui mettent quelque offrande au tronc de S. Antoine par exemple, ou qui nous apportent de l'huile pour les lampes du sanctuaire. Répétons-le encore : Le champ est mûr pour la moisson. Qui



Plan d'une église et d'une école dans une petite paroisse.

nous donnera des ouvriers et... des moyens plus suffisants? »

Enfin nous rentrâmes au Carmel-Hill, satisfaits tous les deux de cette bonne journée, lui, parce qu'il me l'avait ménagée, moi, à cause de tout ce qui m'avait été donné de voir et d'entendre.

P. Grégoire de la Vierge Marie, C. D.
(Visiteur provincial délégué.)

Encore à Koundambâgam. — Son histoire. — Excursion pittoresque.

Trivandrum (Carmel-Hill), décembre 1909.

Le 1er décembre dernier nous avons refait le petit voyage que le R. P. Grégoire a décrit l'année dernière ; j'y ai appris plusieurs choses que je veux vous communiquer.

Koundambâgam est un charmant village, situé à quatre milles de Trivandrum, à l'intérieur des terres et à l'écart de la grand'route, ce qui rend son accès difficile ; mais ceci a des avantages, tout comme en Europe : les habitants s'en tiennent d'autant mieux à l'abri de la corruption de la ville et se conservent davantage dans leur simplicité. C'est un des bourgs dont le R. P. Paschase, curé de la paroisse St-Joseph de Trivandrum, a le soin spirituel et qu'il regrette bien vivement de ne pouvoir visiter plus fréquemment. Chargé des devoirs multiples que lui impose une ville de 60.000 habitants, parmi lesquels sont disséminés ses 4.000 catholiques, il ne peut se rendre à Koundambâgam qu'à des intervalles plus ou moins longs pour y administrer les sacrements, pour instruire et consoler les fidèles, pour redresser les abus qui peuvent s'être glissés dans le troupeau, pour gagner de nouveaux membres à cette chrétienté encore toute jeune. Il y a là un champ vraiment mûr pour la récolte, et en peu de temps, quand les bras seront plus nombreux, on pourra gagner tout le village à notre sainte foi.

Le R. P. Paschase nous raconta comment il avait réussi dernièrement à opérer trois nouvelles conversions. Dans une famille où les enfants et petits-enfants avaient déjà reçu le baptême, les parents ainsi qu'une vieille tante, quoiqu'ils ne se montrassent point hostiles, ne voulaient cependant pas se faire chrétiens, prétextant qu'ils étaient trop vieux pour se convertir et changer de pratiques religieuses ! Ils voulaient mourir comme leurs pères étaient morts ! Toutes les exhortations du Père ne parvenaient ni à éclairer leur ignorance, ni à secouer leur apathie. Un jour le Père usa d'un expédient plus efficace. Ayant rassemblé les enfants, il les présenta aux parents et leur demanda s'ils les aimaient bien, et eux de répondre aussitôt : « Bien sûr, nous n'aimons rien tant au monde, et c'est précisément pour cela que nous leur avons permis de se faire chrétiens ! » — S'il en est ainsi, reprit le missionnaire, les enfants prieront tous ensemble la Reine du Ciel pour vous obtenir à votre tour une sincère conversion. Le Père se mit à genoux, entouré des enfants, et récita avec eux le chapelet. Après quoi il ne dit plus un mot aux parents, mais s'en retourna à sa demeure. Marie, le refuge assuré des pauvres pécheurs, avait exaucé l'humble prière des enfants ! Le lendemain les parents allèrent, de leur propre mouvement, trouver le missionnaire, qui les accueillit avec une joie facile à imaginer.

Mais où en suis-je de mon excursion à Koundambâgam ? — J'ai dit que le P. Paschase ne peut se rendre que de temps à autre au milieu de ses ouailles de la dernière heure ; il est pourtant une époque où, chaque année, le zélé missionnaire y passe plusieurs jours : c'est à la fête paroissiale du village, la Saint-François Xavier. Cette année il nous avait invités à venir le rejoindre, ce que nous avions accepté avec plaisir. Nous fîmes route, véhiculés dans la traditionnelle charrette à bœufs, jusqu'au delà de la rivière, que le R. P. Grégoire ne put passer qu'à dos d'hommes ; à présent les deux rives sont reliées par un grand pont en fer. Après ce passage, qui n'a donc plus le même intérêt qu'autrefois, nous fûmes bientôt forcés de mettre pied à terre, pour grimper jusqu'au village par un sentier très escarpé ; « au village », dis-je ; mais je devrais dire « à l'école », car les habitations se trouvent dispersées, introuvables, sur une grande étendue autour du centre qu'est la grande école ; nous y montâmes péniblement à travers les rochers et les bas-fonds creusés par les pluies. Cette école sert à tout : d'abord à sa destination première, l'instruction des enfants ; ensuite elle est le lieu de réunion des chrétiens, qui y viennent prier en commun le dimanche ; elle devient chapelle quand le Père est présent et qu'il y dit la sainte messe et y prêche.

A peine nous étions-nous engagés dans le petit chemin serpentant au milieu des broussailles, que nous aperçûmes le P. Paschase, qui était en tournée de visites. Lui-même se fit notre guide et retourna avec nous à l'école. Nous y trouvâmes quelques chrétiens qui étaient restés à prier après la messe du matin. Vers midi une réunion générale devait avoir lieu, et tous les enfants étaient convoqués. « En attendant, dit le bon Père, allons voir l'emplacement de la future église : ce n'est qu'à un mille d'ici. » Un mille (plus d'un kilomètre et demi) est chose terrible en plein soleil tropical ; nous avions bien nos grands chapeaux coloniaux et nos parapluies ou parasols à double tenture ; mais cela ne suffit pas à protéger nos têtes encore trop européennes. Nous nous mettons en marche quand même. Le R. P. Paschase prend les devants ; nous suivons à la file, car le chemin est étroit. Notre hôte, espagnol de naissance et accoutumé sans doute aux montagnes de sa patrie avant d'avoir eu à escalader celles de Malabar, n'éprouve aucune difficulté à gravir les rochers ; quant à nous, non encore déshabitués de nos plaines de Flandre, nous nous embarrassons,

nous glissons ; nos parasols ne nous servent plus d'abri contre le soleil, mais d'instrument à nous tenir en équilibre ou à nous hisser l'un l'autre sur les sommets qu'il nous faut franchir. Certes, pareil voyage présente des agréments multiples, pourvu qu'on n'y casse ni cou ni jambes ! Enfin nous arrivons ! Nous sommes sur une hauteur qui domine trois villages : le site est donc des plus avantageux pour y bâtir une église, où les chrétiens d'alentour pourraient venir sans peine, — la montée, pour eux, n'est qu'un jeu. Ce point deviendrait donc le centre d'une nombreuse chrétienté. Le sommet de la colline est un rocher nu, ce qui réduira considérablement le travail et les frais des fondations. Tout autour il y a d'énormes blocs de granit, comme de gros boulets de deux à trois mètres de hauteur, tombés là du ciel, et dont quelques-uns se sont fendus en tombant ; ils fourniront les pierres de construction, car il n'y a qu'à les tailler. Reste la main d'œuvre et le bois, et ce sera la part de la charité ! Que celle-ci daigne se hâter ! Il y va du salut de centaines d'âmes que, hélas ! les protestants ne convoitent que trop ; déjà ces derniers ont plusieurs temples dans les environs et ont enrôlé un grand nombre d'adeptes. Tout n'est pas perdu cependant, loin de là, et il suffira de peu d'efforts pour gagner tout ce monde, païens et protestants, à la vraie foi.

L'école de Koundambâgam. — Le missionnaire et ses enfants. — Pénitences publiques.

Nous retournons à l'école. Les classes des enfants y sont commencées : d'un côté les grandes filles, sous la direction d'une maîtresse, apprennent à faire la dentelle ; de l'autre les petites filles et les petits garçons font des essais de lecture et d'écriture. Cette classe est animée : assis sur leurs talons, en cercle, leurs livres et leurs feuilles de palmier (remplaçant les feuilles de papier) posés devant eux, les élèves ont l'oreille tendue aux questions posées par le maître. Celui-ci interroge le premier, et, à défaut d'une bonne réponse, passe au second et, au besoin, ainsi de suite ; celui qui donne la réponse correcte passe avant les autres. Il y a de la sorte une grande émulation parmi les enfants ; car il suffit d'un jour de négli-



Le P. Jean-Damascène à Neyattankaray, entouré d'un groupe de néophytes, baptisés en février 1905.

gence à l'étude pour passer du premier rang au dernier, et il faut parfois du temps pour regagner la place perdue.

Une chose m'intriguait. Aux côtés de la plupart des enfants je voyais soit des œufs soit des fruits. Ces comestibles n'étaient pas destinés aux élèves mêmes qui ne mangent pas ces choses crues telles qu'elles étaient. Mais le mystère se dévoila à l'approche de midi. Nous étions dans l'appartement du P. Paschase, quand tous les enfants y firent irruption, portant qui des œufs qui des fruits. C'était leur offrande habituelle pendant le séjour du Père au village. Qu'on dise encore que les missionnaires n'exploitent pas les noirs... ou les bruns !

Pour tout dire, je dois maintenant vous raconter une histoire malheureusement peu édifiante. Je disais plus haut que le Père profite de son passage à la naissante chrétienté pour y redresser les abus qu'il pourrait découvrir. Or cette année il eut bien vite connaissance d'un fait extrêmement grave. Comme circonstance atténuante remarquons que les lois païennes du pays sont peu rigoureuses au sujet de l'indissolubilité des liens du mariage, d'où il suit que de nouveaux convertis ne comprennent parfois pas assez le caractère sacré de la fidélité conjugale. Il était donc arrivé qu'un homme de Koundambâgam avait renvoyé sa femme légitime et en avait pris une autre. Dès le jour de son arrivée, le P. Paschase manda le coupable : celui-ci était venu, mais s'était montré récalcitrant ; le lendemain il ne vint pas à la messe. C'était la veille de la fête de S. François Xavier. Le missionnaire, attristé de savoir cette brebis galeuse au sein de son troupeau, ordonna à ses hommes de chercher le coupable et de le lui ramener. Ils y réussirent. Une seconde fois le Père reproche au néophyte sa mauvaise conduite, et comme ses remontrances ne produisent point l'effet espéré, il use d'un procédé que nos mœurs européennes nous font trouver étrange, mais qui est parfaitement reçu en ce pays ; toutefois les arguments « frappants » ne réussirent qu'à mettre le mari infidèle en fuite : à toutes jambes il court vers sa demeure ! Il avait compté sans l'agilité du Père qui, saisissant son bâton, suit son homme jusqu'au bout : la foule l'accompagne : enfin le coupable n'y tient plus, il se jette à genoux devant le missionnaire, implore son pardon et promet de se remettre en ordre. Il fallait battre le fer pendant qu'il était chaud. Le P. Paschase ordonne qu'on amène celle qui est la cause du dérèglement et la fait reconduire chez elle. Alors

la femme du malheureux est ramenée au logis, la réconciliation se fait, le Père bénit les époux et les exhorte à comprendre mieux leurs devoirs à l'avenir. Enfin il restait à réparer le scandale causé. Ici nous nous trouvons ramenés à la touchante et bienfaisante discipline de la primitive Eglise.

Le P. Paschase, usant d'un droit auquel nos chrétiens ne cherchent point à se soustraire, imposa à notre homme, en pénitence publique pour la faute publiquement commise, de se présenter le lendemain, jour de la fête, au milieu de l'assemblée



Le P. Ambroise, deux enfants chrétiens et un petit catéchumène.

des fidèles, portant une croix sur ses épaules ; à la messe du dimanche suivant, la même expiation devait se répéter encore ; ce n'était pas tout ; afin de fournir un gage plus certain de sa bonne volonté et de sa persévérance future, il reçut l'ordre d'aller trouver le Père à Trivandrum, après les fêtes, pour y faire sa confession et recevoir l'absolution.

Le lendemain, nous trouvâmes à l'école, convertie en chapelle, tous les chrétiens du village. Nous y vîmes aussi le pénitent chargé de sa croix. En ce jour quatre-vingt-dix-huit per-

sonnes, c.-à-d. tous les adultes, reçurent la sainte communion ; il y eut aussi treize baptêmes. Pour tout clôturer, distribution d'images cartonnées !

Cette visite nous mit dans les bonnes grâces des braves chrétiens de Koundambâgam ; nous devons leur avoir inspiré de la confiance, car déjà une requête nous a été adressée par les dentellières du village, qui demandent... des coussinets, ceux qu'elles emploient actuellement n'étant que des paquets de foin entourés d'un morceau de toile ; cela, naturellement, ne favorise pas le travail. Quelques jours plus tard nous arriva le principal du village pour nous demander, devinez quoi ! — Une vieille machine à coudre !... Nous ne voulons rien refuser ; mais nous ne pouvons encore donner autre chose qu'un espoir relatif.

P. Brocard de Saint-Elie, *C. D., miss.*

Une autre chrétienté. — Le lépreux de Mullivilay. — Aventures.

Dans la même direction, mais plus loin de Trivandrum, nous trouvons la florissante chrétienté de Neyattankaray. C'est encore le P. Brocard qui nous y conduira.

Trivandrum, 1er juin 1909.

Neyattankaray est un gros village situé à douze milles de Trivandrum ; il est le centre d'un immense district, confié à la garde pastorale du R. P. Jean Damascène, qui y travaille depuis neuf ans. Malheureusemnt un seul homme est loin de pouvoir accomplir, comme il le désirerait, une tâche si grande : cette chrétienté comprend six églises, — ou mieux *huit*, y comprises les deux qui sont en voie de construction, — distantes les unes des autres de plusieurs milles. Presque tout ce peuple ne voit généralement le missionnaire qu'une fois l'an, notamment à la fête patronale de chaque paroisse. Le Père s'y rend alors pour dix jours, reçoit les confessions, instruit, baptise, visite les fidèles : mais le reste de l'année ils sont abandonnés à la garde de leurs bons anges. Cependant la moisson des âmes est partout bien mûre ; le P. Damascène ne peut suffire

aux demandes d'admission dans le bercail de l'Eglise, car pour instruire les nouveaux venus il se verrait obligé d'abandonner les anciens.

Le doigt de Dieu s'est montré visible à l'origine d'un mouvement de conversions qui s'accentue tous les jours davantage.

A Mullivilay, bourg entièrement païen du district de Neyattankaray, se trouvait un Indien atteint de ce terrible mal qui consume l'homme de son vivant et fait tomber ses chairs en lambeaux, — de la lèpre! Sa famille, craignant la contagion,



Église de Camangodu (en construction), Visite au P. Ambroise en 1909.

le rejeta de son sein et refusa d'avoir désormais le moindre commerce avec lui. Pauvre lépreux! si misérable déjà par sa maladie même, devra-t-il encore mourir de faim? Il ne se laissa point abattre; il quitta son village et se rendit au bord de la mer, où les chrétiens sont nombreux et où par conséquent il espérait trouver quelque secours. En effet nos braves pêcheurs compatirent au triste sort du lépreux, et lui, mû sans doute par la reconnaissance, s'adjoignit à eux dans leurs prières. On sait qu'en l'absence du missionnaire les chrétiens sont fidèles à la prière en commun dans leur église. Mais voilà que les parents

de notre malade apprennent ses accointances avec les catholiques ; aussitôt ils envoient un messager pour lui enjoindre de s'éloigner de là et de renoncer aux pratiques de notre sainte religion ; s'il n'obéissait aussitôt, l'entrée de son village lui restait à jamais interdite, et l'exclusion de la caste était prononcée. Menace bien terrible pour un Indien que celle d'être exclu de sa caste : c'est presque cesser de vivre !... Déjà la grâce commençait son œuvre. Notre pauvre lépreux avait prié ! Il répondit hardiment aux envoyés de sa famille : « Si vous ne » voulez pas que j'aille chez les chrétiens et que je leur demande » l'aumône, pourquoi ne me donnez-vous vous-mêmes à man- » ger ? Parce que je suis lépreux, vous refusez tout contact » avec moi ; je vais donc chez les chrétiens : eux, ils me don- » nent du riz, et moi j'assiste à leurs prières. Je continuerai » de prier, et leur Dieu me rendra la santé. »

Frappés d'une réponse si catégorique, les messagers s'éloignèrent pour rapporter ces paroles à Mullivilay. Là aussi on se trouva interdit, et, bien loin de prononcer la sentence d'exclusion, tous promirent de se faire chrétiens si le malade guérissait. Des jours s'envolent, des semaines passent, la maladie gagne du terrain toujours, sans ébranler pourtant la confiance du pauvre souffrant qui prie, certain qu'il guérira. Qu'advint-il ? Un jour qu'il assistait aux prières et qu'il s'adressait à Dieu avec une ferveur plus grande encore que de coutume, il sentit tout d'un coup un changement profond dans tout son être : il regarde ses mains, dont les doigts étaient déjà à demi rongés, — plus de trace de lèpre ! Il regarde ses pieds et les voit parfaitement sains ; ce que la maladie avait enlevé, se trouvait restitué, — en effet, plus de trace de lèpre ! Hors de lui, le catéchumène de s'écrier : « *Mais je suis guéri ! Oui, le Dieu des chrétiens m'a guéri !* » Il va sans dire qu'on s'empresse autour du « lépreux », qu'on l'examine avec soin. Ce n'était plus le même homme : mais, quoiqu'on eût peine à en croire ses yeux, l'illusion n'était pas possible. Le bruit de cette guérison se répandit bien vite dans toute la contrée : les habitants de Mullivilay n'en purent nier l'évidence, et, fidèles à leur promesse, ils demandèrent tous le baptême...

Heureux le missionnaire à qui Dieu amène des âmes d'une manière si consolante et si merveilleuse !

Nous allions donc à Neyattankaray, le chef-lieu du district de ce nom, où Mgr l'Evêque travaille à établir un second centre,

aux demandes d'admission dans le bercail de l'Eglise, car pour instruire les nouveaux venus il se verrait obligé d'abandonner les anciens.

Le doigt de Dieu s'est montré visible à l'origine d'un mouvement de conversions qui s'accentue tous les jours davantage.

A Mullivilay, bourg entièrement païen du district de Neyattankaray, se trouvait un Indien atteint de ce terrible mal qui consume l'homme de son vivant et fait tomber ses chairs en lambeaux, — de la lèpre! Sa famille, craignant la contagion,



Église de Camangodu (en construction), Visite au P. Ambroise en 1909.

le rejeta de son sein et refusa d'avoir désormais le moindre commerce avec lui. Pauvre lépreux! si misérable déjà par sa maladie même, devra-t-il encore mourir de faim? Il ne se laissa point abattre; il quitta son village et se rendit au bord de la mer, où les chrétiens sont nombreux et où par conséquent il espérait trouver quelque secours. En effet nos braves pêcheurs compatirent au triste sort du lépreux, et lui, mû sans doute par la reconnaissance, s'adjoignit à eux dans leurs prières. On sait qu'en l'absence du missionnaire les chrétiens sont fidèles à la prière en commun dans leur église. Mais voilà que les parents

de notre malade apprennent ses accointances avec les catholiques ; aussitôt ils envoient un messager pour lui enjoindre de s'éloigner de là et de renoncer aux pratiques de notre sainte religion ; s'il n'obéissait aussitôt, l'entrée de son village lui restait à jamais interdite, et l'exclusion de la caste était prononcée. Menace bien terrible pour un Indien que celle d'être exclu de sa caste : c'est presque cesser de vivre !... Déjà la grâce commençait son œuvre. Notre pauvre lépreux avait prié ! Il répondit hardiment aux envoyés de sa famille : « Si vous ne » voulez pas que j'aille chez les chrétiens et que je leur demande » l'aumône, pourquoi ne me donnez-vous vous-mêmes à man- » ger ? Parce que je suis lépreux, vous refusez tout contact » avec moi ; je vais donc chez les chrétiens : eux, ils me don- » nent du riz, et moi j'assiste à leurs prières. Je continuerai » de prier, et leur Dieu me rendra la santé. »

Frappés d'une réponse si catégorique, les messagers s'éloignèrent pour rapporter ces paroles à Mullivilay. Là aussi on se trouva interdit, et, bien loin de prononcer la sentence d'exclusion, tous promirent de se faire chrétiens si le malade guérissait. Des jours s'envolent, des semaines passent, la maladie gagne du terrain toujours, sans ébranler pourtant la confiance du pauvre souffrant qui prie, certain qu'il guérira. Qu'advint-il ? Un jour qu'il assistait aux prières et qu'il s'adressait à Dieu avec une ferveur plus grande encore que de coutume, il sentit tout d'un coup un changement profond dans tout son être : il regarde ses mains, dont les doigts étaient déjà à demi rongés, — plus de trace de lèpre ! Il regarde ses pieds et les voit parfaitement sains ; ce que la maladie avait enlevé, se trouvait restitué, — en effet, plus de trace de lèpre ! Hors de lui, le catéchumène de s'écrier : « *Mais je suis guéri ! Oui, le Dieu des chrétiens m'a guéri !* » Il va sans dire qu'on s'empresse autour du « lépreux », qu'on l'examine avec soin. Ce n'était plus le même homme : mais, quoiqu'on eût peine à en croire ses yeux, l'illusion n'était pas possible. Le bruit de cette guérison se répandit bien vite dans toute la contrée : les habitants de Mullivilay n'en purent nier l'évidence, et, fidèles à leur promesse, ils demandèrent tous le baptême...

Heureux le missionnaire à qui Dieu amène des âmes d'une manière si consolante et si merveilleuse !

Nous allions donc à Neyattankaray, le chef-lieu du district de ce nom, où Mgr l'Evêque travaille à établir un second centre,

Après avoir roulé pendant une bonne heure, nous prîmes congé du R. P. Ambroise, qui allait accomplir son ministère, et nous nous remîmes en marche pour *Carmel-Hill*, où nous arrivâmes vers les cinq heures, heureux d'avoir vu un nouveau coin de la Mission, mais tristes à la pensée que tant d'âmes gisent encore dans les ténèbres,... faute de bras pour leur porter le flambeau de la Vérité...

P. Brocard de Saint-Elie, *C. D., miss.*

Une excursion dans le Sud. — Le florissant district de Mulagamudu.

Cette pénurie relative d'ouvriers apostoliques revient souvent sous la plume de nos missionnaires, de même que les bonnes dispositions du peuple, comme l'argument le plus convaincant dont ils appuient leurs appels pressants et sans cesse renouvelés, vers de nouveaux ouvriers dans le champ du Seigneur. — Trois nouveaux missionnaires prirent encore le chemin des Missions en 1910, et l'un d'eux nous écrivait, peu après leur arrivée à destination, la lettre suivante.

Trivandrum, 27 novembre 1910.

Comme je vous l'ai déjà annoncé, nous sommes arrivés tous les trois, sains et saufs, aux Indes. Le samedi, 12 de ce mois, nous fîmes, de bon matin, notre entrée à Trivandrum. Le T. R. P. Dominique, supérieur du couvent et en même temps vicaire-provincial des missionnaires du diocèse de Quilon, nous attendait au débarcadère. Vous devinez combien cordialement nous fûmes accueillis au *Carmel-Hill*. Ce m'était un vrai bonheur de revoir nos bien-aimés confrères tant du monastère que de la Mission ; eux de leur côté goûtaient une joie particulièrement sensible, vu qu'ils ne cessent de soupirer après des coopérateurs dans la grande œuvre à laquelle ils ont voué leur vie. Les bras en effet ne suffisent point au travail.

J'ai pu le constater une fois de plus, et non sans serrement de cœur, au cours d'un voyage qu'il m'a été donné de faire la semaine passée en compagnie du P. Vicaire-provincial. Ainsi le zélé P. Paulin nous confia que, dans la seule chrétienté con-

fiée à ses soins, *huit cents païens* demandaient le baptême sans pouvoir être exaucés ! « Ne faut-il pas, nous disait le digne Père, que je cherche à conserver les brebis que j'ai pu acquérir, avant de songer à étendre mon troupeau ? » On conçoit combien il doit être dur à un cœur sacerdotal, qui a tout quitté pour aller à la recherche des âmes, de se voir obligé d'en éconduire un grand nombre, au moins pour un temps. Or ce qui arrive au P. Paulin est aussi le cas auprès de la généralité des missionnaires, qui malgré tous leurs efforts, doivent s'avouer impuissants à tout faire. Si encore on était sûr de pouvoir accomplir demain ce qu'on remet aujourd'hui ! Mais le temps ne connaît point d'arrêt, et l'ennemi est aux aguets ! Là où le bon semeur qu'est le missionnaire catholique se voit obligé d'attendre, l'homme méchant peut venir et y enfoncer la mauvaise semence. Qui dira ce qu'en souffre l'apôtre fidèle de la foi et de l'amour de Jésus-Christ ?

La première étape de notre voyage fut Mulagamudu [1]. C'est là que nous rencontrâmes le P. Paulin, qui est le pasteur de cette belle chrétienté. Le lendemain de notre arrivée, nous assistâmes, dans la chapelle des chanoinesses-missionnaires de Saint-Augustin, à une cérémonie touchante. Quatre Sœurs belges, ainsi qu'une religieuse indigène, y prononçaient leurs vœux entre les mains de Sa Grandeur l'Evêque de Quilon. On n'assiste jamais sans émotion à une profession religieuse ; mais ce qui nous émut le plus, ce fut de voir, à la communion de la messe, les longues files des orphelines s'approcher de la sainte Table à la suite de leurs chères mères adoptives. Elles étaient bien deux cents, depuis les toutes petites — des anges, ornés d'ailes gentiment ajustées, — jusqu'aux aînées.

L'après-midi une autre solennité appela notre présence et notre attention. Monseigneur bénit et posa la première pierre de la nouvelle église paroissiale de Mulagamudu. L'église actuelle y est devenue, comme en tant d'autres centres, absolument trop étroite. Le P. Paulin ne conduit sous sa houlette pas moins de onze mille (11.000) chrétiens ; or l'ancienne église ne peut guère contenir plus de 300 personnes ! La nouvelle église sera assez vaste pour abriter 3.000 fidèles, attendu que les Indiens, n'usant ni de bancs ni de chaises, n'occupent que

1. Voir l'histoire religieuse de cette localité dans notre premier recueil : DANS L'INDE MALABARE, pp. 30 et suiv. ; et 237-239.

peu de place. La conséquence forcée du manque d'églises spacieuses est l'absence d'un grand nombre de fidèles aux messes et autres offices des dimanches et fêtes : on ne peut les obliger à se tenir à l'extérieur, exposés soit aux rayons brûlants du soleil, soit aux averses incessantes de la saison des pluies. Afin de remédier à cette triste situation, Mgr Benziger emploie, de même que les missionnaires, toutes les ressources disponibles à construire de nouvelles églises dans plusieurs centres, à commencer par les plus populeux.

L'évêque prononça ce soir-là, à Mulagamudu, devant le peuple assemblé, une vibrante allocution : il exhorta instamment les fidèles à prier pour les généreux chrétiens d'outre-mer, leurs bienfaiteurs, qui, sans connaître leurs protégés, par amour pour Dieu et pour les âmes, couvrent peu à peu la Mission entière d'églises et d'institutions religieuses et charitables. Il est beau et méritoire d'élever de nouveaux temples à la gloire du vrai Dieu ; il est louable de les orner avec magnificence : rien n'est trop riche pour le culte de Celui qui daigne habiter dans ces lieux. Mais il doit être trois fois méritoire de donner à Jésus une demeure convenable, là où ses temples ne sont que des copies de l'étable de Bethléem, là où les nécessités urgentes d'une multitude d'âmes requièrent l'établissement de sanctuaires moins étroits, dans lesquels elles puissent trouver la persévérance et la vie éternelle. Nous ne songeons même point au luxe extérieur : toute la beauté de nos églises réside dans le bien qui s'y opère !

Suite. — Le nouveau poste de Manguly. — L'avenir !

Nous partîmes le jour suivant pour Manguly, où le P. Jean de la Croix est à l'œuvre. Un travail assidu et béni de Dieu a fait de cet endroit, à peine connu il y a quelques années, un centre populeux de chrétiens : grâce au zèle du P. Jean, une belle église s'y élève déjà : elle est construite de manière à pouvoir être facilement agrandie, lorsque, selon l'espoir du missionnaire, son troupeau se sera encore multiplié. Jeudi dernier notre confrère a célébré le vingt-cinquième anniversaire de son entrée en religion ; il s'était promis de conférer, en ce jour, le

saint baptême à *quatre cents* païens convertis ; mais le diable, jaloux de la belle offrande que le ministre de l'Evangile voulait offrir à Dieu, en arrêta quelques-uns... « Partie remise n'est point partie perdue, » dit le P. Jean, qui compte bien retrouver les déserteurs. Je dois encore vous dire qu'il se donne actuel-



La nouvelle église de Manguly (1910).

lement à Manguly une mission de dix jours, tout comme cela se pratique dans les paroisses catholiques de notre patrie. Il y a sermon chaque matin et chaque soir. Les fidèles y accourent de loin, et l'on en voit beaucoup, après les exercices du soir, qui se couchent à la belle étoile devant l'église, afin d'être

prèts le matin pour entendre encore la parole de Dieu ; après quoi ils s'en retournent à leur travail et reviennent le soir. Vous le voyez : notre bon peuple ne s'épargne aucune peine pour profiter des soins spirituels de ses pasteurs, et ceux qui coopèrent de leurs aumônes aux œuvres de l'apostolat peuvent garder la certitude que leurs dons portent des fruits abondants.

P. JOSEPH DE N.-D. DU MONT-CARMEL, *C. D.*, *miss.*

Nous terminons ce chapitre, déjà long, mais trop court à notre gré, par une lettre du zélé missionnaire de Manguly dont on vient de dire les efforts et les conquêtes. Le P. Jean de la Croix écrivait, le 4 août 1908, au P. Zélateur des Missions les détails suivants, qui ne manquent point d'intérêt.

« Je vous envoie ci-incluse une nouvelle liste de néophytes... Jusqu'ici les conversions n'étaient pas très nombreuses dans ces parages ; mais j'espère que, une fois mon église construite, l'élan sera donné. Les païens pullulent au district de Manguly, dont les protestants du Sud ont fait, depuis quelque temps, leur centre. Mais déjà, grâce à Dieu, un mouvement sérieux vers l'Eglise catholique commence à se dessiner. A Eranielconam, déjà cinq familles de *kavadis* (caste des forgerons) sont baptisées, et il n'en reste plus qu'une de cette caste. Les *shanars* de ce village ne restent point indifférents ; j'y cueillerai sous peu, j'espère, ainsi que tout près de là, à Alankode, une ample moisson de catéchumènes.

» Ailleurs, notamment à Cunnangadu, localité située à près de deux milles de Manguly, j'ai bon espoir aussi. Ce bourg me paraît mûr : il compte une trentaine de maisons de *kavadis* et au moins cinquante de *shanars*. Le chef des « kavadis » a été baptisé dimanche dernier ; je l'ai nommé Eustache, formant des vœux pour qu'il se mette, comme un autre saint Eustache, à la tête de sa petite légion de kavadis pour les conduire tous à la victoire et à la gloire céleste. Quant aux *shanars*, le principal d'entre eux m'a promis de se convertir, et si celui-là est catholique, tous les autres suivront.

» Je vous supplie donc de prier beaucoup pour ce district et pour son humble pasteur ; veuillez me recommander aux bonnes prières de nos frères et sœurs en religion ainsi que de nos amis et bienfaiteurs : j'en attends les plus abondantes bénédictions du ciel ».



CHAPITRE SEPTIÈME

L'Œuvre de la grâce et l'action du missionnaire dans les conversions isolées

---

Appels et résistances.

Jusqu'ici il a été plutôt question d'apostolat public et de conversions générales, soit de villages entiers, soit de familles nombreuses. Mais chaque âme a son prix, un prix dont l'équivalent n'est pas à trouver en ce bas monde ; chacune d'entre elles n'a-t-elle point valu le sang d'un Dieu? Aussi bien le missionnaire catholique, à l'exemple du divin Pasteur, court à la recherche d'une seule brebis égarée avec non moins d'empressement et d'amour qu'à la conquête de peuplades entières. Il sait d'ailleurs que ses plus héroïques efforts demeureraient stériles sans la divine grâce, laquelle seule peut sanctifier les âmes et changer des pierres en enfants du fidèle Abraham.

Ce n'est pas toujours la lumière qui manque aux pauvres païens, mais souvent le courage et la générosité. En voici des exemples ,tirés d'une lettre du P. Victorin, datée d'Ernakulum, 11 février 1908.

« Dernièrement, une femme de la caste ouvrière des *chogas* amenait à notre couvent son enfant, gravement malade, implorant pour lui avec instance, bien qu'elle fût païenne, la faveur du baptême, « afin qu'il pût monter, disait-elle, au *ciel des chrétiens !* » Notre église, n'étant point paroissiale, ne possède pas

de fonts baptismaux ; nous envoyâmes donc la pauvre mère au missionnaire de la paroisse, qui fit du petit païen un enfant du bon Dieu. Quelques jours après la même femme nous revint ; son enfant était au ciel ! et elle voulait que ses restes fussent enterrés solennellement « à la manière des chrétiens. » Nous l'aidâmes avec joie à faire exécuter son pieux dessein. Ce sera, espérons-le, le commencement de sa propre conversion.

» Quelques familles de *chogas* demeurent non loin de notre église et nous témoignent un vrai dévouement et une grande confiance. Elles sont presque toutes encore païennes ; mais quand un enfant est malade, on nous l'apporte toujours pour que nous le bénissions ; quand il est guéri, les parents le reconduisent au couvent pour nous remercier. En signe de reconnaissance ils nous baisent le scapulaire, tout comme font les chrétiens. Nous ne manquons pas de profiter de ces visites pour les instruire et les engager à se convertir entièrement. Hélas ! savez-vous ce qu'ils répondent ? — Ils agissent tout comme beaucoup de lâches chrétiens en Europe : « Nous demanderons le baptême quand nous devrons mourir ! » Telle est parfois leur faiblesse devant les devoirs qui incombent aux chrétiens et surtout devant les épreuves qui résultent de leur conversion (1) !

» Au mois de décembre dernier, nos chrétiens engagèrent une malade à demander le baptême ; ils l'instruisirent eux-mêmes et la disposèrent pour le mieux à embrasser notre sainte religion. Son mari s'y opposa d'abord, dans la crainte d'être exclu de sa caste ; mais à la fin il laissa faire. Nos Pères se rendirent auprès de la catéchumène, qu'ils trouvèrent bien préparée et désireuse du sacrement de la régénération qu'ils ne tardèrent point à lui conférer. Elle vécut encore un mois et demi et mourut pieusement. Le malheureux mari se mit immédiatement en devoir de réunir une petite somme d'argent, qui lui permît de procurer à la défunte des funérailles très solennelles. Le missionnaire de son côté prend à cœur de célébrer des obsèques de ce genre avec une certaine pompe : les confréries de la paroisse y assistent en corps, ainsi qu'un grand nombre d'autres fidèles. C'est là un véritable apostolat. Notre homme cependant est resté païen; mais malgré cela et quoiqu'il soit pauvre, il nous apporta la semaine dernière l'honoraire

1. Voir sur les obstacles matériels qu'ils rencontrent, plus haut, p. 133.



Mgr Al. Benziger, C. D., entouré des missionnaires de son diocèse, après la consécration de l'église conventuelle de *Carmel-Hill* à Trivandrum, en 1910.

d'une messe à dire pour le repos éternel de sa femme ! Nous ne pûmes assez admirer une si grande piété dans cet infidèle et lui rendîmes son aumône avec la promesse de remplir quand même son désir. Sur nos instances réitérées en vue de lui faire embrasser la foi chrétienne, il repartit qu'il serait heureux de recevoir le baptême... à sa dernière heure !... »



Ecoutons maintenant des récits plus consolants ; les trois premiers sont extraits de la correspondance du P. Paulin, l'infatigable pasteur du florissant district de Mulagamudu.

Un prêtre du diable devient apôtre de Jésus-Christ.

2 novembre 1908.

Augustin, de la caste des barbiers, ci-devant prêtre du diable [1], fort connu de son nom païen Tamacaren, rejeta d'abord avec colère les tentatives faites pour le rapprocher de notre sainte foi. Il tomba malade et offrit force sacrifices au démon pour être guéri ; mais Satan fit la sourde oreille : l'état du pauvre Tamaceren s'aggrava, et bientôt il fut considéré comme perdu.

Voyant que malgré ses offrandes fréquemment renouvelées il n'obtenait aucun secours de son maître infernal, il se mit à réfléchir : « *Je l'ai servi de mon mieux*, se dit-il, *et cependant il ne m'aide pas. C'est qu'il ne veut ou ne sait pas me secourir ; je n'ai que faire d'un tel maître !* » Là-dessus il céda aux instances qui lui étaient faites pour l'amener à étudier notre sainte religion, et bientôt il se mit de tout cœur à apprendre les prières. Son état devint tellement grave, que je crus devoir lui donner le saint baptême avant son instruction complète, car je craignais qu'il ne vînt à mourir sans ce sacrement régénérateur, qui devait effacer bien des souillures. Il était sincèrement re-

1. Rappelons que les basses castes, au Malabar, sont vouées au culte, ou mieux dit, à la crainte des esprits mauvais. Leurs prêtres sont les *pèiadis* (littéralement : *danseurs du diable*), qui président aux sacrifices et rendent les oracles dans les pagodes de rang inférieur.

pentant et bien disposé. Quand je lui posai la question du rituel : « *Renoncez-vous à Satan?* » il répondit avec tout ce qui lui restait de vigueur : « *Oui, oui, je renonce à lui de toute mon âme : il m'a trompé assez longtemps, le vilain type ; qu'il s'en aille bien loin, il n'a plus rien à faire ici, je n'en veux plus entendre !* » Et tout joyeux, le brave homme sentit couler sur son front les eaux salutaires qui arrachaient son âme aux griffes du démon. Je l'appelai Augustin, au souvenir du grand Docteur dont nous célébrions la fête, en formulant le vœu que mon nouveau néophyte pût imiter son saint patron dans la seconde partie de sa vie, comme il avait eu le malheur de l'imiter (et plus que cela !) dans la première.

Contre tout espoir, mon Augustin guérit et se fit immédiatement apôtre. Il se mit avec ardeur à instruire ses proches et ses voisins : j'ai déjà baptisé son fils et sa fille, qui s'appellent maintenant Jean et Jeanne (*Arulappen* et *Arulamma*), le chef d'une autre famille ainsi que sa mère et plusieurs encore. Le fils marié d'Augustin et un certain nombre d'autres personnes apprennent les prières. Ainsi, par la grâce de Dieu et par le zèle apostolique d'un ex-prêtre du démon devenu l'humble serviteur et enfant du vrai Dieu, une chrétienté florissante est en voie de se former.

Les étapes d'une conversion.

Tout aussi belle fut la conquête d'un autre personnage, non moins influent que celui dont nous venons de lire la conversion. Sous le titre « Une belle conversion », le P. Paulin en fit le récit, le 10 mai 1909, dans les termes suivants.

Premières correspondances à la grâce.

Venkadachalam-Pillai, de caste noble, comme l'indique son titre de « Pillai », était le chef d'une petite colonie de *wellâlas* venus autrefois d'au delà des Ghattes et établis dans le territoire de notre Mission de Quilon. Il avait connu l'aisance ; mais une longue maladie lui avait fait perdre l'emploi gouvernemen-

tal qu'il occupait et avait épuisé à peu près les économies qu'il avait réalisées. La perte de sa femme fut un autre coup bien pénible pour lui. Cependant il continuait à subvenir par son travail à l'entretien de sa vieille mère et de ses quatre enfants.

Ayant des rapports fréquents avec les chrétiens, il n'avait



Grande fête dans un village du Sud.

pas tardé à remarquer que notre sainte religion est bien supérieure à l'abject paganisme avec ses dieux éhontés et ses pratiques ignobles. Cette idée le travaillait, et il voulut s'éclairer davantage. Il vint donc un jour me voir et me demanda des explications sur différents points. Je remerciai le bon Dieu qui jetait sur mon chemin cette âme de bonne volonté et affamée

de vérité ; je lui exposai toute l'économie de la religion catholique avec ses mystères si consolants et sa morale si belle.

D'une intelligence ouverte, il saisit bien vite ce qu'il y a de beau dans la doctrine de l'Eglise et se montra enchanté d'entendre ces vérités dont il n'avait auparavant pu attraper que des bribes. Je lui donnai des livres d'instruction religieuse et le congédiai après lui avoir fait promettre de venir me voir encore. Il se mit à étudier avec ardeur et, fidèle à sa promesse, vint fréquemment me rendre visite. J'en profitai pour continuer son instruction et le raffermir dans la foi.

Le diable se démène.

Mais le démon, qui voyait sa domination sur toute la petite tribu menacée par la conversion du chef, ne se laissa pas faire si aisément. Il commença par ameuter une partie de la caste contre celui qui voulait abandonner la religion des ancêtres et couvrir ainsi de honte tous ceux qui se trouvaient sous son autorité. Mais notre brave néophyte ne s'inquiéta guère de cette tempête. Bientôt quelques-uns de ses proches eux-mêmes, qui jusque-là l'avaient soutenu, se tournèrent contre lui et l'injurièrent de toutes les façons.

Venkadachalam-Pillai habitait une maison appartenant à son beau-frère, riche commerçant qui aspirait à devenir le chef de la tribu. Cet homme vint avec grand tapage déclarer qu'il ne voulait pas de chrétien dans une de ses maisons et que mon néophyte avait à déguerpir sur-le-champ ; joignant les faits aux paroles, le forcené, aidé de ses amis, se mit à jeter dehors tout ce qui se trouvait dans l'habitation, et Venkadachalam-Pillai, avec sa vieille mère et ses pauvres enfants, fut obligé de coucher à la belle étoile, jusqu'à ce que j'eusse fini de leur construire une nouvelle maisonnette.

Le tentateur change de tactique.

Sur ces entrefaites, des envoyés du ministre protestant se prirent subitement d'intérêt pour notre brave catéchumène et, venant le visiter, lui dirent mielleusement : « Nous venons d'apprendre que vous avez résolu de laisser là le hideux paganisme

et d'embrasser la religion du Christ. C'est très bien cela, et nous admirons le courage dont vous avez fait preuve ; nous sommes chrétiens, et nous avons notre église ici tout près ; venez chez nous ; nous vous bâtirons une belle maison, vous obtiendrez un emploi rémunérateur, et nous saurons bien faire en sorte que vous restiez chef de votre clan. Ainsi, sans rien perdre, vous avez tout à gagner à venir vous joindre à nous et vous mettre par là sous la protection de nos ministres, qui sont très influents ici. »

L'offre était bien tentante, et l'espoir de regagner la prospérité et une position honorée pousserait certaines gens à bien des choses ; mais notre généreux néophyte ne se laissa pas émouvoir par ces perspectives riantes. « Vous m'offrez des lambeaux de vérité et l'abondance sur la terre, » répondit-il aux perfides tentateurs ; « mais moi, je veux toute la vérité que j'ai appris à connaître et que vous n'avez pas ; c'est cette vérité seule qui m'assurera la félicité éternelle, et c'est celle-là que je veux. Je deviendrai catholique et rien d'autre. »

Déçus dans leur espoir et irrités de la fermeté du catéchumène, les protestants se retirèrent en proférant des menaces.

Nouvelles violences.

Les ennemis de Venkadachalam-Pillai avaient espéré pouvoir ébranler sa résolution en le dépouillant de ses biens ; se voyant détrompés, ils firent des promesses alléchantes. N'obtenant pas plus de succès, ils résolurent de s'attaquer à sa personne et, un soir qu'il revenait de son travail, ils l'attaquèrent à l'improviste, le rouèrent de coups et lui firent une sérieuse blessure au bras, au moyen d'un coutelas dont l'un des bandits s'était armé. Cela allait trop loin, et j'avertis la police, qui s'empara des malfaiteurs, leur administra une maîtresse correction et enfin, sur leur promesse écrite de se conduire à l'avenir bien sagement, les relâcha à ma prière.

L'ardeur guerrière des persécuteurs s'était calmée considérablement par l'effet de la bastonnade que les autorités leur avaient administrée, et ils n'osèrent plus s'attaquer directement au catéchumène, lequel continuait avec ardeur à se préparer au saint baptême. Nos ennemis soudoyèrent des Turcs pour le malmener. Plusieurs fois Venkadachalam-Pillai fut attaqué et

frappé par eux : mais je me rendis sur place et menaçai soudoyeurs et soudoyés de les faire tous arrêter. Ils savaient par expérience ce que leur vaudrait une nouvelle intervention de la police et se le tinrent pour dit. Depuis ce jour mon néophyte ne fut plus inquiété.

Notre généreux catéchumène avait été assez éprouvé. Il avait étudié avec zèle notre sainte religion, se montrant avide de lire tous les livres pieux ou de controverse qui pouvaient l'éclairer davantage. Le beau jour de la régénération arriva enfin pour Venkadachalam-Pillai, qui s'appellera désormais Joseph.

Le Baptême.

Tous les chrétiens du voisinage, qui avaient suivi avec le plus vif intérêt les phases de la lutte entre les suppôts du diable et le nouveau soldat du Christ, se firent un honneur d'escorter à l'église notre catéchumène et d'assister à son baptême ; même quelques païens, qui s'étaient jusque-là montrés ouvertement hostiles, vinrent demander pardon de leur animosité, et eux aussi restèrent timidement à l'église pendant la cérémonie, que je fis aussi solennelle que possible.

Une petite fête donnée aux chrétiens de l'endroit vint rendre la joie complète et aida, je n'en doute pas, à donner une idée plus grande de notre sainte religion aux pauvres païens des alentours, qui n'estiment les choses que d'après leur apparat extérieur. Quant au nouvau chrétien, Joseph, il exultait ; depuis ce jour sa ferveur et sa confiance au Dieu qui l'a constamment protégé dans toutes les difficultés, n'ont fait que grandir.

Épilogue.

Quelque temps s'est écoulé depuis cette consolante conversion. Les quatre enfants de Joseph, après une instruction solide des matières religieuses, ont à leur tour été régénérés par les saintes eaux du baptême. Sa mère qui, à cause de son grand âge, n'apprend que très lentement, en est encore aux prières ; mais elle aussi sera bientôt admise à la grâce du baptême.

Une autre famille de la tribu, amenée et instruite par Joseph,

a été reçue dans l'Eglise. Enfin deux familles, précisément celles qui se montrèrent les plus violentes dans la persécution contre Venkadachalam-Pillai, ont humblement demandé pardon et se préparent, par l'étude des prières chrétiennes, à entrer dans le bercail de l'Eglise catholique.

Bien des fois déjà, dans ma vie apostolique, j'ai admiré le courage que montrent certaines âmes dans leur attachement à la religion au milieu des persécutions que l'enfer leur suscite. Et pour qui connaît la faiblesse de caractère de l'Indien, il faut bien se dire : « C'est là l'œuvre de la droite du Très-Haut! » Et ma pensée se reporte vers ces âmes d'apôtres qui, soit au



Deux petites chrétiennes du Sud.

fond d'un cloître par leurs prières ardentes, soit dans le siècle par une vie simple et souvent héroïque, soit enfin au milieu du monde par une noble générosité, ont obtenu de Dieu la lumière qui montre la voie aux aveugles assis dans les ténèbres du paganisme, et la force qui élève jusqu'à l'héroïsme de faibles malheureux qui semblaient ne devoir jamais être qu'un jouet entre les mains de Satan. *Ego plantavi, Apollo rigavit, Deus autem incrementum dedit.* Si Dieu fait croître, ce sont des âmes vraiment charitables qui obtiennent les grâces pour la croissance ; ce sont elles souvent, qui sont les vrais instruments de la miséricorde du Seigneur.

P. Paulin de Jésus, *C. D., miss. ap.*

Comment on vole le ciel !

Le même missionnaire pouvait faire enregistrer, le 5 juillet 1909, une liste, après beaucoup d'autres, de soixante nouveaux enfants spirituels. Du rapport qui y était joint, nous extrayons le passage suivant qui concerne plus spécialement l'une de ces néophytes.

Chinnapillay, de la caste des *shanars*, observe le P. Paulin, était malade depuis longtemps. On l'avait portée à l'hôpital de l'Etat à Thuchalay ; seulement, après un court séjour dans cet établissement elle fut renvoyée chez elle, les médecins ayant déclaré que tout espoir de guérison était perdu. La vieille mère de Chinnapillay avait été baptisée autrefois ; mais, vivant toujours avec sa famille demeurée infidèle, elle avait, hélas ! plus ou moins oublié la religion chrétienne. Toutefois, à la vue du pitoyable état de sa fille, elle vint m'avertir et demander de sauver au moins son âme, puisque son corps était condamné.

Je commençais tout juste à prendre mon dîner, et l'on m'assura que, la malade n'étant pas en danger imminent, il suffirait que j'allasse la voir lorsque la chaleur du plein jour serait passée. Néanmoins un pressentiment insurmontable, la voix sans doute de mon bon ange, me poussait à ne pas différer de voler au secours de cette âme dans le besoin. Je me lève donc de table ; mais, avant que j'eusse le temps de me munir des objets nécessaires pour le baptême et de prendre quelques médecines avec moi, la vieille Pragasi, mère de Chinnapillay, avait disparu. Sur les vagues renseignements que j'avais pu saisir, je me rendis au village indiqué et y cherchai la maison de la malade, que je parvins enfin à trouver.

La pauvre mourante souffrait énormément. Je l'instruisis rapidement des principales vérités de la Foi : elle se déclara heureuse de recevoir le baptême et de mourir chrétienne. Elle répondit avec effort et conviction aux demandes que je lui posai d'après le Rituel, et bientôt son âme se trouva lavée et régénérée : elle était prête pour paraître devant Dieu. J'imposai le scapulaire à la néophyte, appelée désormais *Mariamey* (Marie), et une heure ne s'était pas écoulée que déjà la nouvelle

enfant de Dieu, devenue aussi l'enfant privilégiée de Marie, s'envolait au beau ciel que le Dieu de miséricorde lui ouvrait d'une manière si inattendue...

Le mari et les enfants de Mariamey avaient assisté impassibles à son baptême et, depuis lors, ne manifestaient nulle disposition à suivre l'exemple de leur épouse et mère. Mais voici que, il y a quelques jours, la vieille Pragasi vient m'avertir que l'un des fils de la défunte est tombé malade à son tour. Le pauvre enfant était couvert d'ulcères et réduit à l'extrémité. Après une instruction sommaire, je lui donnai le saint baptême avec le nom de Robert. Aux questions du Rituel le cher enfant répondit avec vivacité, et ses yeux intelligents, où tout ce qui lui restait de vie semblait s'être réfugié, brillaient de bonheur. Le petit malade vit encore ; mais je crois qu'il ne tardera pas à rejoindre sa mère au ciel...

Constance dans l'épreuve.

20 juillet 1908.

Il nous vient des conversions un peu partout, les unes par la voie ordinaire du ministère sacerdotal et de l'action des catéchistes, les autres, qui semblent menées directement par le bon Dieu.

Dans cette dernière catégorie rentre la conversion d'une brave famille ouvrière que j'ai baptisée récemment. Il y avait plusieurs mois que la grâce divine travaillait ces bonnes gens, sans qu'il y parût. Enfin, un jour, le chef de la famille, Samuel, protestant de nom et païen de fait, comme tant d'autres dans ces parages, vint me trouver tout penaud.

— Eh bien, qu'y a-t-il, mon ami ? lui dis-je.

— Père, je voudrais devenir catholique.

— C'est très bien, cela ; mais comment ce désir vous est-il venu ?

— Je ne sais pas, mais il y a bien longtemps que j'en parle à ma femme.

Toute la famille fut mise en instruction, et tout marchait à souhait, quand le fils aîné, un bon garçon de dix ans, fut subitement atteint du choléra qui porte ses ravages de différents

côtés. Aussitôt les protestants et les païens de se moquer de mes pauvres catéchumènes : « C'est parce que vous voulez abandonner votre religion que les dieux vous punissent ; hâtez-vous de revenir vers eux, si vous ne voulez pas être frappés tous de la maladie. » Le brave Samuel vint me trouver et, tout éploré, me raconta sa poignante épreuve et les insultes des suppôts du diable. C'était dur pour le pauvre père, car les Indiens sont très sensibles et très crédules en ces matières. Je consolai le brave cœur et tâchai de ranimer son enfant mourant ; mais c'était trop tard. Lorsque je demandai au petit moribond s'il voulait être baptisé pour aller au ciel, il ouvrit les yeux et trouva assez de force pour dire : « *Anna, rombe, rombe piam unde* (Oui, je le désire beaucoup, beaucoup) ! » Je baptisai le cher enfant, et peu après sa belle âme s'envolait au ciel.

Le coup était terrible pour les parents, et je craignis un moment que le courage ne vînt à leur défaillir sous la peur superstitieuse si naturelle aux Indiens et sous les railleries amères des païens et des protestants. Mais non, la grâce triompha jusqu'au bout, et mes chers néophytes n'en demandèrent que plus instamment le saint baptême. Je pus enfin céder à leurs pieuses instances et j'eus la douce joie de régénérer ces âmes simples et fortes dans les eaux salutaires du baptême. J'espère que cette famille deviendra une des meilleures de l'endroit.

L'épidémie m'a donné, cette fois encore, l'occasion de baptiser dans des familles païennes quelques enfants mourants ; mais ce n'est qu'avec la plus grande prudence qu'on peut réussir dans ce consolant ministère, tant les parents sont méfiants. Que Dieu soit béni, qui m'a permis d'envoyer ainsi au ciel, après de courtes heures de souffrance, quelques beaux anges de plus !

P. Paulin.

A la onzième heure...

C'est par la même pensée que débute une autre relation, dont nous ne voulons point priver le lecteur, quoiqu'elle date du mois d'octobre 1905. Il s'agit de la conversion et de la mort d'un Indien de Trivandrum, le fils spirituel et fils de prédilection d'un jeune missonnaire.

***

Artjasishta Asirwadappar jeinkeloukache weindikoolloum (saint Benoît, pour nous veuillez prier) ! — Cette invocation, écrivait le P. Aimé de la Sainte-Famille, je l'ai sur la langue chaque fois que je pense à la mort du premier païen qu'il me fut donné de baptiser et auquel je donnai le nom de Benoît, car je crois vraiment que son âme est montée directement au ciel. Jugez-en vous-mêmes, chers lecteurs, et avouez avec moi que la mort de Benoît doit m'être un sujet de profonde consolation.

Certes le bonheur du missionnaire est grand, quand il peut administrer le baptême à de petits enfants en danger de mort ; il sait qu'il les envoie du berceau au ciel. S. François-Xavier insistait vivement auprès de ses coopérateurs sur l'importance de ces baptêmes ; il savait en effet que ces âmes régénérées allaient prier au ciel pour la conversion de leurs compatriotes. Cependant le bonheur du missionnaire est plus grand encore, quand il peut baptiser des adultes, voire des vieillards, qui le lui demandent avec instances et qui vivent ensuite dans la pratique parfaite de leur nouvelle religion, conscients de la grâce immense que Dieu leur a accordée.

Tel fut mon cher Benoît, qui de son nom païen s'appelait Jetseram. C'était un vieillard de quatre-vingt-cinq ans. Il habitait non loin du couvent avec son fils, sa bru et leurs enfants. Ces derniers étaient catholiques ; lui-même demeurait obstinément attaché à ses dieux et ses déesses, bien qu'il ne prononçât jamais un mot contre la religion de ses enfants. Quant à se convertir lui-même, il n'en pouvait être question ; il prétendait vivre et mourir comme ses parents et ses ancêtres. Notre catéchiste s'était efforcé maintes fois de convaincre le vieillard, mais toujours sans résultat. A la fin il changea de tactique :

— Eh bien, Jetseram, ne sommes-nous pas une bonne paire d'amis ?

— Oh ! que si, répondit-il, amis nous le fûmes toujours.

— Or ça, je vous ai supplié souvent de vous convertir ; toujours vous me l'avez refusé ; n'en parlons plus; mais je voudrais vous demander une chose que, vu notre amitié, vous devez m'accorder.

— Volontiers ! du moment qu'il n'est pas question d'abandonner la religion de mes aïeux, je consens à tout.

— Voici ! accepterez-vous, en souvenir de moi, un présent,

ce petit rond en cuivre, une médaille que vous porterez toujours sur vous par amitié pour moi ?

— Oui, je le veux bien.

L'adroit catéchiste passa immédiatement au vieux une médaille de S. Benoît, et de peur qu'il ne la perdît, la lui attacha au bras.

Bonté divine ! le démon était vaincu. Le grand saint avait prononcé le *Vade retro, Satana :* « Arrière ! Satan, » et le bon vieillard se trouva changé sur l'heure.

Quand le lendemain le catéchiste se représenta chez lui, — le païen était souffrant depuis quelque temps, — il fut reçu à bras ouverts :

« Je veux me faire catholique », s'écria le vieillard, dès qu'il

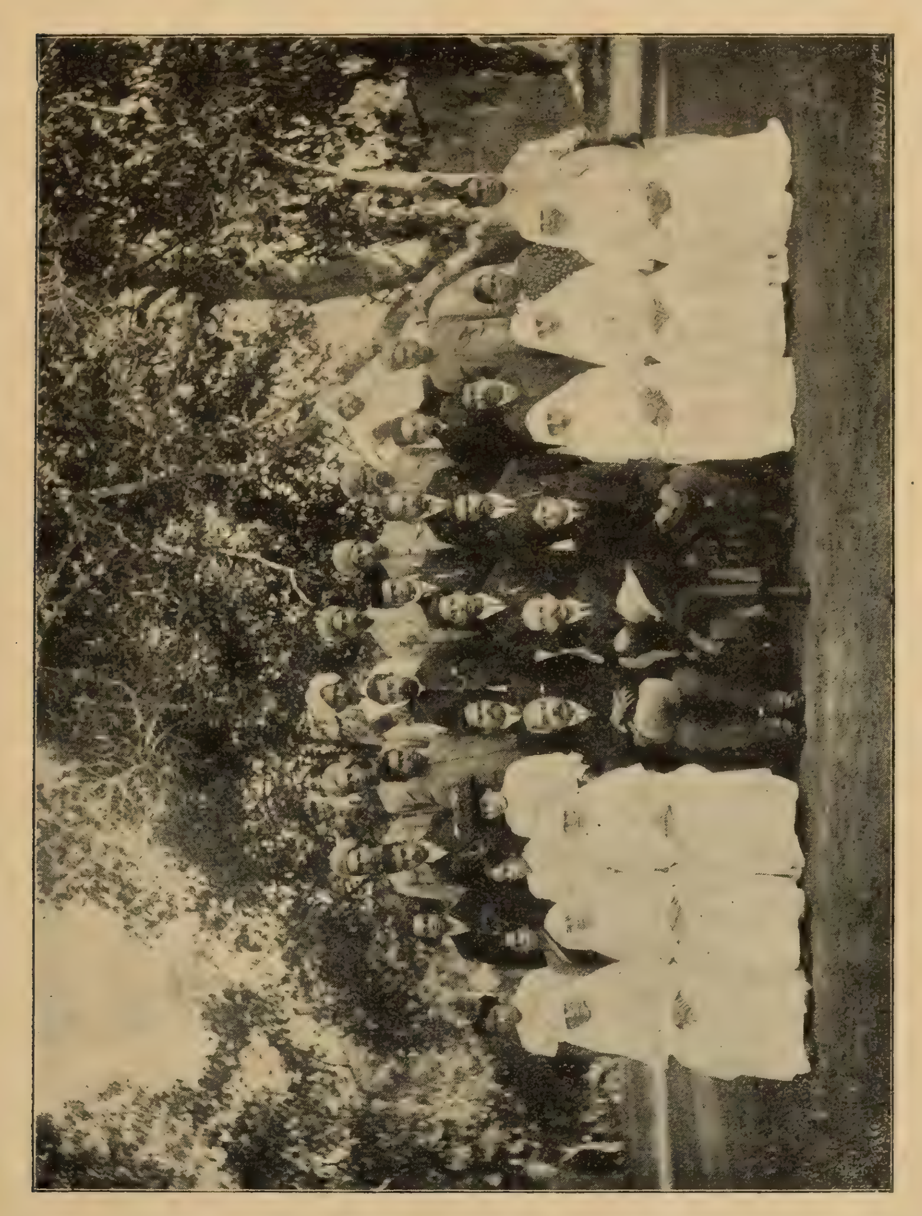


L'église provisoire de « Carmel Hill » à Trivandrum.

le vit, « instruisez-moi, et donnez-moi cette eau qui lavera mon âme. »

Le catéchiste était profondement ému. Voyant que les forces du vieillard déclinaient rapidement, il résolut de l'instruire brièvement, et de nous appeler sans retard. « Vous me parlez toujours », lui avait dit le malade, « des Swamis blancs qui sont venus dans le pays, je voudrais les voir. » Nous nous rendîmes donc chez lui pour le saluer et en même temps pour nous édifier à la vue de ses excellentes dispositions. Que la grâce de Dieu est puissante ! Le pauvre vieux ne faisait que prier et qu'adresser au bon Dieu les aspirations que son cœur lui suggérait ; car sa mémoire ne parvenait plus à retenir les formules. De temps en temps le souvenir d'un de ses anciens dieux lui

traversait l'esprit et lui venait sur la langue ; mais l'intervention du catéchiste y mit promptement bon ordre, et l'on n'entendit plus que les doux noms de Jésus, Marie, Joseph sortir de sa bouche. Nous étions bien touchés en le voyant étendu sur sa misérable couche, levant sans cesse les mains vers le ciel et disant à haute voix les simples et naïves prières de son cœur.



Les Sœurs de la Ste-Croix à l'Hôpital général de l'État à Trivandrum.

Je le baptisai, il y a un an, en la fête de Notre Mère Ste Thérèse, sous le nom de Benoît. Il n'avait plus qu'un désir et ne demandait plus à Dieu qu'une seule faveur, celle de pouvoir bientôt mourir.

« Seigneur », disait-il, en levant les mains, « quand donc pourrai-je venir près de vous ? »

Contre toute attente, il guérit. Il voulut à tout prix se rendre à l'église. Un petit chemin, étroit, escarpé, vrai chemin de chèvre, menait de sa hutte, située dans un creux du terrain, vers la grand'route d'où on est encore éloigné d'un quart d'heure de l'église. Benoît avait résolu d'y aller à tout prix, et rien ne fut capable de le retenir. Pauvre vieux ! Comme il peinait, soufflait, haletait ! Enfin, au bout d'une heure et demie, il arriva à l'église, se jeta à genoux et, le front courbé à terre, se mit à adorer son Dieu !

Il vécut encore une année, année qui se passa dans des aspirations continuelles vers le ciel. Notre catéchiste nous dit bien souvent qu'il ne comprenait pas comment un païen nouvellement converti pût si bien prier, ni où il cherchait les merveilleuses invocations qu'il adressait au Seigneur. Mon bon Benoît, saint et vieil ami, vous ne vîntes qu'à la onzième heure ; mais combien en avez-vous dépassés, de ceux qui furent appelés dès la première !

Benoît devint malade vers le commencement de septembre de cette année ; le R. P. Paulin et moi, nous allâmes lui administrer l'extrême-onction. Qu'il était touchant de lui entendre répéter les belles invocations que lui suggérait le catéchiste après chaque onction : « Mon bon Sauveur, pardonnez-moi les péchés que j'ai commis par les yeux,... par les oreilles,... » et ainsi de suite !

Il mourut le 12 septembre au soir, priant jusqu'au dernier moment ; il est monté au ciel en priant.

Sa famille et sa caste, encore toutes païennes, eussent bien voulu s'emparer du corps et l'enterrer d'après leurs us et coutumes ; mais nous veillions ; le lendemain je pus, ensemble avec le P. Ribeira, assistant du P. curé de Trivandrum, mettre le corps de mon vieillard dans la terre bénite du cimetière.

Les religieuses-missionnaires.

Il faudrait bien que, après avoir considéré la part du prêtre-missionnaire et de ses catéchistes dans l'œuvre de la conversion des âmes, nous jetions un coup d'œil sur celle qu'y ont les religieuses-missionnaires. Dans leurs écoles et leurs orphelinats,

Dans les lagunes du Travancore.

dans leurs dispensaires et jusque dans les hôpitaux de l'Etat, elles sont maintes fois l'instrument de la grâce divine ; rendues, par la consécration qu'elles ont faite de leur vie à la gloire et à l'amour de Jésus-Christ, participantes au divin sacerdoce, il leur est donné d'en accomplir parfois les œuvres avec une efficacité admirable. Les exemples abondent. Voici quelques traits seulement, auxquels force nous est de nous limiter.

« A la fin de l'année dernière, » écrivait une Sœur Carmélite Tertiaire en janvier 1908, « nous avons reçu — à l'Institution des SS.-Anges de Trivandrum — deux petites païennes, l'une de neuf ans, et l'autre de sept. Elles ont été trouvées errant dans les rues ; leurs parents étant morts l'un après l'autre, dans les montagnes, elles étaient venues à la grande ville pour trouver leur subsistance. Les malheureuses fillettes allaient jusqu'à avaler tout ce qu'elles pouvaient trouver, voire jusqu'à manger du sable, quand elles n'obtenaient rien de mieux pour assouvir leur faim ; enfin, devenues très malades, elles furent recueillies à l'hôpital.

» La plus jeune s'y est rétablie et nous a été amenée ; puis, un jour, l'aînée s'est échappée et est venue auprès de sa petite sœur à notre orphelinat. La Mère supérieure n'eut pas le courage de la reconduire à l'hôpital, surtout quand le docteur eut déclaré qu'il n'y avait point d'espoir de guérison pour la pauvrette. L'essentiel était de lui faire connaître notre sainte religion... Notre chère Mary, à peine baptisée, s'est envolée un soir, pendant l'*Angelus*, au beau ciel ! La veille, la petite de sept ans paraissait fort désolée : une de nos religieuses, le remarquant, s'approcha de la mignonne et lui parla du bonheur éternel dont sa sœur, déjà chrétienne, irait jouir, quand le bon Jésus l'aurait appelée auprès de Lui dans son Paradis.

» Quelques moments après, une de nos grandes orphelines vit la petite s'entretenir comme une grande personne avec sa sœur, lui parlant du ciel et de toutes ses joies ; elle lui recommandait de souffrir avec patience et d'attendre Jésus, qui allait venir bientôt pour la placer là, où il n'y a plus de souffrances... »

Non moins touchant est le récit par lequel nous terminons et que nous devons à la plume du P. Denis Huysman, prêtre tertiaire du Carmel et missionnaire apostolique au diocèse de Quilon.

8 octobre 1908.

C'était un dimanche après-midi, au sud de l'Inde, à deux milles de Mulagamudu. Deux de nos Sœurs belges de l'orphelinat étaient en voyage, voiturées dans la charrette à bœufs du couvent. Elles venaient de dépasser Tiruvancode, laissant derrière elles les dernières maisons de cette localité, ainsi que le petit temple païen qui s'élève à droite de la route. Des deux côtés on ne voit que bois et halliers : il n'y a plus d'habitations, et de bien rares passants animent le chemin, surtout que c'est dimanche : nos pêcheurs chrétiens n'ont pas été en mer, et conséquemment les vendeurs de poisson, chrétiens aussi, n'ont pas à courir au marché avec le produit de la pêche. Tout est tranquille et solitaire sur la route, et nos deux Sœurs roulent dans leur charrette au trot lent de leurs bœufs : elles regardent le paysage et se taisent, pour ne point troubler le silence de ces lieux.

L'une, tout à coup, montrant du doigt quelque chose au pied d'un arbre : « *Qu'est-ce là?* » s'écrie-t-elle ; « *voyez, on dirait que ça bouge!* » Ce n'était, à première vue, qu'un tas de haillons ; mais nos petites Sœurs sont si malignes... «*Nous y allons voir,* » pensèrent-elles tout haut et en même temps. « *Ti! halte-là!* » Vivement on arrête les bœufs, la charrette en est fortement secouée, et en moins d'un instant les deux Sœurs sautent le fossé et volent à l'entrée du bois.

Rien ne remue sous les guenilles, que l'une des Sœurs soulève au côté... Hélas! elle découvre un paquet de cheveux en désordre, couvrant la figure la plus défaite et la plus triste qu'on puisse imaginer. « *Pauvre petite vieille! vit-elle encore?* » On la secoue tendrement,... un pénible soupir s'exhale d'une bouche mourante,... les yeux s'ouvrent, mais sont ternes et semblent ne rien voir... « *La bonne pauvrette! qui est-elle? Où s'informer? ... Oh! la voilà!* » C'était la portière du couvent qui arrivait à la poursuite des Sœurs, munie d'un flacon de médecine pour un malade qu'elles avaient à visiter en route :

— « *Oh! Mère, voilà six jours que cette personne est couchée ici ; lundi dernier, quand j'allai au marché, je l'ai déjà vue!*

— *Et vous n'avez rien dit?*

— *Je croyais qu'on l'aurait enlevée de là bien vite!*

— *Mais qui lui donne à manger? Et d'où vient qu'elle est ainsi abandonnée?*

— *Mère, les chrétiens du bourg voisin lui apportent du kangy (eau de riz) !*

— *Mais elle va mourir !*

— *Oui, Mère, et les gens des alentours en ont bien peur; car ils seront sûrement accusés et auront à payer l'amende ; ils voudraient bien qu'on l'emportât.*

— *D'où est-elle ? Où demeure sa famille ?*

— *Mère, la malheureuse n'a qu'un gendre, chargé d'enfants et incapable de la nourrir ; il l'a mise dehors !...* »

Qui n'en serait attendri ? Six longs jours et six longues nuits, couchée sur la dure sans une parole, sans une plainte auxquelles on daignât ou pût répondre, exténuée au point de sentir ses paupières se fermer, incapable bientôt d'avaler la maigre pitance qu'une charité sans ressources lui fournit, la pauvre femme se meurt ! L'horrible faim, jointe aux autres privations, lui a donné un air hébété et la tient clouée au sol, tristement accroupie ;.... déjà elle paraît devenue insensible à ses souffrances.

Et les Sœurs poussent un profond soupir, se regardent comme pour se consulter : « *Oui*, disent-elles, *nous l'emportons, puisque personne n'en a pitié !* » Le bouvier, qui était venu voir à son tour, trouva que ce n'était pas prudent et, modestement, observa : « *Mère, un brahme a déjà écrit au Sirkar (l'administration publique) pour la faire recueillir.* » — « *Bien, mais en attendant la pauvre femme restera ici à mourir comme un chien ! Allons, que le Sirkar se débrouille, elle nous accompagne !* »

En effet les Sœurs estimaient trop hautement leur trouvaille pour délaisser la malheureuse païenne. Cependant elles s'étaient vues suivies par quelques curieux, parmi lesquels elles ont fait choix de deux hommes : « *Un coup d'épaule, nos amis ; apportez un fort bambou et une bonne pièce d'étoffe afin de porter cette pauvrette au couvent !* » — « *Oh ! Mères, ce sera beaucoup trop lourd !* » — « *Trop lourd? Voyons...* » Et l'une des Sœurs prend la malade sur ses bras comme elle aurait pris un enfant. « *C'est bien, Mère, nous allons.* » Le bambou et le drap sont bien vite apprêtés ; la malheureuse y est déposée, et nos deux hommes sont en route avec ce léger fardeau : on eût dit qu'ils avaient gagné des ailes ; ou étaient-ce les anges qui portaient sur leurs ailes la chère petite femme ?...

Tout un attroupement s'était formé pendant les préparatifs : on entourait les Sœurs avec une respectueuse admiration. La plus grande partie des curieux se composait de païens ; or l'un

d'eux, un *soudra* (1) de marque, s'avança et, avec un profond *salâm* (2) aux Sœurs, se mit à haranguer les assistants attentifs. « *Dive Toudan!* » s'écriait-il en désignant les Sœurs, « *ces Anges de Dieu!* » Mais nos anges n'attendirent pas la fin du sermon pour s'esquiver dans leur charrette et courir après les hommes qui emportaient leur précieux fardeau: elles ne purent les atteindre, bien que les bœufs eussent pris le galop. Les porteurs attendaient les Sœurs à la porte du couvent, tout en transpiration et fiers de la besogne accomplie. La pauvrette fut bien vite lavée et habillée ; ses ulcères et ses plaies aux épaules et aux bras, soignés et bandés ; elle prit un peu de bonne nourriture et revint à la vie. A la vie, dis-je, mais seulement pour recevoir le saint baptême et s'envoler ensuite au beau ciel.

1. La caste des *soudras* est l'une des plus honorables en ce pays.
2. Le *salâm* est le salut ou la révérence des Indiens païens.





CHAPITRE HUITIÈME

Excursions apostoliques — Les missionnaires à l'œuvre

Il n'est pas, sans doute, dans toute l'histoire de l'apostolat chrétien, de page plus admirable que celle où l'Apôtre des nations décrit les faveurs exceptionnelles dont le Seigneur l'a comblé, ainsi que les travaux, les périls, les souffrances qu'il a affrontés pour l'amour de Dieu et des âmes. Nous nous rappelions cette page à la lecture de plus d'une des confidences que nos apôtres actuels nous firent. « Souvent en péril dans les voyages, » dit S. Paul dans l'énumération de ses labeurs et de ses fatigues [1], « en péril sur les fleuves, en péril parmi les voleurs, au milieu des miens, en péril parmi les païens, en péril dans les villes, en péril dans les déserts, en péril sur la mer, en péril parmi les faux frères ; dans les travaux et les chagrins, dans les veilles nombreuses, dans la faim et la soif, dans les jeûnes sans cesse renouvelés, dans le froid et la nudité. Ajoutez à ces tribulations du dehors, ma sollicitude pour toutes les Eglises, mon labeur de chaque jour. Qui est faible, sans que je sois faible avec lui ? Qui est scandalisé, sans que je me consume ?... » Et cependant le grand Apôtre s'écrie, avec l'accent d'une sincérité profonde : « Je suis comblé de joie parmi toutes mes souffrances [2] ! »

C'est un spectacle semblable, — s'il nous est permis de faire ce rapprochement, — auquel les récits suivants nous feront

---

1. Seconde épître aux Corinthiens, XI.
1. II Cor., VII, 4.

assister. Nous entendons d'abord un vieux missionnaire, le R. P. Alphonse-Marie des Anges, nous raconter quelques traits de ses expéditions dans le district des montagnes du Nord-Est du Travancore. Il a été raconté ailleurs au milieu de quelles péripéties et par suite de quelles circonstances providentielles les postes de Munnâr et de Dévikulam purent être établis (vers 1897). La route vers ces parages, du côté de Vérapoly, est très pénible, voire dangereuse ; les planteurs anglais y viennent par le Maduré. Mais laissons la plume au P. Alphonse.

Le ministère dans la région des montagnes.

Munnâr, 6 avril 1903.

Je suis arrivé ici sans accident, Dieu merci. J'ai retrouvé dans les forêts les trois sauvages que j'avais baptisés lors de mon premier voyage, ce qui me consola beaucoup. Comme je leur demandais s'ils pensaient encore quelquefois au bon Dieu, ils me répondirent *qu'ils s'en souvenaient toujours.* Ils se montrèrent fort pieux. Je les ai confessés sur le grand chemin et leur ai donné des habits, des scapulaires et... nos provisions. Cette dernière libéralité nous coûta cher, car le jour avant notre arrivée, les vivres nous manquèrent complètement ; aussi dûmes-nous courir pour ne pas mourir de faim dans ces épouvantables forêts. On y trouve bien quelques fruits, qui auraient pu nous servir ; mais nous ne les connaissions pas suffisamment, et mieux vaut un bon jour de jeûne qu'une imprudence. Je n'ai d'ailleurs rien regretté ; j'étais encore tout entier au bonheur d'avoir revu mes chers néophytes de la forêt et d'avoir pu leur donner quelque secours. Ils sont trois, ai-je dit ; un quatrième est en voie de se joindre à eux, et plusieurs autres se préparent également au baptême.

Les païens d'ici sont beaucoup plus simples que ceux d'en bas. Il est touchant de voir les enfants de notre école ; plusieurs d'entre eux ne sont pas encore baptisés ; nous attendons en effet la conversion de leurs parents ; mais ils prient comme s'ils étaient déjà chrétiens. On a bien ri dimanche dernier, jour des Rameaux, lorsqu'on remarqua que le premier qui se présentait



Vue sur l'église et l'école catholiques de Munnâr.

pour recevoir le rameau bénit, était un enfant de dix ans, encore païen.

Le projet de la fondation de notre chapelle a réveillé le diable, et celui-ci ses amis, je veux dire les païens et les protestants ; les premiers augmentent partout le nombre des petites pagodes, et les hérétiques ramassent de l'argent pour leurs églises. La Mission protestante offre au pasteur qui voudrait se fixer ici 150 roupies par mois, et la Compagnie en ajouterait autant ; mais, jusqu'à présent, personne ne s'est présenté pour recueillir ces jolis honoraires (6.120 fr. par an) : un missionnaire protestant ne s'expose pas, pour si peu, aux fièvres des jungles ! Celles-ci sont redoutables en effet et elles sévissent fréquemment dans nos forêts. Leur école, œuvre de l'envie, est tombée ; la nôtre marche bien : elle compte aujourd'hui vingt enfants, ce qui est beaucoup, eu égard aux distances qui séparent les familles.

Mes chers chrétiens ont arrangé et orné la chapelle provisoire « comme une fleur ». Ils raffolent des solennités religieuses ; mais je ne puis encore faire que peu de chose. Jugez-en plutôt : j'emploie une tasse à thé comme encensoir, et des bouteilles comme chandeliers !... Les *Pandys* (c'est le nom que l'on donne aux indigènes de ces parages) ont un respect incroyable pour le prêtre : ils le saluent comme les chrétiens d'Europe vénèrent le Saint Sacrement exposé.

Ernakulum, 15 juin 1903.

J'ai couru à Munnâr un très grave danger. Comme je me préparais à une course très lointaine, une fièvre violente me prit et, en deux jours, me conduisit aux portes du tombeau. Monseigneur l'archevêque eut la bonté d'envoyer deux confrères à mon secours, les PP. Elie et Géréon. Ils m'ont fait transporter jusqu'ici, plus mort que vif : le trajet dura vingt jours.

Je dois à la vérité et à la reconnaissance de dire que la Compagnie anglaise qui possède tous les territoires de Munnâr, s'est montrée à mon égard d'une bienveillance admirable. Les directeurs firent amener les Pères auprès de moi et nous reconduisirent gratuitement dans des voitures à chevaux jusqu'aux extrémités de la région des montagnes. Là on descendit nos valises par le funiculaire électrique de la Compagnie, laquelle alla jusqu'à nous pourvoir de vivres et jusqu'à mettre des

hommes à notre service pour me transporter dans une chaise à porteurs. Arrivés à la plaine, nous trouvâmes des chars à bœufs, préparés par ordre télégraphique. Enfin on mit à notre disposition le magnifique *bungalow* (hôtel) de Body, la première ville des Pandys.

Daigne le bon Dieu récompenser lui-même mes bienfaiteurs!

De là, nous fûmes obligés de faire un long détour vers le nord pour arriver au chemin de fer. J'étais toujours incapable de marcher. Dans ce trajet les RR. PP. Jésuites de Trichinopoly et les RR. PP. des Missions Etrangères de Coïmbatore nous ont accueillis et traités avec une bonté et une générosité vraiment fraternelles. Et voilà comment j'arrivai ou plutôt comment je fus apporté en ce couvent d'Ernakulum, où je suis l'objet des soins quasi-maternels de toute la communauté ; aussi suis-je à peu près guéri.

P. ALPHONSE-MARIE DES ANGES, *C. D., miss. ap.*

Un an ne s'était pas encore écoulé, que le courageux vieillard écrivait, de sa résidence ordinaire, les lignes suivantes :

« *Angamally, 24 janvier 1904.*

« Mes bons Pandys de la montagne m'attirent. Un jeune missionnaire, le P. Julien, s'offre pour m'accompagner à Munnâr. Nous partirons, comme d'habitude, vers la mi-carême. Personne n'ose y aller seul, et je ne conçois que trop aisément la crainte que ce voyage inspire ; quant à moi, je suis obligé de me ménager quelque peu, puisqu'on a peur de ma faiblesse et qu'apparemment les fièvres me guettent là-bas. Mais en avant ! Beaucoup d'âmes nous attendent. »

Le 13 février, le R. P. Alphonse écrit, plein d'enthousiasme: « Monseigneur nous a permis d'aller à Munnâr *pour deux mois !* » Pour comprendre ce que signifie cette exclamation, il faut savoir que le missionnaire s'était vu refuser d'abord l'autorisation d'entreprendre encore le périlleux voyage qui avait failli lui coûter la vie. En effet, ce n'est pas tout que de séjourner à Munnâr même, où les planteurs anglais ont réussi à créer un site plus ou moins salubre : il y a aussi les voyages et les courses à travers les forêts, les nuits passées à la belle étoile, *sur les arbres*, seul lieu de refuge contre les tigres et les éléphants sauvages, l'exténuation résultant nécessairement de ces fatigues et de ces privations ; ajoutez-y une chaleur torride

jointe à l'humidité des bois et, comme effet presque inévitable de toutes ces causes réunies, la perspective de la fièvre mortelle des jungles. Mgr l'Archevêque de Vérapoly, qui a lui-même, dans son long ministère au Malabar, couru tous ces dangers, avait cru de son devoir d'interdire au P. Alphonse l'expédition projetée. Le vaillant apôtre remercia Sa Grandeur de sa paternelle sollicitude ; mais à force d'instances et de supplications, il parvint à fléchir son opposition ; dégageant ainsi la responsabilité du prélat, il fit le sacrifice de sa vie et se mit en route avec son compagnon et quelques Indiens. Voici ce qu'il écrivait le 14 mars de Munnâr même :



Corps de musique populaire au Travancore.

« ...En route, j'ai eu le bonheur de revoir les premiers fidèles que j'avais baptisés dix années auparavant. Ils nous trouvèrent aux coups de fusil conventionnels. Le bon Dieu leur a donné deux enfants (des jumeaux) depuis notre dernière entrevue ; je les ai baptisés, après avoir entendu, assis sur un tronc d'arbre au bord d'une rivière, la confession des parents. Ils s'en retournèrent joyeux, pleins de courage et vêtus d'un pagne tout neuf dont je leur fis cadeau. Pauvres habitants des bois, comme vous feriez rougir beaucoup de chrétiens d'au delà des mers ! Ils ont la vie bien rude : des espèces de cabanes, ou plutôt de véritables

nids, construits avec des branches entrelacées sous la couronne des arbres, leur servent de demeures (1) ; pour toute nourriture, ils n'ont généralement que les fruits sauvages qu'ils doivent chercher dans les clairières de leurs montagnes. Tout ce qu'ils m'ont demandé, ce sont deux plats ou assiettes, dont ils voudraient se servir pour prendre leurs repas ; j'ai promis de leur en faire cadeau au retour.

Le P. Julien, mon compagnon et peut-être mon successeur, est très courageux. Il marchait imperturbable à la tête de notre petite caravane, au milieu de fraîches traces et du bruit des éléphants, tandis que les indigènes eux-mêmes fuyaient effrayés.

Notre école de Munnâr prospère toujours ; le maître y fait beaucoup de bien : c'est un catéchiste exemplaire, qui parcourt les plantations, instruisant, baptisant et donnant de bons conseils. — L'avenir est incertain ici comme partout ailleurs; mais je crois qu'il nous réserve de grandes consolations. »

L'espoir du pieux missionnaire s'est pleinement réalisé, et il a été donné à lui-même de cueillir les premiers fruits que ses efforts y avaient fait mûrir. Deux nouveaux extraits de sa correspondance suffiront pour nous en rendre compte.

Munnâr, 8 avril 1907.

Nous voici sur ces montagnes, à 6.000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le voyage a été assez heureux, si j'excepte une demi-journée, plus que pénible. C'était à la montée la plus escarpée, s'élevant en forme d'une gigantesque échelle posée à l'envers ; nous faillîmes étouffer de chaleur et fûmes pris d'une soif intolérable. Au pied de cette pente est l'endroit où la compagnie anglaise de plantations installée ici transmet ses produits, par un funiculaire long de 7 milles. Il était 9 heures du matin. On nous assura que d'en bas jusqu'à la station centrale, il n'y avait que 3 milles et que deux chevaux étaient envoyés à notre rencontre. Nous commençâmes donc à marcher, d'autant plus que notre gîte était pire qu'une étable : nous n'avions eu, pour nous reposer, que les sacs de marchandises amoncelés partout ; ni tables, ni chaises, rien.

Un petit cheval nous arriva quand nous étions déjà bien fatigués ; mais il nous fut de peu d'utilité. Sa Grandeur ne voulut point le monter, par délicatesse, et un peu sans doute par la crainte d'être emporté par l'animal et de tomber dans

---

1. Voir plus haut, p. 145.

quelque précipice. Ainsi, moi pour lui, et lui pour moi, nous nous privâmes par la majeure partie du trajet de la dangereuse aide de la pauvre bête qui n'y comprenait rien. Le soleil, qui d'abord était couvert, sortit comme du feu ; nous ne trouvâmes pas une goutte d'eau et pas un brin d'ombre, et trois milles nous parurent longs comme cent. Je craignis un moment que l'archevêque ne perdît connaissance et je lui renvoyai le cheval, mais, comme j'ai dit, il ne voulut point s'en servir ; ainsi il devint inutile pour tous les deux.

A la fin, vers 1 1/2 h. après-midi, nous arrivâmes au plateau presqu'évanouis. Monseigneur me dit que ce qu'il avait craint le plus, c'était de perdre la tête : mais, ajouta-t-il, que tout soit pour Notre-Seigneur ! Les chrétiens nous accueillirent avec beaucoup d'égards et de vives démonstrations de joie. Nous fûmes bien vite remis de nos fatigues. Sa Grandeur partit presque immédiatement par *trac* pour Munnâr ; quant à moi, je restai là pour administrer les sacrements. J'eus la consolation de convertir un chef de protestants et de recevoir son abjuration. P. ALPHONSE-MARIE DES ANGES, *C. D., miss. ap.*

« *L'Invention de la Sainte-Croix.* »

Munnâr, 6 mai 1907.

Le courageux P. Julien avait planté une grande croix sur un des plus hauts pics de la contrée *(Anamudi)*; mais pour n'avoir pas été enfoncée suffisamment, la croix s'était renversée. Nous remarquâmes avec peine que l'insigne béni de notre Rédemption ne dominait plus ces nouveaux champs d'apostolat. Aussi le 2 mai nous nous mîmes en route, Monseigneur et votre serviteur, pour aller relever le pieux monument. Nous parvînmes au sommet d'Anamudi sans aventures spéciales. Seulement la chaleur était si forte que le pauvre archevêque, après avoir passé deux ou trois collines, se vit dans la nécessité de changer de linge, — précaution nécessaire si l'on veut échapper aux fièvres des jungles, le fléau de ces parages ; — il dut renouveler l'opération à l'arrivée. Nous ne rencontrâmes qu'un seul être vivant, une chèvre sauvage qui gambada entre nous deux ; nous tâchâmes de la prendre, mais, plus agile que nous, elle regagna prestement la forêt.

Nous redressâmes donc la croix et prîmes une légère réfection. La contemplation du magnifique panorama qui se déroulait devant nos regards nous retint quelque temps encore dans ce lieu. Tout le Malabar semble se montrer d'un coup : on a vue sur les beaux lacs d'Aleppy et de Cochin, sur les plaines d'Ernakulum et les montagnes de Peermade, qui, de là, n'apparaissent que comme de minuscules collines. L'œil repose avec ravissement sur les vertes prairies sillonnées de clairs ruisseaux et entourées de riches plantations de café, de thé et de gingembre : le versant des monts est, çà et là, dans les concavités des rocs, agréablement boisé, et plus loin la colline porte la tête de l'impénétrable forêt qui s'avance, à une étendue de 60 milles, jusqu'à Kodamangalam.

Monseigneur l'archevêque disait qu'il n'avait pas vu au monde pareil spectacle. Il est féerique à coup sûr : quelques défilés entre les montagnes semblent être les croisées de cette immense salle de fête de la nature, et à travers ces clairières se découvrent les régions de Coromandel, de Coïmbatore, du Malabar septentrional, de Quilon. L'impression qui se dégage de tout cet ensemble est inexprimable.

Mais tout n'est pas poésie. Il y a les redoutables habitants de ces sommets : les tigres, les léopards et les loups ; en bas, les éléphants, les buffles et, auprès de ces maîtres de la jungle, la très populeuse nation d'une espèce de petites sangsues, qui vous montent insensiblement sur les jambes et le corps et vous couvrent, mais sans danger aucun, de plaies et de sang. La terreur de la contrée est l'épouvantable tigre royal qui, d'un saut, emporte la tête de celui qu'il attaque et ne laisse point le temps de se défendre.

Il me reste à vous dire un petit incident du retour. A peine étions-nous descendus du pic, que l'archevêque s'aperçut qu'il n'avait plus sa croix pectorale ; il affronta la fatigue d'une nouvelle ascension et, très inquiet, se mit à chercher avec nous autour de la grande croix. Nous ne trouvâmes rien et nous nous éloignâmes tristement de ce lieu. Monseigneur était vraiment affligé, pensant qu'il avait perdu une relique de la vraie croix enchâssée dans sa croix pectorale, et disant qu'il n'oublierait, de sa vie, une pareille faute. Heureusement nous nous rappelâmes l'endroit où Sa Grandeur avait dû changer de vêtements la première fois ; mais comme le chemin y était très fréquenté, nous n'osâmes nous donner trop d'espoir : un servi-

teur fit remarquer qu'il ne pouvait pas être dit que, après avoir exalté une image de la croix, nous eussions perdu la vraie croix. Ce fut ce bon Indien qui la trouva lui-même en descendant au bord de la route, dans un endroit très visible ; il disait que la Sainte Vierge l'avait couverte entre temps, afin que personne ne l'eût vue. Je ne puis oublier le bon saint Antoine à qui j'avais fait une promesse.

Ainsi j'arrive à vérifier le titre que j'ai mis au haut de cette lettre : « L'Invention de la vraie Croix », et précisément en ce jour (2 mai) c'en était la fête.

Sa Grandeur a déjà donné la confirmation à une centaine de personnes. Nous attendons, pour le jour de la Pentecôte, une affluence très grande de peuple.

P. Alphonse-Marie des Anges,
C. D., miss. ap.


Mère et enfant convertis.

Encore dans la région des montagnes.

Munnâr n'est pas le seul centre que la Mission ait établi dans les Ghattes. Plus au sud, il y a le plateau de Peermade, entouré de montagnes et de vallées. Les pionniers de l'Evangile ne s'y laissent point devancer par les exploitants de ces régions. Nous devons nous borner à transcrire ici quelques lignes du sympathique professeur de Puthenpally, le R. P. Géréon.

« Aux vacances de Pâques, écrivait-il en 1907, ma santé se trouvant un peu ébranlée, je fis, pour me rétablir, un séjour de deux semaines à Peermade. Notre maison y occupe un emplacement très salubre à cause de l'élévation du lieu, 3000 pieds au-dessus du niveau de la mer. L'air y est plus pur et plus frais qu'à la basse côte, où la chaleur est si accablante. C'est dans la région située entre Kottayam et Peermade que tant de conversions s'opérèrent en ces dernières années. Je pus donc

constater de mes propres yeux le progrès de cette mission, dû, après Dieu, à la générosité des catholiques belges. Amayanoor se présente d'abord à notre admiration, avec sa petite église, l'habitation du missionnaire et l'école. La place est confiée à un jeune missionnaire, le P. J. Emmanuel [1], qui m'accompagna dans les montagnes, où nous visitâmes les catholiques disséminés dans les plantations de thé à Peermade et Kumili. A quelque distance de là, le long de la grand'route, s'étend la nouvelle mission de Vazhur ; plus loin se trouvent la chapelle, le presbytère et l'école de Kanjirapally. Dix milles plus avant dans les montagnes se dresse la florissante bourgade de Mundakayam.

» Un joli coin de terre, à coup sûr ! Pendant les trois dernières années on brûla, dans les environs, des broussailles et des bois sur une étendue de plusieurs milliers d'hectares ; le terrain fut défriché, et on le planta de gommiers. La mission de Vérapoly ne possède rien jusqu'ici à Mundakayam ; mais l'avenir semble extrêmement favorable. A notre arrivée dans cet endroit, les quelques catholiques du rit syrien y demeurant nous firent, en même temps que les jacobites et les protestants, une agréable visite ; tous ensemble demandèrent instamment qu'une église catholique avec résidence et école fût bâtie dans leur village. Que pouvions-nous faire, sinon promettre, pour plus tard, la réalisation de leurs vœux ? J'aime à croire que, avec l'aide de Dieu, ces braves gens ne devront pas trop longtemps attendre.

» Notre voyage s'effectua dans la légendaire charrette à bœufs (depuis le dimanche soir jusqu'au mercredi matin !). J'ai seulement le temps de vous dire que, cette fois, il fut plus laborieux encore que de coutume. »

Vues d'ensemble.

Il a été donné, dans les chapitres précédents, bien des particularités qui trouveraient ici leur place ; mais il est difficile de suivre un ordre très logique dans nos glanements successifs à travers les champs et les moissons de l'apostolat. Voici maintenant le récit de quelques excursions, apostoliques sinon dans

1. Voir plus haut, p. 141 et suiv.

leur forme, au moins dans leur but et qui ne seront point dénuées d'intérêt. Ce sont d'abord deux petits voyages en zigzag, faits en 1910 par deux missionnaires, jeunes encore, du diocèse de Quilon.

Trivandrum, 20 mars 1910.

Le R. P. Dominique ayant reçu sa nomination comme vicaire provincial, il a dû faire, en cette qualité, le tour de la Mission. Dans son voyage au Sud c'est le P. Isidore qui l'a accompagné : le bon vieux Père est toujours heureux de revoir le pays où il a travaillé durant plus de trente ans ; il n'y a pas un village qu'il ne connaisse, et à la nouvelle de son passage tous accourent pour saluer leur *Swami* et lui demander sa bénédiction. — Dans la tournée au Nord, j'eus l'honneur d'être moi-même le compagnon du R. P. Vicaire.

C'était la première fois que je refaisais connaissance avec le fameux *wallam ;* toutefois je n'en jugeais plus comme à mon arrivée dans la Mission. Une année a suffi pour me faire changer entièrement ; déshabitués des commodités de transport des pays d'Europe, nous trouvons la barque indienne bien préférable à la traditionnelle charrette à bœufs et... presque « confortable ». Mais je laisse ce sujet qui n'est plus nouveau pour vos lecteurs. La navigation, cette fois, fut rapide, grâce à l'émulation des bateliers entre eux, car beaucoup d'autres barques faisaient le même trajet. Nous eûmes des chants, des cris, parfois des disputes. Nos hommes, avec leurs longues perches, faisaient glisser l'embarcation près de la rive, contournaient les lacs au lieu de les traverser, faute de rameurs. Nous entendions invariablement, lorsque les barques se croisaient, les mêmes questions : D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Qui est dans le *wallam ?*

Enfin nous arrivons, de bon matin, à Quilon, après avoir passé à côté de beaucoup de villages encore tout païens. Il y a là un vaste champ à peine entamé par les ouvriers évangéliques. Que ne sommes-nous plus nombreux ! Qu'il est douloureux de voir tous ces affreux petits temples entourés de lumières et d'entendre les pauvres enfants de l'Inde criant vers leurs vains dieux !

Après notre messe et tandis que le R. P. Vicaire était en conférence avec Sa Grandeur Mgr Benziger, je me rendis à la paroisse de Tangacherry saluer le R. P. Denis Huysman.

J'arrivai à l'église pendant le sermon du Père ; l'église était comble ; à la communion du prêtre beaucoup de fidèles s'approchèrent de la sainte table. Je vous ai parlé bien des fois de nos chrétiens de Trivandrum ; mais quelle différence d'avec ceux-ci ! Là, nous vivons encore au milieu du paganisme : ici, c'est un village entièrement catholique, et toutes les institutions paroissiales y fonctionnent à merveille, j'oserais dire mieux qu'en Belgique. Après le dîner j'assistai au catéchisme. Non seulement les enfants y viennent, mais les jeunes gens, les jeunes filles et beaucoup de pères et mères de famille. Il y avait une dizaine de divisions, depuis les petits enfants de 5 à 6 ans qui apprennent les prières, jusqu'aux plus âgés qui étudient l'explication du catéchisme et reçoivent les conférences sur la religion. C'est le curé lui-même qui donne ces conférences tout en tenant l'œil ouvert sur la bonne tenue des autres classes, lesquelles sont données par les membres de la « confrérie de la Doctrine chrétienne ». — La leçon dure de 3 à 4 h. A 4 1/2 h. le Père donne l'instruction aux adultes, laquelle consiste dans l'explication du Catéchisme Romain. Suivent la récitation du chapelet et la bénédiction du Saint Sacrement. Tout n'est pas fini. Les jeunes gens se réunissent encore pour dire ensemble l'office de l'Immaculée Conception, car ils sont congréganistes. Enfin tous, le missionnaire en tête, après avoir ainsi nourri leur âme, s'en vont donner un joyeux délassement au corps. Aussi longtemps que l'obscurité ne les empêche pas de voir les balles, ils joueront au *tennis*.

Le lendemain j'accompagnai le R. P. Vicaire dans ses visites : d'abord aux Sœurs Tertiaires du Carmel établies sur la paroisse de Tangacherry. Elles y ont des écoles florissantes ainsi qu'un orphelinat. Nous vîmes également nos Sœurs Tertiaires établies à Tuyeth [1] : malheureusement le fléau de la petite vérole, qui sévit terriblement, avait fait son entrée parmi les orphelines, et on avait dû les réfugier au bord de la mer dans une habitation moins exposée à la contagion.

Le jour suivant nous allâmes voir le bel établissement de l'école normale et de l'orphelinat de garçons, qui sont l'œuvre de l'évêque de Quilon. C'est une belle propriété située à 9 milles de la ville : elle a une étendue de plus de 100 acres : déjà y

---

1. *Tuyeth* est un faubourg de Quilon, de même que *Tangacherry*. Quilon compte environ 16.000 habitants.

sont réunis une quarantaine de jeunes gens qui se préparent à devenir instituteurs ou catéchistes. Si les fruits répondent à l'attente du vénéré fondateur, l'école normale produira un très grand bien. Une école semblable est établie au sud pour la contrée *tamoule*...

P. BROCARD DE S.-ELIE, *C. D.*, *miss. ap.*

Trois mois après, les mêmes Pères firent un second voyage, plus long cette fois et partant plus instructif.

Trivandrum, 20 juin 1910.

Nous nous embarquâmes à Trivandrum, le T.R. P. Dominique et moi, le 8 juin. Il était 9 h. du matin, et nous espérions être à Quilon pour 11 h. de la nuit : c'était beaucoup 14 heures pour faire un trajet de 75 kilomètres ; mais dans ce pays le temps ne compte pas ; tant mieux, dit l'Indien, s'il arrive à temps, — tant pis, s'il arrive trop tard. Nous avançons donc, dans notre *wallam*, lentement ; le vent est contraire, et il pleut. Nous ne faisons pas quatre kilomètres à l'heure et, accroupis dans notre misérable barquette, nous... apprenons à pratiquer la patience. Il était non pas 11 h. de la nuit, mais 3 1/2 h. du matin, quand nous arrivâmes à destination.

Il pleut toujours. Personne n'étant là pour nous prendre, nous appelons, et l'écho seul répond dans les ténèbres. L'un des bateliers court à la recherche d'un guide et nous ramène quelqu'un qui veut bien nous conduire à l'église la plus proche. Nous pataugeons dans la boue à la suite de notre homme qui, après un certain temps, ne s'y reconnaît plus, s'égare et nous égare avec lui. Enfin, à travers des sentiers plus fangeux les uns que les autres, nous revenons sur la bonne voie et à l'église. Le curé n'y était pas ; mais nous eûmes quand même le bonheur d'y célébrer. Après la sainte messe et une courte action de grâces, nous nous rendons à la gare *terminus* de Quilon. Soit dit entre parenthèses, on parle beaucoup d'allonger la voie ferrée jusqu'à Trivandrum et même jusqu'au Cap Comorin. Ainsi tout doucement, le « *confortable* » et le « *rapide* » européens viennent s'imposer à la place de tout ce qu'il y a encore de primitif et de calme en ce beau pays. Tant pis et tant mieux ! Nous voici donc à la gare ; c'est à Trichinopoly (dans la Mission des RR. PP. Jésuites) que le train doit nous mener.

Après seize mois, passés loin des moyens modernes de locomotion, le train nous apparaît comme un grand luxe, bien que celui sur lequel nous avons le plaisir de monter, soit encore un peu... indien. Tout le wagon ne forme qu'un seul compartiment, ce qui fait que nous sommes bien vite en société. Ce sont d'abord un brahme et quelques Mahométans ; tous se montrent polis ; le brahme se met à causer avec nous et nous fait le plaisir d'acheter pour nous, à notre compte bien-entendu, quelques bananes, car nous n'avions pas déjeuné encore. Le brahme se tint fort aimable et serviable ; sans doute nous avions l'air de ... quelque chose, puisque, aux autres voyageurs, il ne daignait pas même répondre.

Nous arrivâmes à Trichinopoly vers 5 h. du matin et y fûmes reçus tout fraternellement, au collège des PP. Jésuites, par le R. P. Lacombe. Après y avoir dit la sainte messe, nous consacrâmes le reste de la journée aux affaires qui étaient le but de notre voyage. Le soir nous manifestâmes notre intention bien arrêtée de nous remettre en route ; les Pères insistèrent charitablement pour nous retenir ; mais le temps pressait. Tout ce que nous pûmes, ce fut d'aller saluer l'excellent P. Gooris, un Jésuite flamand, qui est curé à l'église Saint-Sauveur de Trichinopoly. « Jamais, nous dirent les Pères, il ne nous aurait pardonné d'être venus si près de lui sans nous montrer. » Dès que nous aperçûmes le vieux missionnaire, nous lui lançâmes un joyeux et sonore « *Goeden dag, Pater Gooris !* » Le bon Père se trouvait tout interdit d'entendre des voix parlant sa langue maternelle ; il voulut répondre, mais ne trouva point de mots. « Excusez-moi, fit-il en anglais, je comprends encore le flamand, mais, hélas ! je ne sais plus rien dire. Voilà 30 ans que je n'ai plus parlé notre langue ! Quel bonheur de vous recevoir ici ! » Notre entretien fut forcément court, mais combien cordial !

Nous reprenons le train, pour Erode, à 10 h. du soir. Encore une nuit de chemin de fer. La fatigue nous endormit. Arrivés à Erode à 4 1/2 h., nous partons pour Ernakulum à 5 1/2. A Shoranur, une note gaie dans la monotonie de cette nouvelle étape. Le compartiment où nous montons est bondé de brahmes; ceux-ci apparemment n'ont jamais vu des frimousses comme les nôtres : ils nous regardent avec effroi, se consultent des yeux ; nous sommes en chemin de fer, donc régis par les lois anglaises et par conséquent peu disposés à nous laisser expul-

ser ; ils prirent le parti de descendre eux-mêmes et de nous laisser seuls.

Il était 3 h. quand nous arrivâmes à Ernakulum, heureux de nous retrouver au milieu de nos frères. — Nos Pères d'Espagne ont un couvent, inachevé et très pauvre, dans cette ville : ils y font un grand bien. De là nous nous rendîmes au palais (!) de notre vénérable archevêque de Vérapoly, Mgr Bernard. La



Le T. R. P. Boniface, C. D.
Recteur du Grand Séminaire de Puthenpally
(le jour de ses noces d'argent de rectorat).

demeure du prélat se compose d'une chambre à coucher et d'une grande place qui sert en même temps de salle de réception, de salle à manger, de bureau pour les affaires de l'archevêché et pour la rédaction du *Promptuarium* (1), qui sert à tout enfin. Quand Sa Grandeur entra, le R. P. Dominique ne le

1. Importante revue ecclésiastique mensuelle, éditée à l'usage du clergé indigène et des missionnaires de l'Orient. « Promptuarium canonico-liturgicum. »

reconnut point tout d'abord : aucun signe ne distinguait le prélat des autres religieux, sinon peut-être une plus grande pauvreté dans sa mise. Il nous reçut comme un père reçoit ses enfants et nous parla longtemps de la Belgique, qu'il visita il y a quelques années, et de nos chers bienfaiteurs.

A Ernakulum, nous vîmes encore le petit séminaire, où dix-sept jeunes gens de l'Inde se préparent de loin au sacerdoce. Nous vîmes l'école supérieure Saint-Albert, où l'enseignement se donne à 500 élèves, dont 116 internes. Nous vîmes l'orphelinat des garçons, où nous entendîmes les enfants nous dire que « chaque matin ils priaient le petit Jésus de bénir *Alphonse-Swami* (le R. P. Alphonse, Procureur des Missions, à Bruges) et tous leurs bienfaiteurs ! » Des œuvres diverses sont attachées à l'institution : imprimerie, scierie de bois, tissage ; mais tout est bien primitif et peu outillé encore. Nous vîmes enfin l'orphelinat des filles dirigé par nos Sœurs tertiaires du Carmel. Il y avait eu ce jour-là un événement extraordinaire : on venait d'apporter un enfant musulman ; c'est la première fois que cela s'était présenté.

L'après-midi nous allâmes au grand séminaire de Puthenpally, où nous avions à nous entretenir avec le T. R. P. Boniface, recteur. Mgr l'Archevêque nous prêta sa grande barque pour effectuer le trajet. Cette fois ce n'était plus un voyage de martyre, mais une petite excursion de plaisir que nous faisions : au lieu de devoir nous coucher au fond comme dans le *wallam*, nous pouvions nous asseoir dans une cabine ; huit solides gaillards tenaient les rames.

Sur notre passage nous voyons le peuple accourir sur les rives : on reconnaît la barque du premier pasteur, on vient demander sa bénédiction... A Vérapoly, nous faisons halte pour saluer le bon et zélé P. Jean-Vincent. S'il est grand et fort de taille, il l'est plus encore de cœur. Chargé du soin de 14.000 chrétiens, dispersés sur un énorme territoire qui est coupé dans tous les sens par des rivières et des lacs, il est en route tous les jours pour visiter son troupeau ; il se sert, à cet effet, d'une barquette, large de 50 centimètres et longue de 2 m. 50 (un tronc d'arbre creusé !) : je n'y risquerais pas ma vie ! Le Père goûte l'immense consolation de pouvoir dire qu'à *Vérapoly il n'y a plus un seul païen !*

Il était nuit quand nous arrivâmes au grand séminaire. Les futurs prêtres de l'antique Eglise de Malabar y sont instruits

et formés à la vie sacerdotale par le digne P. Boniface, assisté de cinq autres Pères Carmes ; pour le moment il y a 127 séminaristes.

Nous reprîmes, dans la barque de l'archevêque, le chemin d'Ernakulum. Cette fois c'étaient d'autres rameurs ; aussitôt en route, ils entonnèrent leurs chants, cadencés aux coups de leurs rames. Un bon vieillard, qui tenait le gouvernail, entonnait, et les autres répétaient en chœur la phrase chantée par le pilote. C'était la vie de Notre-Seigneur depuis Bethléem jusqu'au Calvaire ! Impossible de vous rendre l'impression qui nous étreignait au son de ces mâles voix, sous ce ciel si pur, au milieu de ce paysage paradisiaque, dans cette méditation présidée par ces brunes figures d'Indiens !

On s'arrêta un moment pour mettre à la voile ; mais la barque se mit à pencher de façon inquiétante. « Rassurez-vous, fit le bon vieux, c'est moi qui dirige ! » En effet, nous filons rapidement, et, vers le soir, avant d'atterrir, nos hommes firent résonner l'air d'un cantique d'actions de grâces : il y était question de sacrifice du soir, de prière et de bénédiction. A 7 h. nous arrivâmes au débarcadère d'Ernakulum, où nos braves rameurs réclamèrent, en sus de leur salaire, un petit régal pour les chants qui avaient semblé nous plaire ! Sont-ils malins ?

Le lendemain, en route vers Quilon pour, de là, regagner Trivandrum, blottis, comme au départ, dans un affreux *wallam*.

Une chose surtout, il faut que je l'ajoute, nous a grandement impressionnés pendant ce voyage à travers notre double Mission de Vérapoly et de Quilon : tout ce que nous avons rencontré sur notre chemin d'églises, d'orphelinats, d'écoles, d'autres institutions religieuses et charitables, tout cela est un don de nos généreux bienfaiteurs ! Ah ! si eux-mêmes pouvaient faire ce même trajet, de quelle consolation ne se rempliraient pas leurs cœurs ! Combien d'âmes, arrachées à l'esclavage de Satan et placées dans la liberté des enfants de Dieu ! Quel bien immense produit par leurs aumônes ! Quels riches trésors de bénédictions célestes ils ont gagnés pour la vie éternelle, je devrais presque dire à leur insu ! Ils le verront seulement, s'en étonneront encore et en loueront Dieu dans la patrie future !

P. Brocard de Saint-Elie, *C. D., miss.*

Travaux et souffrances.

Si maintenant nous voulons passer des vues trop générales à la considération du ministère immédiat du missionnaire auprès du peuple qui l'entoure et jusqu'à celle de sa vie intime et de ses peines, nous ne pouvons mieux faire que d'écouter les fraternelles confidences que le zélé P. Paulin fit, en ces derniers temps, à l'auteur de ce livre.

Mulagamudu, 28 avril 1910.

Vous ne vous attendiez sans doute plus à recevoir une lettre de votre serviteur. De mon côté, je n'espérais plus pouvoir vous écrire encore, car si ceci n'est pas la lettre d'un revenant, du moins l'est-elle d'un qui est revenu de bien loin, comme vous allez l'entendre. Commençons par le commencement en disant un mot du choléra.

Comme vous l'avez appris par les lettres de mon voisin, le P. Jean de la Croix, de Manguly, le choléra a fait des siennes à la fin de l'année passée. Il a débuté sous une forme assez maligne et fait de nombreuses victimes ; ensuite il s'est beaucoup radouci pour reprendre plus tard avec des attaques terribles, dont bien peu de malades échappaient. Cette fois, j'ai eu environ 600 de mes chrétiens atteints du terrible fléau ; sur ce nombre plus de 150 sont morts. Cette première épidémie nous avait donné, à mon prêtre assistant et à moi-même, pas mal de courses à faire et de travail supplémentaire à fournir.

Le choléra avait à peine cessé depuis deux jours, que la petite vérole se déclara à Mulagamudu et se répandit avec une effrayante rapidité. Bientôt j'eus la vilaine maladie dans ma maison : un de nos domestiques en fut atteint. Pour comble de malheur, mon prêtre assistant, après une absence de quelques jours pour affaires de famille, me revint avec la fièvre typhoïde. C'était trop : un large district grouillant de malades, un couvent et deux orphelinats, enfin, chez moi, deux malades qui requéraient ma présence vingt fois de jour et de nuit ; je sentais mes forces décliner. Le cœur qui, atteint depuis de longues années, m'avait cependant laissé assez tranquille, recommença à me turlupiner ; le soir j'étais éreinté, à bout, et les veilles des

nuits ne faisaient qu'ajouter aux fatigues du jour. Mais il fallait marcher ; j'étais seul pour m'occuper des bien portants, des malades et des mourants. Je marchai donc, pour l'amour de Dieu. Le dimanche 20 février, avec une fièvre de 41° centigr. et un mal de tête qui me torturait depuis des jours, je dis encore deux messes, je prêchai, entendis les confessions, baptisai et terminai quelques affaires dans une de mes églises éloignées. Ce soir-là, il fallut céder ; ne pouvant me tenir debout, je me couchai... Je m'attendais à la fièvre typhoïde, dont un second cas venait de se déclarer dans la maison paroissiale ; mais le médecin qui vint me voir n'osait se prononcer ; seulement il trouva mon cœur tellement affaibli qu'il déclara que le pis était à craindre.

Plusieurs confrères étaient accourus : d'abord le P. Ambroise, que Monseigneur envoyait pour m'assister, le P. Jean de la Croix, de Manguly, et le P. Bernardin, doyen de Kottar, qui se hâta de me donner les Saintes-Huiles. Notre nouveau vicaire provincial, le T. R. P. Dominique, arrivé la nuit, eut la bonté de vouloir m'apporter le Saint-Viatique. — Donc j'étais muni pour le voyage, je pouvais aller à la patrie. Mais il paraît que je n'étais pas encore comme il faut, car on ne voulut pas de moi là-haut.

A la prière du médecin et de l'autorisation de qui de droit, on me transporta à Murisancodu, près de la demeure du docteur qui me soignait, dans la maison paroissiale que le P. Jean de la Croix avait mise gracieusement à ma disposition. Le lendemain de mon arrivée dans cet endroit, la petite vérole se déclara ouvertement. Le même jour, une défaillance subite du cœur me mit, non pas à deux doigts, mais à un fil de la mort. Pendant quatre minutes, m'a-t-on affirmé, les fonctions vitales furent suspendues, les contractions de la bouche accusant seules un souffle de vie. Notre P. Vicaire provincial me donna une dernière absolution, et l'on attendait le moment du suprême passage, qui ne vint point. Tout doucement je repris mes sens, et lentement, bien lentement, la vie rentra en possession des membres qu'elle avait semblé abandonner. Puis, quatre jours durant, je fus entre la vie et la mort. Mourra ? Mourra pas ? Vingt fois en une nuit j'espérais que la mort (qui, entre parenthèses, ne me semble avoir rien de bien terrible, au contraire) allait rompre mes liens ; mais la mort se retira... Quelle déception, quand on a été si près de la vie éternelle, de devoir

revenir végéter sur terre ! Enfin ce n'est que partie remise, et pas pour longtemps, j'en ai la confiance. Mon supérieur m'avait ordonné de prier pour ma guérison ; je le fis, mais avec le secret espoir de ne pas être exaucé. Et ce ne sont pas mes pauvres prières qui m'ont ramené à la vie, mais les prières des pauvres orphelins et orphelines de Mulagamudu, de mes chères ouailles et de mes charitables confrères, qui ont fait violence au ciel. Que Dieu les récompense de leurs bonnes intentions !

Cependant la petite vérole m'avait joliment arrangé ! De la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, d'innombrables éruptions avaient fait de moi un monstre, que les badauds n'avaient aucune envie de venir admirer. Un de mes catéchistes, ramassant tout son courage, était venu me voir. Dès qu'il m'eut aperçu, il jeta les bras en l'air, ouvrit une bouche comme un four, et, les yeux dilatés de terreur, resta comme hypnotisé à me regarder. Quand il eut regagné ses sens, il détala aussi vite qu'il put, sans demander son reste.

Cette maladie me valut d'avoir l'explication d'une superstition indienne par rapport à la petite vérole. D'après nos gens, c'est le diable, naturellement, qui fait présent aux hommes de ce fléau. D'ailleurs, ajoutent-ils, tous les diables et diablesses viennent chaque nuit en cortège visiter et tourmenter les pauvres varioleux.

A la vérité, je n'ai vu ni diables ni diablesses ; mais que de fantômes la pauvre imagination affaiblie fait défiler dans votre tête pendant les nuits blanches de la maladie ! Des commères grimaçantes vous font la nique ; de vieilles sorcières vous disent en ricanant vos quatre vérités ; des théories interminables de personnages défilent devant vous, les uns, burlesques comme des bouffons, les autres, sérieux comme de vieux docteurs... Il me vint aussi un cortège de religieux portant des cierges, suivis de croque-morts, munis d'un cercueil qui n'était pas pour moi. Enfin toute une procession d'évêques mitrés, pleins de bienveillance, et d'anges radieux, qui me souriaient, passa gravement. J'aurais bien voulu être emmené par ces derniers ; mais ils me laissèrent où j'étais, collé à mon lit par la suppuration de mes blessures.

Je crois bien que ces imaginations fantastiques, causées par la faiblesse et sans doute aussi par l'action de la fièvre et des maux de tête qui accompagnent cette maladie, ont donné lieu aux idées grotesques des Indiens sur la visite des mauvais es-

prits et des esprits favorables ; car ces derniers aussi, paraît-il, rendent visite aux malades. Le neuvième et le treizième jour de la maladie sont surtout marqués par l'arrivée de ces esprits, qui viennent ou croquer le malade ou décider sa guérison ; mais si sa guérison est décidée, gare à ceux qui seraient rencontrés près de la maison après le coucher du soleil : les esprits ne manqueraient pas de leur transmettre le mal qu'ils viennent de retirer au convalescent. Et comme nos Indiens ne tiennent pas à attraper ce cadeau, ils se garderont bien de s'aventurer à l'extérieur, le soir.

Toutes choses ici-bas ont une fin, même la maladie, fût-ce la petite vérole. Je suis rentré chez moi, gardant à peine le souvenir des misères passées...

P. PAULIN DE JÉSUS, *C. D., miss. ap.*

Nous pourrions nous arrêter ici ; mais pour achever de nous initier à toutes les phases de la vie du missionnaire, écoutons deux ou trois récits, aussi pleins de couleur locale que dissemblables dans leur objet. Il s'agit d'abord d'un enterrement, puis d'une fête plus ou moins religieuse, enfin d'une distraction un peu profane.

Enterrement d'un lépreux.

C'est le P. Brocard qui écrit, de Trivandrum, le 16 novembre 1909 et qui parle de ses chers lépreux et de l'asile d'Oulamparé près de la capitale ([1]).

« Quand la maladie en est arrivée à sa dernière phase et que la mort semble approcher, le médecin de la léproserie, quoique païen, ne manque jamais de nous avertir, afin que nous donnions aux pauvres souffrants tous les secours et consolations de notre Mère la Sainte Eglise. Malheureusement dimanche dernier l'annonce portait : *Henry mort subitement : vous êtes invités pour la sépulture !* En ces pays tropicaux, les enterrements sont toujours urgents, surtout pour les lépreux. Henry était un Eurasien ([2]) ; il était le chef de la petite chré-

1. Voir page 157.
2. C'est-à-dire descendant d'Européen et d'Indienne.

tienté des lépreux. Il était mort en causant. Quand nous arrivâmes à la léproserie, tout était prêt pour l'enterrement: le corps, enveloppé d'un simple linceul, reposait dans une petite place destinée à cet usage. Le R. P. Isidore y commença aussitôt les absoutes. Après les premières prières sur le cadavre, quatre lépreux le soulevèrent pour le placer sur un brancard ; on le couvrit d'un drap noir bariolé de blanc, et le cortège se mit en marche vers le cimetière. Tout doit se faire par les lépreux eux-mêmes, car personne d'autre n'oserait y mettre la main, de peur de gagner la maladie. Le gardien tient la surveillance. Un lépreux marche en tête portant une croix de bois ; suivent les Pères, chantant les prières liturgiques et précédant le corps



Le cortège funèbre.

porté par quatre hommes chez qui la maladie n'a pas encore exercé trop de ravages ; viennent enfin quelques autres compagnons du défunt. Ceux dont les pieds étaient les plus fortement rongés, s'étaient traînés comme ils le pouvaient, jusque dans la véranda, afin d'envoyer de là un dernier adieu à leur chef tant regretté et dire une prière pour le repos de son âme.

» Rien de plus lugubre qu'un tel cortège. Tout enterrement est une chose attristante, même pour qui n'y assiste qu'en simple spectateur, parce que à cette vue on doit se dire : « Voilà le chemin que suivront ceux qui me sont chers et que moi-même je suivrai un jour... » Mais ici on peut vraiment dire que ce sont des morts qui ensevelissent des morts ; car s'ils vivent encore, la mort a déjà fait une grande partie de son

œuvre, et il ne faudra plus longtemps, chez plus d'un, pour l'avoir accomplie entièrement.

» Quand nous fûmes arrivés près de la tombe, le corps fut déposé à terre ; les prières liturgiques se continuèrent, et la fosse fut bénite. Enfin deux hommes, descendus dans la fosse, reçurent le corps que deux autres leur passèrent : il n'y avait point de cercueil, rien qu'une natte sur laquelle le cadavre était étendu. On lui couvrit ensuite le visage, et le prêtre, achevant les dernières invocations, jeta dans la fosse une poignée de terre ; l'un après l'autre, tous les assistants firent de même. Deux ou trois hommes restèrent là pour rendre au cher défunt les derniers et les plus tristes devoirs, tandis qu'on se retirait mélancoliquement, priant Dieu d'accorder le repos éternel à l'âme du regretté chef des lépreux catholiques d'Oulamparé. »

Drame ou Mystère.

Manguly, janvier 1910.

Voici la fête de l'Epiphanie encore une fois passée, et quelque répit donné après ces jours fatigants. Fatigants, dis-je, et vous me comprendrez tout de suite. Tous les ans l'Epiphanie se célèbre ici avec grande pompe, et les chrétiens, de dix lieues à la ronde, voire de nombreux païens et protestants, y assistent. La solennité purement religieuse, qui s'accomplit à l'église, attire les fidèles en grand nombre ; mais le clou de la fête, c'est le passage des Rois-Mages, qu'une foule immense de curieux vient admirer.

La fête commence donc à l'église, la veille, par les vêpres, chantées très solennellement. Après cette cérémonie, on rentre chez soi ou bien chez des parents ou amis, — comme en Flandre à la kermesse du village ; — mais déjà les pèlerins sont nombreux, et ceux qui ne trouvent point un toit d'amis ou de connaissances s'installent où ils peuvent et passeront la nuit à la belle étoile. Ces derniers reçoivent, du trésor (!) de mon église, un ustensile en terre cuite, où ils feront bouillir le riz qu'ils ont apporté pour leur souper. Les alentours de mon église présentent ce soir, et plus encore le soir suivant, un aspect bien pittoresque. Partout des « pots-au-feu » (à la lettre), placés sur

trois pierres qui forment le foyer, pétillent et fument dans l'obscurité de la nuit, et les conversations se croisent, gaies, animées, bruyantes.

De bon matin, tout le monde est sur pied, et l'église est bien vite envahie par ceux qui, très nombreux, désirent s'approcher des sacrements à l'occasion de la fête ; celle-ci s'annonce au loin par la voix des canons et des pétards qui se mêle aux accords (j'allais dire aux *désaccords)* d'une musique indigène... Oh ! cette musique ! C'est le piston et le bugle qui s'efforcent de dominer, et tout l'ensemble régale mon brave peuple d'une improvisation assourdissante. Ce jeu continue jusqu'à la grand' messe, que je célèbre avec la plus grande solennité possible. Après la messe, procession du T. S. Sacrement autour de l'église ; à 11 h. je rentre au presbytère, tandis que le peuple se disperse, se donnant rendez-vous pour le soir.

Car le soir de ce jour est le moment attendu depuis des mois! Les pèlerins, parmi lesquels beaucoup viennent de très loin, arrivent toujours ; ils déposent leurs bagages de provisions où ils peuvent. On assiège les échoppes de feuillage, où se déguste le *bétel* national et où l'on régale les enfants — car toute la famille est venue — avec quelques douceurs indiennes. Tout ce monde rôde de-ci de-là et vient admirer ma nouvelle église, qui est toujours en construction ; si simple qu'elle soit, elle est pour ces gens une merveille avec ses nombreuses portes et fenêtres et ses arches ogivales très bien réussies [1]. Ils viennent aussi, sans indiscrétion à leur avis, mettre le nez dans la porte toujours ouverte de la maison paroissiale, voir qui y est, quoi y est, et importuner le Père pour obtenir qui une image, qui une médaille, qui un scapulaire, qui un chapelet. Si je ne puis satisfaire tout le monde, j'ai tout de même l'agrément d'une distraction continuelle et variée.

Cependant le temps s'écoule et le soir tombe. Un salut solennel réunit les pèlerins en dedans et autour de l'église, après quoi c'est le souper et l'attente de l'entrée en scène des Rois-Mages et de leur suite. Nos acteurs, comme tous les grands hommes,... se font attendre. Vers 10 h. enfin, quelques chanteurs attaquent les préludes. Ils sont hissés sur une estrade, dressée au moyen de tiges de bambou et de planches et garnie de verdure ; le tout est de construction très sommaire ; mais les Indiens sont habiles, et il n'y a point de dégringolade à

1. Voir les gravures, pp. 233 et 181.



Les Rois-Mages à la recherche de l'Enfant-Jésus à Manguly.

redouter. Le chant, dont personne ne saisit un mot, tant le grouillement de la foule demeure intense, dure depuis trois quarts d'heure, quand... *pif ! pouf ! paf !* des pétards éclatent au loin, des fusées montent en l'air, un remous indescriptible se produit dans la foule : c'est le premier Roi-Mage qui débouche dans un coin de la grand'place ; il monte un cheval blanc, d'une attitude fougueuse, s'avançant... sur des roulettes. Il y a maintenant deux musiques en présence : vacarme de tous les diables !

Le Roi-Mage est un tout jeune homme, qui trouve sa situation du moment difficile à bien tenir, et, comme les roulettes de son cheval sont tout à fait primitives, il met tout son art à garder l'équilibre pour ne pas tomber les quatre fers... en terre ; mais on y a pourvu en lui donnant un page qui fait les plus belles prouesses pour se tenir lui-même et tenir son bonhomme de Mage en digne posture. Enfin, cahin-caha, le fier coursier arrive à l'estrade ; le Roi-Mage met pied à terre aussi lestement qu'il peut et va s'asseoir majestueusement sur un banc. Les chanteurs continuent de plus belle leur cantilène inintelligible, en attendant que le second Roi, précédé des pétards, du feu d'artifice et d'un troisième corps de musique, se montre à l'endroit opposé de la place ; un gros gaillard a pour monture quelque chose qui doit figurer un chameau. Je ne décris ni l'animal, ni sa marche ; mais je vous prie d'admirer surtout le splendide chapeau royal qui orne la tête du personnage. Descendu péniblement de sa bête, le second Roi s'avance gravement vers son confrère, le salue d'une forte poignée de main (1) et prend place à côté de lui sur le banc. Les chanteurs, eux, crient toujours sur tous les tons leurs bouts rhythmés — ou non rhythmés, je ne saurais le dire, — au milieu du bruit et de la cohue qui montent encore. Enfin, — il est près de minuit déjà, — d'un troisième coin de la place sort le troisième Roi-Mage avec le même cérémonial que les deux premiers ; il est sans doute le plus puissant ou le plus riche des trois, car il se tient gravement et bravement, — on voit qu'il est sans peur et sans reproche, — sur un éléphant... de bois ; ce dernier s'avance lentement, comme tous les éléphants bien élevés, battant ses grandes oreilles et agitant sa trompe et sa queue. Ar-

---

1. Ceci n'entre point dans les habitudes de l'Indien ; aussi trouve-t-on cette politesse très bien choisie pour la circonstance ; c'est du « chic », quoi !

rivé sur l'estrade, le grand Roi fait la politesse à ses confrères comme l'ont fait les premiers, et les voilà assis tous les trois sur le banc.

Ils attendent patiemment que ces malheureux chantres en finissent une bonne fois, pour s'enquérir entre eux du motif de leur voyage et du chemin à prendre pour aller à la recherche de l'Enfant divin.. Mais eux aussi ne paraissent nullement pressés. Questions et réponses, tout se chante ; ainsi tantôt l'un, tantôt l'autre est debout, parfois les trois ensemble, et leurs chants sont accompagnés de la mimique la plus originale. Ils s'avancent d'un pas, reculent de même, agitent la main droite qui tient le sceptre, élèvent le bras gauche ; bref, on dirait des automates. Leurs phrases se chantent, fortement saccadées, et sont invariablement répétées par les incorrigibles chantres de tout à l'heure. Tout cela, c'est du drame émouvant pour le peuple ; pour nous, Européens, c'est de la comédie ultra-comique. Et cela dure ? — Jusque vers 2 h. du matin, pour vous servir ! Alors apparaît, tirée par une ficelle invisible d'un côté de la place à l'autre, une lanterne, c'est-à-dire l'étoile qui doit diriger les Rois-Mages vers Bethléem !

Le cheval, le chameau et l'éléphant reparaissent ! Les Rois y sont hissés de nouveau et poursuivent ensemble leur voyage, conduits par l'étoile. Il paraît qu'un photographe a pu les prendre en route, pour la plus grande joie de nos bons lecteurs, qui n'ont certes jamais rien vu de si grandiose et de si majestueux.

Mais voilà qu'au tournant de la place, les pieux rois sont accostés par les satellites d'Hérode en même temps que l'étoile disparaît. Le roi Hérode se tient là, sur une deuxième estrade, et ses gardes du corps et ses soldats se livrent à une agitation des plus violente. Les Mages sont arrêtés ; ils se voient sommés de descendre de leurs montures, mais s'y refusent fièrement ; alors les agents d'Hérode font mine de tirer sur eux comme avec des fusils ! et à la longue on se met à parlementer. Encore une fois, tout se chante et se répète comme plus haut. Enfin les Mages sont autorisés à s'approcher du trône d'Hérode, lequel les reçoit courtoisement et les invite, après les poignées de main de circonstance, à s'asseoir à ses côtés sur... le banc. Les quatre rois et tous les chantres font des leurs jusqu'à 4 h. du matin ! Hérode, finalement, invite ses hôtes auprès de lui à leur retour, et ces derniers s'en vont, à pied cette fois, où l'étoile

qui s'est montrée derechef les mène, notamment vers Bethléem, qui est situé dans un quatrième coin de la place.

Ici on a aménagé un petit théâtre ; à l'approche des Mages, le rideau tombe et laisse voir des bergers de paille conduisant des brebis de carton, des pigeons et des anges de papier voltigeant dans l'air, attachés à des ficelles, et enfin des anges apportant du ciel l'Enfant Jésus dans une crèche, qu'ils remettent entre les bras d'une Sainte-Vierge de paille, tandis qu'un Saint-Joseph, arrangé à la même façon, se tient discrètement à distance. On entend les anges chanter, et les Rois-Mages se mettent à genoux pour offrir au divin Enfant leurs hommages et leurs offrandes... Mais nous allons de surprise en surprise, et, détail digne d'être noté, l'attention est soutenue chez tous les spectateurs. Arrive une charrette à bœufs découverte, munie de quelques pièces de coton et d'une tige de bambou, en forme de bateau et de mât ! C'est que les Mages, qui ont reçu, des Anges, l'ordre de rentrer chez eux par un autre chemin, prendront la mer pour ce voyage ; car la tradition porte, en ces contrées, que le retour s'effectua de la sorte !

Il est 5 h. sonnées, ou mieux dit : passées, puisque mon église n'a point le luxe d'une horloge. Le drame est terminé ; il est temps de se rassembler à l'église, où je célèbre pour mes pieux fidèles une messe basse, à laquelle ils assistent avant de retourner chez eux pour prendre, comme moi, un repos bien mérité. Après la messe, les caravanes de pèlerins se mettent sans retard en branle ; car plusieurs sont venues de très loin.

Voilà le fameux *drame* ou *mystère* des Rois-Mages, lequel attire chaque année des milliers de curieux et fait sur ce peuple, simple et bon, une impression étonnante. Nous comptons annuellement de *huit* à *dix mille* spectateurs. Cette année-ci, à cause du choléra qui règne depuis six mois, il n'y en avait pas autant ; mais encore pouvait-on marcher sur les têtes.

P. Jean de la Croix, *C. D., miss. ap.*

A la caserne de Trivandrum.

Trivandrum, 22 février 1909.

...Après une demi-heure de marche, nous arrivons à la caserne des soldats indigènes qui constituent la garde du Rajah.

Les exercices venaient de finir, et nous ne vîmes que la débandade : les uns se mettaient sur place à nettoyer leurs armes, les autres étaient déjà sortis de l'enceinte. En dehors des manœuvres proprement dites, la discipline ne paraît point sévère. On n'est pas difficile non plus, à l'exercice du soir, quant à l'uniforme : les uns le portaient au complet, d'autres n'avaient mis que le veston, beaucoup même n'étaient vêtus que du pagne élémentaire. Quand donc nous passâmes à l'entrée de la caserne, un fort gaillard vint à nous, nous faisant l'honneur, d'après le savoir-vivre indien, de nous poser les questions traditionnelles : « D'où venez-vous ? Où allez-vous ? » Le P. Philippe s'empressa de répondre que nous étiòns de *Carmel-Hill* et que nous allions à la cascade. Je m'imaginai, aux *salâms* respectueux du soldat, qu'il nous invitait à visiter la caserne. Je le dis au P. Philippe, qui prit ma question pour l'expression d'un désir, — c'en était un en réalité, — et il obtint facilement l'autorisation nécessaire. Nous entrâmes donc à la suite de notre sergent ; — je l'appelle ainsi ; car il portait un galon, quand nous le vîmes en uniforme : cette fois il était drapé dans un immense pagne qui lui couvrait tout le corps. — Aux regards ébahis des soldats, notre guide, la tête haute et fière, nous conduisit partout et nous fit voir en détail tout ce qui pouvait nous intéresser. Ce qu'il y a de remarquable ici, c'est que chaque soldat jouit d'un enclos à lui, d'une cuisine, d'une petite cour et de deux places, dont l'une sert de chambre à coucher. Le tout est d'une propreté merveilleuse pour les Indes ; elle contraste avantageusement avec la saleté qui règne souvent dans les casernes des peuples qui se disent civilisés.

Enfin notre sergent nous présenta au commandant anglais, qui était en train de se délasser au *tennis*. Ne croyez pas que ce dernier se soit offusqué de notre visite inattendue ; bien au contraire, car il laissa incontinent ses compagnons de jeu pour nous faire lui-même les honneurs de ce que nous n'avions pas vu encore.

La caserne s'élève sur un monticule, couronné d'un plateau très étendu qui sert de plaine d'exercices. D'un côté, au versant, sont situés les « bains », et de l'autre, le marché des soldats : chacun d'eux en effet doit se pourvoir lui-même de tout et faire son propre ménage. Sur le devant il y a les salles du « dépôt », où sont entassées les provisions de vêtements, de literies, d'armes, etc. Tout cela vaut bien une visite, et, quoi-

qu'on n'y soit pas, sous beaucoup de rapports, à la hauteur du progrès européen, il ne manque point d'excellentes choses qu'on ferait bien d'imiter là-bas.

Quand nous prîmes congé du commandant, il voulut bien nous inviter à revenir encore et à prendre quelques photographies ; il promit de faire poser et manœuvrer ses soldats devant nous. Après avoir cordialement remercié l'excellent officier, nous reprîmes la route de *Carmel-Hill* sans penser à la cascade, mais nous faisant la réflexion suivante : supposez deux moines entrant dans une caserne dans la catholique Belgique, que de quolibets n'auront-ils pas à mépriser ! Ici, nous sommes en pays païen, et nos soldats sont païens, tous sans exception ; car il n'est point possible qu'un soldat, aussi longtemps qu'il habite



La REVUE en notre honneur.

la caserne, se fasse chrétien, attendu qu'il est tenu d'accompagner le Rajah à la pagode.

Quelques jours plus tard je suis retourné chez mes soldats, en compagnie du P. Philippe et muni de mon appareil de photographie. Dès que le clairon nous voit arriver, il sonne l'alignement ; les soldats sont à une distance d'un quart de lieue environ, et nous ne pouvons nous empêcher de rire de bon cœur à les voir, au sommet de la colline, légers, droits, immobiles. Cette fois encore, nous fûmes accueillis avec des civilités empressées. Bientôt commence la *revue*, dont je vous communique une scène qui pourra vous intéresser...

P. BROCARD DE S. ELIE, *C. D., miss.*

A. M. D. G. & B. M. V. H.



TABLE DES MATIÈRES

Imp. par Desclée, De Brouwer et Cie, LILLE-PARIS-BRUGES

